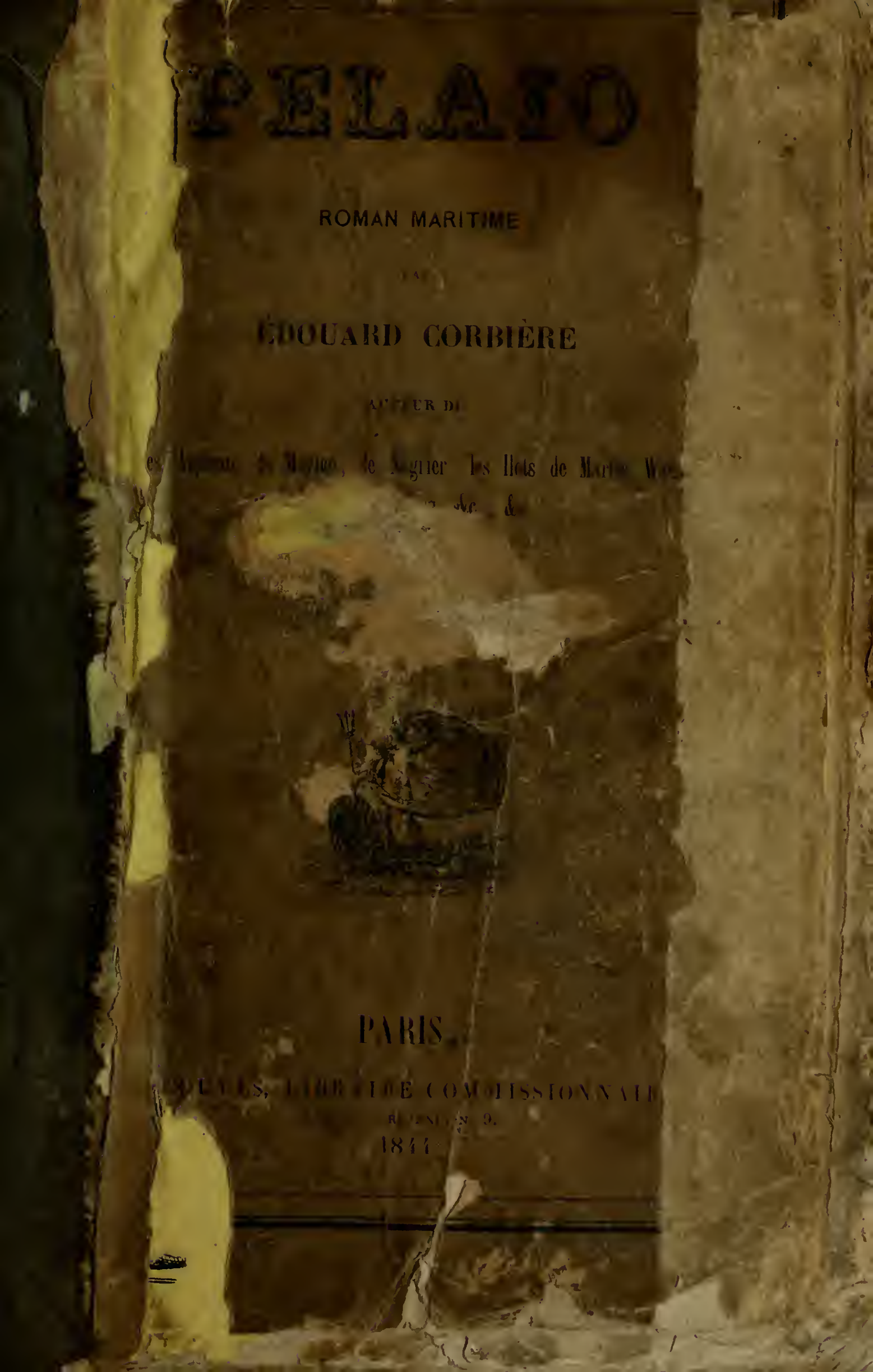


PELAIO

ROMAN MARITIME

PAR

ÉDOUARD CORBIÈRE

AUTEUR DU

... Négrier, les Ilots de Martin ...

PARIS.

... LIBRAIRIE COMMISSIONNAIRE

... N. 9.

184[illegible]

PELAIO.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
rue Garancière, n. 5.

PELAIO

ROMAN MARITIME

PAR

ÉDOUARD CORBIÈRE

AUTEUR DE

Les Aspirans de Marine, le Négrier, les Ilots de Martin Waës, les Folles Brises, &c., &c.



TOME SECOND

PARIS,

RECOULES, LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,

RUE DE SORBONNE, N. 9.

1844

V

LA PAUVRE FEMME.

Ils suivaient une route magnifique, bordée de peupliers. Les détours du chemin montraient, de temps en temps, les clochers et les dômes d'une ville. Ils étaient restés en arrière, comme tous les amants avides de solitude. L'amour est une passion pudique; Jeanne, toujours enthousiaste, admirait la variété de cette

nature, semblable à un livre montrant à chaque feuille que l'on tourne des grâces nouvelles.

Jack et les autres s'arrêtèrent au milieu du chemin; ils les virent faire des gestes, comme s'ils se parlaient avec chaleur. Ils lancèrent leurs chevaux.

Ces hommes étaient arrêtés sur le bord d'un fossé dans lequel dormait une femme. On ne voyait pas son visage, que cachait un de ses bras; mais sa pose gracieuse et l'arrangement de ses habits, malgré la poussière qui les couvrait, faisaient supposer qu'elle était jeune.

Ils se querellaient pour savoir à qui elle appartiendrait, Jack, qui l'avait découverte, renonçant à ses droits. Le langage grossier de ces hommes et l'audace de leurs désirs révolta Jeanne. Elle regarda Georges, qui, habitué à ces façons, ne s'en étonnait pas. Jack

souriait avec mépris. La pauvre femme dormait.

—Est-ce là tout ce que la fatigue et la misère inspirent à des hommes? dit-elle à son amant, et les laisseras-tu troubler le repos que le hasard accorde à ses créatures?

—Je ne me fais pas le défenseur des vertus de grand chemin. Ils s'arrangeront ensemble; je propose de reprendre notre route, qu'un pareil incident ne devait pas déranger.

—Tu as souffert la misère et tu la calomnies.

—Sans être trop incrédule, il est permis de penser que ce n'est pas une Lucrèce.

—Qui sait, Georges ! cette femme paraît jeune, elle est peut-être jolie, et elle dort au milieu d'une route, à quelques pas d'une ville, où elle eût sans doute trouvé l'hospitalité que

les passions des hommes accordent au vice. Je suis portée à penser que c'est un être malheureux que nous ferions bien de secourir, au lieu de la laisser exposée à la brutalité de ces gens.

—Pourquoi changer sa destinée en lui volant ce qu'elle peut appeler un plaisir.

—Votre mépris condamne toujours, et vous avez dû commettre bien des erreurs, dit-elle avec tristesse.

Les gens de Georges, qui n'avaient point entendu ce colloque, entouraient le fossé sans cesser leur querelle. La dormeuse fit un mouvement, puis elle ouvrit les yeux et, se levant à demi, elle regarda avec effroi. Jeanne était à cheval à quelques pas, dans une direction opposée; Georges tenait la bride de son cheval; il souriait en lui parlant. elle résistait avec une bouderie charmante. Un cri la fit brusquement

retourner. Cette femme, que deux de ces hommes entouraient, essayait vainement de se dégager de leurs étreintes. Le sang généreux de Jeanne bouillonna dans ses veines.

—Lâchez cette femme, dit-elle en courant sur eux de la vitesse de son cheval.

A cette action, à cette voix, l'inconnue leva la tête. Le voile de Jeanne était rejeté en arrière; deux noms s'échappèrent en même temps de leurs lèvres :—Marie!... dit Jeanne!—Mlle de Gluttenbourg, dit la blonde Marie, qui n'était autre en effet que la femme de Jean Gruff. Les hommes regardaient avec stupéfaction.

—C'est mon amie, dit-elle en sautant de cheval, et celui qui l'insultera, je vous en fais responsable, Georges, c'est comme si on m'insultait moi-même.

—Cette Jeanne nous perdra avec toutes

ses connaissances, dit Jack à son maître.

—Tais-toi et éloignez-vous, dit celui-ci, fort mécontent de cette rencontre. Jeanne était assise sur le revers du fossé et, tenant dans ses mains celles de Marie, elle écoutait. La jeune femme était embarrassée, elle baissait les yeux pour ne pas rencontrer le regard de Jeanne.

—Tu dis, pauvre Marie, que tu allais retrouver Jean?

—Oui, mamzelle, madame.

—Cela ne fait rien, dit Jeanne avec douceur, appelle-moi comme tu voudras.

—Oh! mamzelle, je savais bien que vous étiez toujours bonne.

—On me croit donc bien changée là-bas?

—Ils ont tant parlé, dit Marie avec tristesse, qu'on ne sait plus que croire. C'est un grand malheur, mamzelle, mais si vous êtes heureuse!

Il est bien beau, ce monsieur, ajouta-t-elle en regardant Georges, qui allumait à quelques pas une magnifique pipe en écume de mer.

— N'est-ce pas? dit Jeanne en la serrant dans ses bras : tu me fais du bien. Quand on me parle de ceux qui souffrent pour moi, j'ai besoin de me trouver une excuse. Ma sœur, parle-moi de ma sœur ; l'as-tu vue?

— Elle est venue au moulin le jour du départ de Jean, elle lui a parlé en particulier. Ils pleuraient tous les deux ; elle est bien triste.

— Ma pauvre sœur! dit Jeanne en cachant sa tête dans ses mains.

— Il ne faut pas vous affliger, mamzelle, ce n'est pas votre faute, c'est Dieu qui fait tout, et s'il vous a conduite ici, vous si bonne, c'est que c'était là qu'il avait le plus besoin de vous.

— Oui, il faut le croire, murmura-t-elle,

sans cela ce serait trop de craintes pour un tel remords.

—Mamzelle Marguerite dit que vous reviendrez, qu'il est impossible que vous les ayez abandonnés pour toujours.

—J'espérais qu'ils me croyaient morte.

—Comme nous vous aurions pleuré, Jean et moi! mais l'aubergiste a eu peur, il a parlé. Votre oncle voulait le faire arrêter, M. Charles l'en a empêché, et l'on a su comme ça qu'heureusement vous viviez.

—Heureusement! dit Jeanne. Puis, essuyant soudain ses larmes,—Pourquoi Jean a-t-il quitté le moulin?

—Ma mère est morte. Le vieux père est tombé en paralysie. Dame Gruff ne m'a jamais aimée, et elle n'est pas bonne. Je n'osais me plaindre à cause de Jean, mais j'étais bien mal-

heureuse. Elle a voulu prendre un garçon pour faire aller le moulin, disant que je dérangeais son fils, qu'il n'était plus bon à rien. Ils se sont querellés et il est parti pour Cologne, où il cherche de l'ouvrage. Elle m'a alors tant maltraitée que la patience m'a manqué; je suis partie moi-même comme j'ai pu, pour le rejoindre.

—Je n'ai pu continuer de payer la pension de ta mère; elle a dû croire que j'avais voulu la tromper.

—Oh! mamzelle, nous vous défendions bien tous, même le vieux père, quoique ce soit à cause de vous que nous soyons devenus aussi mal.

—J'aurai été funeste à tous ceux qui m'auront aimée!

—Ne dites pas de ces choses; vous avez été bonne pour moi, comme le bon Dieu.

—Chère fille ! tu me le rends à cette heure. Mais c'est de toi qu'il faut s'occuper. Pourquoi ce dévouement et cet abandon?

—Je n'avais guère d'argent en partant, la route est longue et je ne puis pas beaucoup marcher. Je suis enceinte.

—C'est dans un pareil état que tu t'exposes à tant de dangers ! Ce n'est pas bien, Marie, tu réponds de ton enfant à son père.

—Ne me grondez pas, mamzelle, je me le suis bien reproché depuis quatre jours que je suis en route pour faire quinze lieues. J'ai eu bien peur de mourir sans le revoir, et c'est la Providence qui vous a envoyée à moi.

—Tu as raison de le dire, chère compagne de mon bonheur ! Et se levant, elle rejoignit Georges.

—Avez-vous bientôt fini vos confidences ? lui dit-il.

—Je n'en avais point à faire. Cette enfant m'a dit quelques bonnes paroles qui m'ont remis le cœur, et c'est vous que je bénis de ce hasard.

—Je n'y suis pour rien, pardieu ! je ne choisirais pas des mendiantes pour votre société.

—Voyez ce que c'est, dit-elle, vous lui faites un crime de ce que je viens tenter près de vous. Je viens mendier en effet. J'ai besoin que votre opulence me fasse l'aumône, car je n'ai rien, et cette pauvre jeune mère a faim.

—Vous n'avez pas besoin de demander, dit-il en lui donnant sa bourse, un peu honteux de l'indigence où il la laissait, flatté en même temps de voir cette riche héritière dans sa dépendance.

—Je n'aurai pas de comptes à rendre si je dépense tout?

—Vous êtes maîtresse souveraine; je regrette seulement de ne pas avoir prévu les nécessités que vous pouvez avoir.

—Nous oublions les pauvres, dit-elle avec un doux sourire; ce n'est pas bien; ils prient quand nous péchons.

Elle donna à Marie la bourse entière.

—Te voilà riche, dit-elle; il y a là quelques centaines de pièces d'or qui serviront à ton enfant. Je veux être marraine de cœur.

—Oh! dit en pleurant Marie, soyez-la tout de bon, mamzelle!

—Non, Marie; une honnête femme doit pouvoir avouer tous les siens. Je ne suis plus ton égale, moi!

—Mon Dieu! mon Diėu! être si bonne et si malheureuse!

—Je ne suis pas malheureuse, enfant! ne crois pas cela; je ne veux pas que la pitié me serve d'expiation. Je suis heureuse, au contraire, Marie, bien heureuse; mais nous sommes sur la terre, et il faut qu'un peu d'amertume nous rappelle notre exil. J'aime cet homme, auquel je me suis donnée, plus que ma vie mille fois; et il est si bon, si généreux, si noble, que je demande tous les jours pardon à Dieu de l'aimer, en le remerciant de me l'avoir envoyé. Tu ne comprends pas cela, Marie?

—Vous êtes si au-dessus de nous, mamzelle, qu'une paysanne comme moi ne peut pas vous juger. Peut-être êtes-vous plus vertueuse qu'une sainte, là où les autres seraient coupables. Vous êtes compatissante comme

autrefois. J'ai envie de vous prier à genoux.

—Viens dans mes bras, Marie! tu as le génie du cœur. Ce que tu viens de dire ne serait jamais entré dans la cervelle d'un savant.

Marie l'embrassa à plusieurs reprises ; puis, comme Georges approchait :

—Monsieur, dit-elle en prenant ses mains, qu'elle baisa, rendez-la bien heureuse ; car c'est un ange. Et elle continua sa route à grands pas.

VI

LE PRÊTRE.

Ils s'arrêtèrent à l'entrée de la ville, à l'hôtel du Faucon. Au moment où ils descendaient de cheval, le même homme à qui Georges avait refusé la veille de laisser voir Jeanne, et que celle-ci appelait Pierre, se présenta à eux. Il avait dans le regard cette finasserie du paysan, que les habitants des villes prennent pour de la

naïveté ; un méchant sourire, moitié dédain, moitié satisfaction, était épanoui sur ses lèvres.

Cette rencontre fut horriblement désagréable à Jeanne. Il ne parut pas le remarquer; et, s'approchant d'elle sans regarder Georges :

—Bonjour à la demoiselle de Gluttenbourg, dit-il.

—Je suis bien aise de vous voir, Pierre. Depuis quand êtes-vous arrivé ?

—Il y a longtemps déjà, notre demoiselle : vous aviez de l'avance ; mais j'ai de bonnes bêtes, et je connais les chemins de traverse. Je me suis pourtant arrêté avec un marchand de Gluttenbourg, qui m'a appris les nouvelles du pays. Il a été bien aise de savoir que je vous avais rencontrée pour le dire à Mme Netty. Il y a longtemps déjà que vous ne l'avez vue, cette donne dame ?

—Oui, Pierre ; et je crois bien que je ne la reverrai jamais, dit Jeanne, qui rougissait de honte.

Georges contenait à peine son impatience. Le paysan, qui se vengeait à sa manière, paraissait ne rien voir.

—Bah ! dit-il en lui lançant un mauvais regard, on ne peut pas savoir, mademoiselle; et si vous le vouliez bien...

—Aurez-vous bientôt fini d'écouter ce rustre ! dit Georges, dont les sourcils se fronçaient.

—Eh ! monsieur ! soyez donc honnête, reprit le paysan en goguenardant.

—Tu me parles, drôle ! dit Georges. Il courut sur lui la cravache haute.

—Prenez garde ! pour n'être pas enleveur de fille, on en vaut bien un autre.

Cette parole était dite à peine, que la cravache de Georges lui avait labouré le visage. A ses cris, la cour se remplit de monde, et le maître de l'hôtel, qui ne pouvait comprendre lequel avait tort, parla d'envoyer chercher l'autorité. Ce mot fit pâlir Georges ; il appela Jack d'un signe, et lui parla bas.

En une minute la scène changea. Jack et les autres entourèrent le paysan en criant plus fort que lui, lui reprochèrent d'avoir manqué de respect à leur maître, et les mots de puissance et de richesse se trouvaient mêlés à leurs accusations. Ainsi attaqué, le pauvre diable ne sut que faire ; il essuya le sang qui inondait son front et s'éloigna en grommelant. L'hôtelier, qui, comme ses pareils, se rattachait singulièrement à la puissance, adressa des excuses à Georges, qui, dédaigneux et froid, répondit

avec la raideur britannique du rôle qu'il avait adopté.

Jeanne était pâle comme une morte. Elle se laissa conduire à l'appartement qui lui avait été préparé, et le souvenir de cette honte subie lui étreignant le cœur, elle pleura à sanglots. Georges, que cette aventure avait mis de mauvaise humeur, lui demanda assez brusquement ce qu'elle avait. Mais elle continua de pleurer sans répondre, blessée qu'il ne le devinât pas.

—Croyez-vous, dit-il enfin, que cela m'ait amusé plus que vous?

—Pour vous, ce n'est qu'une contrariété, et c'est le déshonneur de ma famille.

—Je croyais aux gens de votre caste plus de dédain de l'opinion d'un misérable paysan.

—Le mépris de ceux que notre rang éblouit

ne tombe sur nous que quand il est justement mérité, Georges.

—Pardieu, madame! si vous n'aviez pas le courage de vos passions, il fallait leur résister. Vos larmes me lassent, à la fin, dans le moment surtout où je suis contrarié à cause de vous.

—Je le conçois : c'est manquer de dévouement; et il vous faut plus que de la bonté pour excuser cette faiblesse d'une femme, accablée par la première douleur qu'elle pouvait supporter pour vous. Mais on n'est pas toujours préparé à ces déceptions. Les fautes que l'on a commises avec orgueil dans l'enthousiasme du cœur, on ne s'habitue pas à les voir juger et condamner par l'opinion des masses. On a beau dire que c'est l'ignorance égoïste et brutale qui prononce, cela ne console pas; et le souvenir de ce que l'on inspira, comparé à ce

que l'on est devenu, remplit l'âme d'amertume.

—Que vous importe ce que pense un monde dans lequel vous ne vivez pas ! vous sentez-vous disposée à lui sacrifier le moindre bonheur : ce que vous en retireriez vaudrait-il ce qu'il vous prendrait ?

—Toutes les fois qu'il a fallu me dévouer à quelqu'un en m'exposant à être mal jugée, je l'ai fait ; mais autre chose est d'avoir la conscience d'un devoir rempli, ou d'attirer le blâme sur les siens dans l'égoïsme du bonheur individuel. On est faible lorsque l'on est accusé avec justice : ne le pensez-vous pas ?

—Non, dit-il d'une voix sombre ; je ne me repens jamais.

—Vous vous calomniez, Georges, dit-elle avec un triste sourire ; et je vous ai entendu souvent vous accuser vous-même.

—Vous m'avez entendu, moi?... Il s'arrêta à la regarder d'un air sombre. Qu'avez-vous entendu, madame?

—Il ne faut pas que votre orgueil s'alarme! Après la faiblesse de la faute à laquelle nous condamne notre incomplète nature, nous ne valons un peu que par les remords. Eh bien, Georges! vous, l'homme fort et fier, vous avez des remords! Je vous ai vu pleurer quelquefois; et une nuit que je veillais sur votre sommeil, vous avez dit des mots qui m'ont effrayée; puis je me suis rappelé les difficultés de votre mission, cette vie de lutte, dont les actes violents sont expiés par les dangers que vous courez; et tandis que votre front, baigné de sueur, pâlissait sous le souvenir que lui apportait le rêve, je l'ai baisé pour y rappeler la paix. Cette pensée, que Dieu m'envoyait, est l'instinct

du pardon que vous trouverez auprès de lui.

—Vous ne cherchâtes pas autrement à sonder ce mystère?

—Non, vraiment, Georges; ceux qui accomplissent de grandes choses ne peuvent être retenus dans des bornes vulgaires, et il y a autant de sottise que d'envie à les condamner quand ils secouent leurs entraves.

—C'est peut-être vrai, Jeanne. Pourtant, croyez-moi, l'homme qui a vécu en dehors de tous a des moments d'effroi où il se condamne lâchement. Ces réactions sont terribles, et il n'est pas prudent de les surprendre.

—Est-ce pour moi que tu dis cela, ami? Sois tranquille; je me suis si souvent reposée sur ton cœur, que j'en ai deviné les secrets: personne aussi bien que moi ne peut répondre de lui.

Jack entra d'un air effaré.

—Un homme de justice me suit, dit-il d'une voix étranglée ; le paysan a parlé, on veut savoir qui vous êtes.

—Reste à la porte : tu entreras si je frappe des mains.

Au même instant parut l'hôte, précédant un magistrat.

—Vous voyez, dit-il en désignant Georges, que milord est Anglais, comme je vous l'ai dit.

L'homme remplissant les fonctions de commissaire demanda à Georges son passeport. Il s'inclina froidement, ouvrit son portefeuille et en tira un papier usé. C'était le passeport d'un fils de pair. Le commissaire le parcourut et le rendit.

—Celui de Madame, dit-il en se retournant vers Jeanne.

—Madame est ma femme, dit Georges.

—Alors elle devrait être portée sur le passe-port.

—Celui-ci est vieux, comme vous pouvez le voir à sa date, et je viens de me marier.

—Très-bien, monsieur, vous devez avoir un contrat?

—Certainement; mais dans un voyage aussi court on n'emporte pas avec soi des papiers de famille; je ne croyais pas que l'on fût exposé en Allemagne à de pareilles persécutions; je viens de Francfort et je vais à Cologne.

—Vous pourrez, quand vous le voudrez, continuer votre route. Pour Madame, elle restera ici jusqu'à nouvel ordre.

—Ma femme! dit Georges; pourquoi cela?

—Nous sommes prévenus que Madame n'est pas votre femme, mais une mineure du nom de Gluttenbourg, qui a été enlevée.

—Et c'est sur des données pareilles que vous voulez l'empêcher de me suivre?

—La dénonciation vient d'un homme de son pays qui l'a reconnue, et lui a parlé.

—Je vous dis que c'est une histoire stupide, et que je ne me soumettrai pas.

—Alors, dit le magistrat, je me verrai forcé d'user de rigueur en vous faisant arrêter tous les deux.

Georges déchirait ses mains de rage.

La pensée des conséquences qu'aurait pour lui une arrestation se présenta à l'esprit de Jeanne.

—Faites votre devoir, dit-elle au magistrat: Monsieur n'est pas mon mari; je suis en effet Jeanne de Gluttenbourg.

—Tu veux me quitter! s'écria Georges effrayant de colère.

—Je veux vous sauver. Vous voyez que le malheur me suit et que l'on vengerait ma faute sur vous. Soyez heureux sans moi, partez.

—Monsieur, dit-il au magistrat sans lui répondre, voulez-vous me laisser cette femme?

—Cela m'est impossible; mais en faveur de sa soumission, je vous promets de la bien traiter.

—Voulez-vous me laisser cette femme? reprit-il d'une voix terrible.

Ses yeux se gonflaient, le sang rougissait ses yeux. On eût dit qu'il avait un pied de plus.

—Croyez, dit le magistrat, que si je pouvais....

—Je vous dis que je veux cette femme. Et il s'avança d'un pas gigantesque.

L'hôte effrayé voulut sortir.

—A moi, Jack! cria-t-il en frappant dans ses mains.

La nuit était venue, il faisait noir. Jack ouvrit la porte, et la referma.

—Contiens ces hommes, dit Georges; et toi Jeanne, viens.

Mais comme il la prenait dans ses bras, l'homme de loi se leva en disant :

—Vous l'avez déjà perdue; où l'emmenez-vous?

—Place, faites-moi place, ou tremblez!

L'hôte à son tour se jeta devant lui. Jack le terrassa; puis, comme déjà chargé de sa maîtresse Georges ne pouvait se débarrasser de l'homme noir, il lui enfonça son poignard dans le cœur en disant :

—Celui-là ne nous arrêtera pas.

L'hôte tomba sous le cadavre chaud.

Jack, le poignard levé, précédant Georges qui emportait Jeanne évanouie, descendit l'escalier, et gagna la campagne par le jardin.

Au bout d'une heure Jeanne revint à elle. Elle était assise à terre; Jack était debout devant elle. Elle rencontra son regard, il la fit frissonner. Georges lui-même était anéanti. Il sentait que l'illusion déchirait son voile.

—On peut nous poursuivre, murmura Jack.

—Jeanne! dit Georges avec prière.

—Il y a du sang sur nous, dit-elle d'une voix profonde, il nous arrivera malheur.

—Cette femme est folle ! dit Jack avec impatience.

—Je vous dis, je vous dis, fit-elle en allant droit à lui, qu'à cause de vous, nous sommes maudits.

Son accent et son regard étaient tels, qu'il recula, comme si Dieu lui-même l'avait condamné.

Au milieu du silence qui suivit, une voix douce se fit entendre.

—Mes frères, disait-elle, la nuit est noire, et ma maison est proche; si vous avez besoin d'hospitalité, ne cherchez pas ailleurs.

Georges, que l'insuccès seul écrasait, se leva presque renouvelé, et fit un pas dans la direction de cette voix.

C'était un prêtre dont le pâle visage rayonnait de bienveillance et de douceur. Quelques mots furent échangés; ils le suivirent. Jeanne marchait comme frappée de vertige.

—Vous êtes bien fatiguée, madame, dit le prêtre.

Une petite maison perdue dans les fleurs, assise au bord du cimetière comme un gardien fidèle, présenta à leurs regards sa flamme hospitalière. Une vieille servante était debout sur la porte, une lanterne à la main. Le chien, compagnon de cette vie humble et solitaire, aboyait joyeusement. Des choux et du buis, quelques arbustes, étaient plantés en terrasse sous les croisées. Le clocher de l'église, comme l'avant-poste de l'éternité, élevait sa tourelle noire au-dessus du faîte.

Le calme de ce paysage, cette existence simple et pure, opposée aux terribles angoisses qu'elle venait de subir, serrèrent le cœur de Jeanne, il lui sembla qu'apporter dans ce lieu de repos ses passions sans frein, c'était

le profaner. Ces hommes souillés d'un crime récent, elle-même complice et perdue, ne pouvaient passer ce seuil béni.

On les reçut dans une petite salle, arrangée avec la symétrie un peu nue des cloîtres. Une grande bibliothèque et un crucifix étaient sa seule décoration. Un bon feu pétillait dans le foyer pour chasser l'humidité des soirées de printemps.

—Nous ne sommes pas des hôtes dignes de votre sainte maison, monsieur, dit Jeanne, dès qu'elle eut rencontré le regard confiant du prêtre; il ne faut pas que votre charité aveugle vous expose à être compromis.

Georges la regarda avec surprise. Jack s'assit en grognant.

—Les malheureux et les coupables sont également mes frères, madame. Nous sommes

trop faibles, d'ailleurs, pour nous condamner les uns les autres, et Dieu seul sait lequel de nous ici est le meilleur.

C'était un homme dans la force de l'âge, que ce prêtre; mais il y avait dans ses yeux la mansuétude de ceux qui ont beaucoup souffert.

—Nous partirons au point du jour, dit Georges, nous sommes étrangers, et les dissensions politiques nous obligent à de grands ménagements. C'est une bonne œuvre que vous faites en nous donnant asile.

—Je vous remercie de me l'apprendre. Vous me rendez l'aumône du cœur. Mais, dit-il à Jeanne, vous avez sans doute besoin de repos. Cette chambre est la meilleure, on vous y préparera un lit. Ces messieurs partageront la mienne. Si vous voulez, nous allons vous laisser.

—Restez, au contraire. Votre présence me fait du bien; je serai plus calme tant que vous serez là.

VII

UN TOUR DE JACK.

La croisée était ouverte. Les tombes blanches se dressaient comme des fantômes. De temps en temps la lune les illuminait : on eût dit alors qu'elles s'animaient, comme si ceux qu'elles couvrent secouaient la lourde terre, pour que l'air de la vie arrive à leur poitrine. Des cyprès s'inclinaient sur les fosses, rafraî-

chissant ainsi le front pâle des morts, à qui le souvenir des amis donne un peu d'ombre. La croix noire, gigantesque drapeau du monde inconnu, étendait ses grands bras dans le vide. Elle semblait protéger cette silencieuse population, conquise à son éternel empire par la douleur et la maladie, ces deux monstres qui font pâture de chair humaine.

Jeanne s'était approchée de la croisée; les trois hommes se taisaient.

—Mon père, dit-elle tout-à-coup, en se tournant à demi, pâle avec ses cheveux noirs. Croyez-vous qu'il y ait là, sous la terre, des créatures qui souffrent encore?

A cette étrange question, Georges ne put se défendre d'un mouvement d'effroi. Jack conserva son abrutissante immobilité.

—Dieu est bien miséricordieux, dit le prê-

tre, mais sa justice est terrible, et elle doit avoir son cours.

—Ainsi, ceux qui meurent de mort violente, tués en duel, ou assassinés, courent risque de la damnation.

—Peut-être cette mort leur est-elle envoyée comme l'expiation d'une vie coupable.

—Prenez garde, mon père, vous faites des meurtriers la justice divine, comme s'ils obéissaient à un instinct immaîtrisable.

—Ces êtres voués au sang peuvent être en effet les instruments d'une volonté supérieure. L'histoire garde beaucoup d'exemples d'hommes qui ont passé sur le monde comme des fléaux.

—Appelez-vous criminels ceux qui marchent à la perfection par toutes les voies : le législateur pour imposer ses lois ; le

conquérant qui agrandit ses États ; le fanatique idolâtre qui fait des martyrs pour établir une religion?

—Les hommes ont des mots qui excusent tout, mon enfant; mais Dieu juge. La gloire, la vertu, la liberté ont eu leurs martyrs et leurs sacrificateurs. Nous ne savons pas s'il est permis à un seul homme de verser le sang de son semblable, même au nom de la société, avec l'autorité d'un ministère honorable. Nous sommes tous frères devant la nature, et le premier meurtrier n'osa se montrer à Dieu qui lui demanda : Qu'as-tu fait de ton frère ?

Georges suivait haletant cette conversation. Cet homme grave, aux vêtements noirs, à la parole sainte, dans la nuit, en face de ce cimetière, et de cette femme dont l'œil ardent brûlait, avait un aspect sinistre. On eût dit que le

remords avait pris les traits et la voix humaine.

Jack fumait tranquillement.

—Selon vous, mon père, c'est un crime affreux que de tuer, dit Jeanne d'une voix sourde, quel que soit le but?

—Si j'en juge par nos instincts naturels, oui, ma fille. On évite le meurtrier. La peur crée autour de lui une solitude, et malgré soi on cherche du sang à ses mains.

Jeanne écoutait d'un œil hagard.

—Vous êtes bien pâle, lui dit le prêtre, ces conversations vous fatiguent, peut-être aussi la vue de ce cimetière : il faut avoir été souvent témoin de la mort pour y penser sans terreur.

—Elle est toujours si près de nous qu'il faut s'habituer à elle, et les morts sont si tran-

quilles que les plus heureux de la vie ont dû les envier parfois.

—La mort sépare, dit Georges, qui gardait depuis longtemps le silence.

—Elle réunit. N'est-ce pas, mon père, qu'elle unit pour toujours les cœurs qui se sont aimés ? Dieu ne peut exiler l'amour du ciel. L'amour est une étincelle de sa flamme divine, qui sert à purifier ses créatures.

—Dieu ne peut avoir fait du bonheur suprême la solitude et l'exil, dit le prêtre.

Et comme si cette parole avait remué quelque corde de son âme, il se leva pour sortir. Jack le suivit. Georges resta avec Jeanne.

Il la prit dans ses bras.

—Enfant, dit-il, pouvais-je te perdre ?

—Oh ! Georges, Georges, un bonheur qui coûte si cher, j'en ai peur.

—Vienne la mort et l'enfer, pourvu que nous partions ensemble et que nos lèvres soient unies ! Mais te laisser en arrière avec des gens qui te feraient un devoir de m'oublier, non certes. Je ne veux pas qu'on te punisse de m'avoir appartenu. Je ne veux pas qu'on dise que Georges est un lâche, à qui on peut impunément enlever sa femme ou sa maîtresse. Je ne veux pas te perdre surtout. Quand me vient cette pensée que tu vivrais ailleurs, près d'un autre, pour un autre, tout ce qui vit en moi se révolte et souffre. Je sens que je te disputerais à toute la terre, et qu'au lieu d'un homme j'en tuerais mille. Tu vois donc bien que je ne dois pas avoir peur, que je ne dois pas m'humilier. Je t'ai reconquise : que la destinée des autres et la mienne s'accomplissent.

—Parle bas : ces paroles impies ébranlent les murs de cette sainte maison.

—Je vais parler sur tes lèvres, ton âme seule m'entendra.

—Éloigne-toi, Georges : mon cœur est si troublé que je ne vois pas clair en moi. Ne me force pas à regretter cette heure.

Il était à peine sorti qu'on frappa légèrement à la porte ; elle ouvrit et resta debout, étonnée en face du prêtre, qui avait revêtu le surplis, attribut de son ministère, et qui, la tête découverte et le regard calme, attendait qu'elle parlât.

—Il m'avait semblé que vous aviez besoin de moi, ma fille, dit-il.

—Oh ! mon père, je ne suis pas une croyante fervente, et, au lieu de m'encourager, votre sainteté m'effraie.

—Pauvre âme, vous serez un jour éclairée: en attendant si votre cœur est plein, ouvrez-le! Je ne suis qu'un pécheur, comme nous le sommes tous; mais j'ai été éprouvé, et à cause de cela, de la miséricorde que le malheur apporte, je mérite de vous entendre.

—Mon père, mon père, vous m'embarrassez étrangement, et il faut que je fasse deux parts de mon cœur: car il y a des secrets qu'on ne dit qu'aux prêtres, et d'autres qu'on ne confie qu'à un ami.

—Je suis l'un et l'autre, et vous pouvez parler.

—Je vous dirai de moi tout ce que je suis: je suis une fille perdue, selon le monde, et je garde si bien l'orgueil de ma faute, que je ne vaux quelque chose à mes yeux que par elle.

—Cet homme n'est pas votre mari?

—Il est mon amant.

—Je l'avais deviné. Les passions coupables se trahissent par leur ardeur même. On se hâte d'épuiser le bonheur qu'on craint de perdre. A ses regards impatients, à sa parole rare et douce, à la rêverie qui incline son front quand vous parlez, et qu'il vous écoute, et qu'il vous regarde, j'avais deviné ce que vous m'apprenez. C'est pour cela que je suis venu, mon enfant; il faut qu'il vous épouse ou que vous le quittiez.

—Nous ne pouvons nous marier, et je ne vous ai pas assez dit, mon père, combien je l'aime.

—Mais vous offensez Dieu, qui peut vous punir dans votre bonheur même.

—Je le sais. C'est pour cela que je vous parlais de la mort sans terreur. Si je le perds, elle sera mon refuge.

—Malheureuse ! un suicide.

—La douleur tue, dit-elle avec un regard plein de foi.

—Songez aux malheurs de l'avenir. Nous ne sommes pas de ce monde. La vie est si courte, que c'est de l'éternité surtout qu'il faut se préoccuper.

—Oh ! mon père, Dieu pardonne aux amants. Si vous saviez, quand on aime, combien on est meilleur. On croit à lui, on l'adore, on le comprend même. L'ardeur d'aimer est si grande qu'elle s'attache à tous les êtres. On voudrait les consoler, les rendre heureux. Leurs larmes retombent sur le cœur. On ne saurait en vouloir à son plus cruel ennemi. Moi-même qui ne suis qu'une créature coupable, je vis auprès d'un homme qui veut me tuer et qui me tuera, car c'est une âme aveugle, mauvaise jusque dans

ses affections. Eh bien ! je me sens pour lui des tendresses infinies. J'ai envie de lui demander pardon de la jalousie féroce que je lui inspire. Je le plains de haïr, et si je le pouvais, je me sacrifierais à son repos. Vous voyez bien que cette passion est la plus pure, la plus noble de toutes, et que celui qui nous l'envoie ne saurait nous punir de l'éprouver.

—On donne à chacun des tentations selon sa force. Aux faibles les demi-sentiments, aux intelligences orgueilleuses les passions absolues. Nous ne valons quelque chose que par nos combats et notre résistance.

—Je ne puis croire à ces essais de la force et de la sagesse sur notre faible raison.

—Dieu veut ses élus purs, ma fille. Il les sanctifie par la douleur. C'est une nécessité qui entretient les espérances sublimes. Si vous

placez tout votre bonheur ici-bas, quelle âme glacée, quels regrets amers peut-être, n'apporterez-vous pas au ciel !

—Oh ! mon père, n'avez-vous donc jamais été heureux, que vous croyiez au bonheur absolu. Les plus grandes joies renferment assez de tristesse pour faire désirer mille fois le repos de la mort. Mère, les craintes de la maternité. Épouse, les dédains du mari. Amante, le mépris, l'opprobre des petits, des vulgaires, des méchants. Les soupçons de l'être à qui vous vous êtes donnée, qui, flatté dans son orgueil suprême de votre chute, est ramené par la raison, par une expérience fatale à douter de l'avenir. Cette pensée de l'homme qui a vécu, que l'amour éternel n'existe pas. Les craintes jalouses de l'âme qu'aucun bien, qu'aucun devoir ne rassure. Les douleurs prévues de l'abandon.

L'attente de ce moment terrible, qui est dans la destinée, qui doit venir, qui viendra. Les langueurs et les fatigues du cœur. Les dégoûts de la chair. L'esprit humilié par cette rancune aveugle qui enveloppe dans une même réprobation la femme qui se dévoue à un autre, et celle qui fait, à tous les carrefours, marchandise de son corps. L'oubli et le mépris enfin de celui qui nous aima, les souvenirs déchirants d'un bonheur à jamais passé, accompagnant dans la solitude la marche de l'exilée.

Voilà, mon père, voilà la vie de ceux qui crièrent ensemble, dans une union absolue, dans un enthousiasme exalté, merci à Dieu pour quelques fugitifs instants d'ivresse.

Si je crois que l'amour est pardonné là-haut, c'est qu'il est puni parmi nous; si je crois au ciel, c'est que je ne vois ici le bonheur nulle

corrosive tout ce qui entravait sa marche.

Jeanne et le prêtre ne parlaient pas.

La porte fut agitée d'une main furieuse.

—Jeanne, Jeanne ! cria la voix de Georges.

Cette voix adorée la rappela à l'amour de la vie.

—Fermée ! dit-elle.

—Malédiction ! reprît Georges, qui secouait inutilement, de ses mains et de ses pieds, la lourde porte en chêne qui se retrouve dans presque tous les presbytères.

Jeanne attendait haletante.

—Le contrevent ! dit-elle ; mais la fumée étouffa la voix, et Georges continua de jurer et de frapper.

—Ma fille, dit le prêtre, pensez à Dieu. Promettez-lui de renoncer à cet homme, s'il vous conserve la vie, et je vous absous.

—Une lâcheté! mon père, dit-elle en revenant à lui.

Georges frappait toujours.

—Vous êtes en état de péché mortel.

—Vous l'avez dit vous-même, la mort expie. Oh! mais, je ne veux pas mour sans le revoir.—Georges, Georges! Et elle courut éperdue vers la porte.

Le bruit avait cessé. On n'entendait que la marche hâtée de l'incendie. La fumée grossissait de plus en plus.

—Revenez à Dieu, ma fille, les hommes nous abandonnent.

—Eh! bien, dit-elle, que Dieu me frappe! cet homme pour qui j'ai vécu, je l'aime, je l'aimerai tant qu'il vivra, tant que je vivrai. Ce n'est pas ma volonté qui nous sépare. C'est la mort

Un grincement de fer se fit entendre. Le contrevent s'ouvrit, la figure noircie de Georges parut dans le vide. Un jet de flamme qui s'élança de la cheminée éclaira la scène. Jeanne prosternée était soutenue par la main charitable dœipprêtre.

—Enfermés ensemble! dit Georges.

A cette voix, à l'air bienfaisant qui entra, ils se précipitèrent tous les deux vers la fenêtre; mais, terrible comme la vengeance, debout et menaçant, il repoussa le prêtre dans la cha mb

—Vous ne pouvez plus rencontrer cette femme sur la terre; pour l'avoir aimée, il faut que vous mouriez.

—Georges! dit-elle.

—Je veux que cet homme meure, madame!

—Puisqu'il en est ainsi, puisque votre jalousie aveugle nous condamne, je reste. Je ne veux plus de cet amour qui ne s'appuie que sur des crimes.

—Eh bien! meurs avec lui.

Et, s'élançant en arrière, il repoussa le contrevent de toute sa force.

La lampe était éteinte. La fumée faisait atmosphère. Les flammes trouaient la cloison. Tout avait été si prompt que le prêtre n'avait pu s'opposer à ce que cela arrivât. Quand il se vit seul avec cette pauvre femme, la pitié domina ses autres craintes.

—Vous êtes une pure enfant, dit-il, je prierai Dieu de vous compter le peu de bien de ma vie.

—Il me croit coupable.

—Priez, enfant, afin que je vous bénisse.

—Mon père, dit-elle, et ces mots étaient entrecoupés par l'asphyxie , je ne veux pas mentir; même à présent, je l'aime encore; je l'aime toujours; je lui avais donné ma vie. Il en dispose, je lui pardonne. Je l'aime, et du monde, je ne regrette que lui.

—Ah! sauvez-la, mon Dieu, sauvez-la, dit le prêtre à genoux, les yeux baignés de larmes.

Mais la croisée s'ouvrit de nouveau, et, cette fois, Georges s'élança dans la chambre.

—Innocente ou coupable, je la veux, dit-il.

—C'est une âme que vous rachetez, dit le prêtre.

Le cimetière était éclairé comme pour une pompe solennelle. Les étincelles rasaient l'herbe des fosses. La maison, semblable à une gerbe lumineuse, avait l'air d'un fanal de

fête tombé à terre. Ils traversèrent en courant cette désolation. Le prêtre se retournait de temps en temps et regardait cet humble toit prêt à s'écrouler sur ses souvenirs engloutis. La vieille bonne se tordait de douleur sur une tombe. A la porte, Jack regardait d'un air joyeux, comme on admire son œuvre; quand il aperçut Georges qui portait Jeanne, il marcha droit à lui.

—Morte? dit-il.

—Vivante!

—C'est donc l'enfer qui protége cette femme?

—C'est moi : Georges!

Il y avait tant d'orgueil dans cet accent, un tel défi aux misères de la vie, que le prêtre joignit les mains; puis, comme ils s'en allaient à travers les champs, emmenant avec eux cette

pauvre femme, il s'agenouilla au seuil, entre la vie et la mort, c'est-à-dire l'agitation fiévreuse et le repos éternel; il pria.

—Faites que je la retrouve aux jours mauvais, disait-il, et que je m'acquitte pour sa vie qu'elle m'avait sacrifiée!

FIN DU PREMIER VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

I.

RENCONTRE AU LARGE.

Lorsqu'après avoir longtemps couru de nombreuses bordées contre le vent, nous nous trouvâmes rendus à vingt-cinq ou trente lieues par le travers du cap Finistère, sans n'avoir fait aucune rencontre importante, le commandant décacheta

les instructions qu'il avait reçu l'ordre de n'ouvrir qu'à cette hauteur. L'accomplissement de cette formalité mystérieuse eut, je me le rappelle, quelque chose de solennel ; c'étaient en quelque sorte les destinées du navire et les nôtres que contenaient les dépêches confiées à notre capitaine, et ce ne fut pas sans une certaine émotion qu'il brisa, en présence de ses officiers, le cachet fatal dont le ministre les avait scellées. A leur lecture, cependant, je vis briller sur sa figure un air de satisfaction qui m'annonça que le précieux paquet dont notre chef prenait connaissance ne renfermait rien de trop désagréable pour lui ; et, en effet, dès qu'il parut s'être suffisamment pénétré de l'esprit de ces fameuses instructions, il s'empressa d'ordonner au second de faire monter tout le monde sur le pont, et lorsque cette disposition fut exécutée, il adressa à l'équipage cette petite allocution :

« Mes amis,

« L'un de vous, au moment du départ, m'a de-

« mandé ce que nous allions faire à la mer. Comme « en cet instant je n'en savais pas plus que celui « qui m'adressait cette question, je n'ai pu lui ré- « pondre autre chose que ce que vous avez entendu. « Mais aujourd'hui que, pour me conformer à des « ordres supérieurs, j'ai décacheté mes dépêches, « je vous dirai que mes instructions me prescri- « vent de croiser sur la côte de Portugal, jusqu'à « ce que j'aie chassé ou coulé une corvette qui doit « porter à Lisbonne un ambassadeur anglais. Cette « corvette, la rencontrerons-nous? Je n'en sais « rien, et je pense qu'il faudrait plus que du bon- « heur pour cela. Mais si notre bonne étoile nous « faisait gouverner de manière à mettre le cap des- « sus, je crois pouvoir vous promettre que le cou- « rage ne me manquerait pas pour vous fournir « l'occasion de bien faire votre devoir. Il est, je le « sais, des commandans qui, en recevant les ins- « tructions que j'ai ouvertes, les auraient gar- « dées pour eux seuls, tout en se réservant le soin « de les suivre avec zèle. Mais moi, qui n'ai rien « de caché pour vous qui êtes mes enfans, j'ai

« mieux aimé vous les communiquer que de « vous en faire mystère; car c'est de votre patrio- « tisme que j'attends surtout les moyens de remplir « dignement la mission que l'on a confiée au dé- « voûment de tous tant que nous sommes... »

A ces mots, prononcés avec la plus paternelle effusion de cœur, les cris d'attendrissement de tous les matelots ne permirent plus à l'orateur de ressaisir le fil de son discours.... A genoux! à genoux! s'écrièrent les plus enthousiastes.... A genoux! à genoux tout le monde! répétèrent les notables de l'équipage.... Il faut que le père des matelots bénisse ses enfans. Et le bon capitaine, pleurant et sanglottant de joie, tomba évanoui dans les bras de toute cette famille de marins qui demandait la bénédiction de son vénérable et valeureux patriarche.... Quand cet accès de douce ivresse fut un peu calmé, et que le commandant eut recouvré l'usage de la parole, il nous fit comprendre par un signe affectueux qu'il avait encore quelque chose à dire, et alors chacun se tut religieusement pour l'écouter.

« J'avais oublié de vous apprendre, reprit-il « d'une voix affaiblie par l'émotion qui l'agitait en- « core, une nouvelle peu importante pour vous, « mais que l'affection que vous avez pour moi « vous fera peut-être accueillir avec plaisir..... Le « citoyen ministre, en me donnant les instructions « dont je vous ai parlé, m'annonce qu'il a bien « voulu me nommer capitaine de vaisseau.... »

— Et nous qui ne sommes pas ministres, mais qui sommes citoyens, hurla un des phraseurs du bord, nous te nommons le capitaine de vaisseau le plus crânement aimé et chéri de tous les capitaines de la République.

— Oui, c'est bien dit, ajouta un autre Mirabeau du gaillard d'avant; mais quand les citoyens matelots de la *Sans-Culottes* donnent de l'avancement, il faut qu'ils gradent eux-mêmes celui qu'ils viennent de reconnaître pour le chef de leur choix.

Moi, qui pendant toute cette scène si fortement empreinte de tout le caractère démocratique de l'époque, avais suivi palpitant d'émotion les plus petits incidens du drame militaire qui se passait sous mes

yeux, je courus aussitôt dans la chambre du commandant chercher deux de ses paires d'épaulettes de capitaine de frégate, et, réunissant dans ma main les deux épaulettes à torsades, qui pouvaient faire à la rigueur une paire d'épaulettes de capitaine de vaisseau, je les présentai au premier maître de manœuvre.

Celui-ci, comprenant mon intention, et s'emparant alors de ces insignes en quelque sorte improvisés par moi, alla, au milieu des trépignemens de toute l'assemblée, les poser sur les épaules du capitaine, qui, les bras tendus vers le premier maître, le reçut en l'embrassant pour tout l'équipage.... Vous voulez donc me faire mourir de plaisir ! s'écriait le commandant ; et comment ferai-je à présent pour justifier l'honneur que je reçois de votre trop grande amitié pour moi ? Non, non, mes enfans, s'écriait-il hors de lui-même, c'en est trop ! c'en est trop.... Il y a de la folie à vous de m'accabler de tant de marques d'attachement, quand je n'ai rempli jusqu'à présent que mon strict devoir envers vous et envers la patrie.

Jamais peut-être grade plus justement mérité ne fut accepté avec plus de touchante modestie, ni décerné avec une solennité populaire aussi imposante dans sa simplicité.

Une centaine de bouteilles de vin et un petit baril d'eau-de-vie avaient été embarqués au départ dans les caissons du commandant : c'étaient là toutes ses provisons de campagne. Comme notre cambuse n'était pas riche et que l'Etat ne l'avait garnie que du nombre de rations exactement nécessaire à la consommation présumée du voyage, le capitaine exigea que la double-ration qu'il venait d'accorder à l'équipage, pour célébrer cette heureuse journée, fût prise dans ses caissons mêmes ; et l'on vit, chose assez singulière, quelques bouteilles de Bordeaux et une cinquantaine de verres de mauvais Cognac, faire les frais d'une fête à laquelle trois-cents matelots devaient participer... Les danses et les réjouissances qui suivirent le maigre repas du soir se prolongèrent fort avant dans la nuit ; un pitoyable violon, grinçant sous le lourd harchet d'un gabier avec accompagnement de fifre et de tambour, avait suffi

pour mettre tout le monde en train et faire sauter toute la frégate. Aux rires immodérés des convives et aux transports de joie qu'excitait la tournure grotesque des *danseuses* et des *valseuses*, on eût cru assez difficilement à la tempérance qui avait forcément présidé à ce festin de bord. Un mot, un seul mot jeté de la bouche d'un matelot dans cette foule bruyante, vint tout à coup changer la scène et faire succéder le silence et l'inquiétude à tant d'abandon et de folie.

Vers deux heures du matin un des hommes, placés en veille au bossoir, loin du tumulte et du bruit auxquels les gens de service étaient seuls restés étrangers, cria : *un feu sur l'avant à nous, à tribord !*

A cet avertissement l'officier de quart cherche le commandant qui, plus prompt que lui, est déjà passé sur le gaillard d'avant, sa longue-vue de nuit d'une main et son porte-voix de l'autre.

— Où vois-tu ton feu ? demanda le capitaine à la sentinelle du bossoir.

— Là, un peu au vent à nous, commandant, ré-

pondit celle-ci... Tenez, le voyez-vous qui se montre à la lame quand la frégate ne plonge pas !

Le commandant ayant fini par découvrir la lueur mobile et inconstante sur laquelle il avait tenu quelque temps sa longue-vue braquée, ordonna de tenir un peu le vent de manière à ramener le navire dont cet indice nous révélait la présence, par le bossoir de babord.

— Branle-bas général de combat partout! commanda-t-il ensuite, et aussitôt la fête de la nuit disparut et fut oubliée pour faire place à des préparatifs de guerre. Ce fut plaisir, au reste, de voir avec quelle promptitude l'ordre se trouva rétabli au milieu de la confusion qui, quelques minutes auparavant, remplissait tout le bord... Si nous allions nous tapper à la suite du bal? disaient quelques danseurs en ralliant leur poste. Et, pourquoi pas? leur répondaient d'autres danseurs. N'est-il pas juste qu'après avoir sauté comme des filles perdues, pour notre compte, nous fassions un peu sauter l'Anglais pour l'amuser !

Quand toutes les dispositions prescrites par la

prudence furent prises, le capitaine fit remarquer à son second que le feu aperçu ne pouvait courir que comme nous. Et en effet, ajouta-t-il, pour appuyer cette observation, s'il avait couru à contre-bord, nous nous serions déjà croisés avec lui depuis le temps où nous l'avons découvert... Pardieu, continua-t-il gaîment après un instant de réflexion, il serait assez plaisant que pour étrenner mes épaulettes de capitaine de vaisseau, j'eusse aujourd'hui à en découdre avec messieurs les Anglais... Ah ! mais c'est que ce ne serait pas de refus au moins, et j'ai là, je ne sais pourquoi, un pressentiment qui semble me dire que cela pourrait bien avoir lieu...

— Bah, les pressentimens et rien, répondit philosophiquement notre second, c'est bien à peu près la même chose.

— D'accord ! reprit le capitaine, et là-dessus nous sommes complètement du même avis ; mais comme il n'y a rien que de très-possible dans toute cette affaire, vous me permettrez de conserver mon illusion jusqu'à la fin de la journée ; après quoi je vous laisserai entièrement libre de vous moquer

tant qu'il vous plaira de ma prévision instinctive, ou plutôt de ma vision, si réellement elle m'a abusé. Mais, poursuivit-il, comme il se peut que d'un instant à l'autre, nous en venions aux mains avec quelques-uns des lurons que nous avons l'ordre de chasser, je vous recommande, mon ami, dans le cas où je manquerais à l'appel, de mettre en usage mon système de *foudroiement partiel*, qui consiste, comme je vous l'ai déjà répété, à toujours diriger tout votre feu sur une partie unique du corps de votre adversaire. Ce sera là, jusqu'à mon dernier soupir, ma seule manière de combattre, et j'espère fermement avoir l'occasion de vous prouver bientôt qu'elle est aussi facile qu'infaillible.

Pendant cet entretien sur l'excellence de la méthode préconisée par son inventeur même, notre frégate, toute disposée au combat, filait rondement sous toutes ses voiles du plus près, tenant toujours, par son bossoir de babord, le feu qui lui servait de marque et de point de direction. Au bout de deux ou trois bonnes heures de chasse, nous parûmes avoir gagné quelque peu sur le navire que nous

voulions atteindre, et ce succès, en ranimant un peu notre espoir et nos forces, nous fit attendre avec plus de patience le moment où nous pourrions enfin être fixés sur la nature de la rencontre que nous avions faite pendant la nuit, et au plus beau moment de notre bal.

La faible et douteuse clarté du matin commençait déjà à pénétrer les nuages et les vapeurs brumeuses qui nous environnaient; une pluie fine et froide, chassée par le vent sur nos voiles et notre grée-ment, allait fouetter les lames que nous continuions à fendre, en effleurant la crête de chacune d'elles; et à tous les coups de tangage de notre frégate, nous apercevions, à travers le mirage humide que les dernières ombres de la nuit formaient sur les flots agités, la masse informe du navire que nous chassions, entraînant avec elle le feu qui nous avait indiqué sa position, et que l'approche du jour faisait pâlir comme un flambeau prêt à s'éteindre. Nos hommes, rangés à leurs postes de combat, sous leurs vêtemens trempés d'eau, étaient devenus mornes et silencieux; et la sombre tristesse répandue sous

le ciel grisâtre qui prêtait à tous les objets une forme fantastique, semblait avoir jeté dans tous les cœurs la mélancolie dont ce spectacle était empreint. Notre capitaine, qui seul paraissait inaccessible au sentiment de découragement qui se manifestait sur nos figures, se donnait un mouvement incroyable pour deviner à quel bâtiment nous allions bientôt parler. Tantôt, passant sur l'avant avec sa longue-vue de nuit, il lorgnait pendant une ou deux minutes notre voisin; puis, un moment après, revenant sur l'arrière, il faisait hisser à bloc les voiles hautes, ou border à plat les écoutes pour accélérer notre marche trop lente au gré de son impatience. Deux ou trois fois déjà, croyant s'être aperçu que notre sillage diminuait par instant, il avait ordonné de faire grouper nos gens en avant du mât de misaine, et cet expédient n'ayant que faiblement répondu à son attente, il s'était mis ensuite en tête de nous réunir par masse au pied du mât d'artimon. Mais cette seconde tentative n'ayant pas mieux réussi que la première, il s'avisa, en désespoir de cause, d'un autre moyen qui, pour le coup, couronna ses efforts,

au grand étonnement de ceux qui n'en avaient d'abord saisi que le côté bizarre.

— J'ai remarqué, dit-il à ses officiers, que la frégate marchait mieux la nuit que le jour, et je ne puis attribuer cette différence de vitesse qu'à une cause, selon moi, facile à expliquer. La nuit, quand la moitié de nos hommes sont couchés, le *balan* des hamacs, cédant au mouvement naturel du navire, doit donner une impulsion favorable au sillage; tandis que le jour, tout le monde se promenant en sens divers dans la batterie ou sur le pont, imprime à la marche du bâtiment un mouvement qui doit la contrarier. C'est là, du reste, ajouta-t-il, une expérience aisée à faire, et très importante à constater dans le moment actuel.

— Et comment nous y livrer maintenant? lui demanda le second.

—Comment? reprit vivement le capitaine, mais parbleu! en ordonnant à la moitié de nos gens d'aller se coucher, et de se tenir prêts à sauter de leur hamac pour reprendre leurs postes respectifs,

quand l'instant de dormir sera passé, et que celui de combattre sera venu.

Quelque singulier qu'il lui parût d'envoyer se coucher des hommes, au moment de commencer le feu, le second ne sut qu'obéir à l'ordre qui lui était enjoint, et l'originalité de l'essai obtint une telle faveur, que ceux de nos matelots qui reçurent l'invitation de se fourrer dans leur hamac, reprirent, en exécutant la volonté du commandant, et à ses dépens, toute la gaîté qu'ils paraissaient avoir perdue dans la lenteur de la chasse à laquelle nous nous livrions.

Soit que le hasard voulût donner une apparence de raison à l'expédient, ou soit que l'expédient eût raison lui-même, la frégate n'eut pas plustôt ses cent cinquante hamacs suspendus dans sa batterie, que nous sentîmes qu'elle avait repris la supériorité de marche que le commandant lui avait trouvée pendant la nuit, et qu'il regrettait tant de lui voir

perdre depuis le matin. — Voyez-vous, messieurs les incrédules, s'écriait-il, transporté d'aise, en s'adressant familièrement à ses officiers, voyez-vous comme elle en détale à présent, et comme elle vous engante lestement ce navire ! Et qu'on vienne me conter encore que les bâtimens ont des caprices comme les jolies femmes ! Il n'y a de caprices chez eux que pour les gens qui ne raisonnent pas, et qui aiment mieux attribuer un fait, qu'ils ne se donnent pas la peine d'expliquer, à un prodige qui les émerveille, qu'à une cause naturelle qui convaincrait leur esprit en satisfaisant leur jugement.

Le jour se fit bientôt, et nous laissa voir enfin, tout à notre aise, le bâtiment problématique que nous avions si obstinément poursuivi. C'était une frégate, comme nous !

Cette certitude une fois acquise, notre parti fut pris à l'instant même. Deux portées de canon, tout au plus, nous séparaient de notre compagne de route ; il n'y avait plus à balancer. — Tout le monde

à son poste! commanda notre capitaine. — Faites hisser notre pavillon de poupe, notre plus beau pavillon... celui des dimanches enfin! Et à ces mots, l'allégresse reparut sur tous les visages, et l'ardeur brilla dans tous les yeux.

Notre voisine, sans changer de cap, répondit à notre signal en arborant un long et éclatant pavillon anglais, au-dessus de son large couronnement.

— *Vive la République! Vive la République!* s'écrièrent d'une seule voix et de toutes leurs forces, nos matelots frémissans, à la vue des couleurs détestées de l'ennemi.

— La *Marseillaise!* la *Marsellaise*! *et feu dessus*! hurlèrent-ils ensuite.

— Oui, la *Marseillaise*! et à l'instant même, répéta notre commandant. Voyons, qui de vous la sait tout entière? reprit-il, en jetant les yeux sur les miens.

— Moi, mon commandant! m'écriai-je avec ardeur.

— Toi ? me dit-il en souriant. Ah ! c'est vrai, au collége de Rennes, tu as dû l'apprendre, car c'était la prière du soir et du matin de tous les marmots... Eh bien, mets-toi au pied du grand mât, et entonne-nous cela hardiment, sans crainte de fausser la note : l'accompagnement ne te manquera pas, et couvrira les canards qui pourront te sortir du gosier.

Et, sans savoir si mes forces ne trahiraient pas mon courage, et sans même savoir si j'avais du courage en cet instant, je me mis en face de tous ces mâles visages tournés vers moi avec l'expression d'une rage guerrière, à chanter de toute la force de mes poumons et de mon cœur :

Allons enfans de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous de la tyrannie...
L'Etendard sanglant est levé.
Entendez-vous sur ce navire
Mugir nos ennemis pervers ?
Ils veulent jusque sur ces mers
Porter leur infernal délire !

Aux armes! matelots, chargeons bien nos canons!
Chargeons, bourrons,
Qu'un sang impur, vienne laver nos ponts!

A ce refrain si témérairement travesti par moi, les acclamations frénétiques que mon informe improvisation vient d'exciter, étouffent mes chants. Les sabres, les haches d'armes et les pistolets d'arçon s'élèvent frémissans au-dessus de toutes ces têtes égarées par la fièvre du combat. *Mort aux Anglais*! s'écrient les uns; *A l'abordage*! *à l'abordage*! s'écrient les autres; et tous, mêlant leurs menaces et leurs imprécations aux accens de l'hymne national que je m'efforce de leur faire entendre, remplissent l'air de leurs mugissemens de guerre et de leurs clameurs de vengeance.

Le moment toujours si terrible de l'attaque s'approchait cependant. Le capitaine, quelques instans auparavant si agité et si remuant, était devenu calme, attentif et sérieux. On eût dit, en le voyant s'isoler dans un des coins du gaillard d'arrière pour

mieux observer la frégate ennemie, que tout le sang-froid que nous n'avions plus s'était réfugié en lui. Revêtu de son plus bel habit d'uniforme, sous la pluie battante qui continuait à inonder notre pont, il paraissait plutôt attendre l'heure de partir pour une cérémonie, que l'instant d'engager une meurtrière action à laquelle tout son honneur et le nôtre était attaché. Comme sa vue, par malheur, était un peu basse, et qu'il ne pouvait bien distinguer les objets un peu rapprochés, qu'avec le secours de ses conserves, il m'avait fait aller lui chercher une paire de besicles neuves qu'il tenait en réserve pour les grandes occasions; et sa principale occupation avait été, jusque-là, d'essuyer à chaque instant, du bout de son mouchoir, les verres de ces maudites besicles que les grains de pluie venaient sans cesse mouiller, en lui causant des mouvemens d'impatience presque risibles. Mais, dès qu'il lui fallut oublier ses lunettes pour son porte-voix de combat, et que nous entendîmes sa voix, grossie par le son de cet instrument, nous articuler gravement et nettement ces mots : *Attention au commandement!* le

capitaine Chose, avec tous ses petits et aimables ridicules, disparut à nos yeux, et il n'y eut plus à sa place qu'un redoutable homme de guerre donnant ses ordres à trois cent cinquante matelots faits pour lui obéir et l'admirer.

Dans la position où nous nous trouvions par rapport à l'ennemi, l'initiative de l'engagement nous appartenait. Au moment favorable d'entamer le feu, le capitaine, profitant de l'instant de silence qui précède toujours ce coup fatal, nous adressa cette recommandation que je crois encore entendre sortir de sa bouche, tant elle fut frappante et solennelle : — Chefs de pièce, pointez toujours en plein bois, en avant de ses porte-haubans de misaine. Servez-lui vos boulets, je vous l'ordonne, comme au trois-mâts anglais, et je vous réponds du reste.

Et lorsqu'après avoir recueilli religieusement ces paroles, les chefs de pièce, l'œil étincelant, collés sur la culasse de leurs canons pointés à démâter,

furent prêts à faire tonner notre batterie, le porte-voix mugissant du commandant leur cria :

— Commencez le feu! Feu! babord-devant... feu !

Un nuage de fumée blanche, sillonnée d'éclairs éblouissans, jaillit, à ces mots, de notre flanc de babord ; puis, trois secondes de morne silence succédèrent à ce fracas de la foudre.

— Rechargez, rechargez vos canons! dit, d'une voix prompte et nette, l'officier de la batterie.

Et les chefs de pièce, portant leurs yeux en dehors des sabords, pour s'assurer de l'effet produit par les coups qu'ils venaient de diriger, laissèrent briller dans leurs regards avides et perçans une étincelle de joie et d'orgueil.

Ce fut alors, mais seulement alors, que l'ennemi, forcé d'accepter la partie qu'il avait refusée jusque-là, manœuvra de façon à nous riposter. Il laissa

premièrement arriver vent arrière, et ensuite, nous présentant le travers à contre-bord, il ouvrit son feu sur nous en pointant à démâter, selon l'usage qu'avaient adopté les Anglais, dans tous les engagemens de navire à navire. Dans la nouvelle position que venait de prendre notre adversaire, nous pûmes observer tout à loisir, sa force et ses dimensions : c'était une grosse frégate de cinquante canons, haute sur l'eau, bien battante et solidement mâtée. Notre capitaine, fidèle à son système favori de pointage, saisit le moment où l'ennemi se croisait avec nous pour ordonner à nos canonniers de réunir tous leurs coups sur le même point de son avant, en prenant pour but le pied de son mât de misaine. Notre volée ainsi dirigée porta juste, et parut entamer assez fortement les bordages sur lesquels nos projectiles ne tendaient rien moins qu'à ouvrir une vaste embrasure. Il ne nous restait, après avoir déchargé méthodiquement nos pièces sur notre Anglais, qu'à imiter sa manœuvre pour continuer à le chasser sur la bordée nouvelle qu'il était en train de courir. Nous laissâmes donc arri-

ver vent arrière, comme il l'avait fait, et avec l'avantage de marche que nous avions sur lui, nous parvînmes, en prolongeant notre route parallèlement à la sienne, à le canonner sans relâche pendant près de trois quarts d'heure. L'ardeur de notre équipage, soutenue par les paroles d'encouragement que lui adressait à chaque minute le commandant, était incroyable ; et malgré les torrens de pluie qui inondaient les hommes placés sur le pont, et qui souvent éteignaient les mèches et les amorces de nos canons, notre feu était aussi nourri que si nous n'avions eu qu'à servir, dans une batterie commodément couverte et espacée, les pièces d'une forteresse. L'Anglais, de son côté, répondait avec un peu de lenteur, mais toujours avec justesse, à nos coups meurtriers, et il était difficile de prévoir de quelle manière finirait le duel à outrance commencé entre lui et nous.

On a dit avec raison que les navires, animés par l'intelligence de l'homme, ont comme lui une vie qui leur est propre et une physionomie qui les dis-

tingue les uns des autres. Mais c'est dans le combat surtout qu'ils semblent acquérir au plus haut degré toute l'activité, toute l'énergie et même toutes les passions de l'existence humaine. Prompts dans l'attaque, fiers dans le triomphe, acharnés dans la lutte et abattus dans la défaite, on croirait qu'en soumettant leur masse puissante à la volonté de l'homme, ils empruntent quelquefois au génie qui les dirige, la faculté de sentir, de penser et d'agir. Aussi, s'il est au monde une illusion permise, c'est bien à coup sûr, selon moi, celle que se font les marins en prêtant au bâtiment qu'ils montent, les sentimens qu'ils éprouvent eux-mêmes, et qui en les identifiant avec cette noble machine de guerre, les conduisent à voir en elle, non plus une chose inerte et passive sortie de leurs mains, mais bien un être intelligent et impressionable comme eux.

Nos deux frégates lancées sur la même bordée et vomissant, l'une contre l'autre, le feu incessant de leurs batteries, offraient alors l'image la plus frappante de cette animation humaine dont je viens de

parler. La nôtre avec sa voilure criblée de boulets et de biscayens et sa mâture quelquefois effleurée par la mitraille qui sifflait au-dessus de nos têtes, semblait braver audacieusement son ennemie en lui disputant pouce à pouce l'espace dans lequel elle s'attachait à l'accabler de l'impétuosité de son attaque. Le bâtiment anglais, de son côté, faisant ses efforts pour échapper à notre poursuite, secouait à chacune de nos volées ses agrées endommagés, et paraissait frémir de rage en s'épuisant inutilement à nous faire abandonner la chasse que nous lui donnions avec tant d'obstination... Deux fois voulant nous ravir l'avantage que nous nous étions assuré en nous tenant au vent à lui, il avait essayé de revenir du loff, et deux fois devinant son intention et prévenant sa manœuvre, nous avions fait échouer cette tentative au risque de l'aborder en plein... Notre équipage même, croyant seconder les projets du commandant, avait demandé l'abordage quand il s'était vu si près d'accoster l'ennemi. Mais le commandant jugeant avec la présence d'esprit qui lui était ordinaire dans le danger, que le moment d'a-

voir recours à ce moyen décisif, n'était pas encore venu, nous avait ordonné de continuer à bien servir nos pièces et à diriger toujours sagement notre feu. Notre adversaire, cependant, s'apercevant au bout de plus d'une heure de canonnade, du dommage immense que nos boulets, arrivant toujours au même point, lui avaient causé sur son avant, se décida à nous présenter son autre bord, pour nous cacher la large blessure que nous lui avions faite et pour résister avec plus de vigueur à notre redoutable système de pointage... Dans l'évolution qu'il lui fallut tenter pour parvenir à ce but, notre capitaine, toujours attentif à suivre les mouvemens de la proie sur laquelle il comptait déjà, s'aperçoit que son mât de misaine chancelle sous le poids de la voilure que l'on oriente... *Enfans!* nous cria-t-il alors : *elle est à nous! Vous vouliez l'abordage, eh bien!... Moi je vous dis que nous l'aurons sans cela. Mais feu, toujours et toujours feu! je vous en supplie à genoux!*

Un coup de barre est donné au vent; nous arri-

vons sur l'Anglais, que nous enfilons de toute notre volée de tribord par sa hanche de babord.... Il n'amène pas son pavillon, mais d'épouvantables cris se font entendre dans sa batterie et sur son pont.... Notre *Sans-Culottes*, emportée par l'aire qu'on lui a donnée en la faisant arriver, va engager son beaupré dans les haubans d'avant de l'ennemi, et notre arrière n'est plus qu'à une demi-portée de pistolet de celui de la frégate... Un groupe d'officiers, que l'on aperçoit par ses sabords de gaillard, semble se concerter pour savoir ce qu'on fera dans cette circonstance périlleuse.... Je remarque ce groupe, et en même temps je jette les yeux sur une des pièces qui, près du banc de quart de notre commandant, a perdu son chef et ses servans à l'instant où le dernier d'entre eux allait y mettre le feu. Une idée, plus prompte que l'éclair, me conduit à saisir une mèche tombée sur le pont des mains mourantes d'un blessé; je vise le groupe; je jette la mèche enflammée sur l'amorce de la pièce abandonnée; le coup part; la fumée enveloppe, une seconde, la pièce, le gaillard d'arrière

et moi, et, après cette seconde de vertige et de spasme, je regarde : le groupe avait disparu!...

— Bien! bien! à merveille! dit une voix agitée à mon oreille encore étourdie du coup.... Si j'avais le temps je t'embrasserais de bon cœur!

C'était la voix du commandant, qui cria presque au même instant : *A l'abordage! à l'abordage!*

L'assaut que notre vaillant équipage allait livrer à la frégate, en passant sur notre beaupré pour tomber sur son pont ensanglanté, fut inutile, car elle venait d'amener son pavillon, et, moins d'une minute après sa reddition, son mât de misaine, coupé au-dessus de la brèche que notre artillerie avait ouverte sur l'avant de sa batterie, tomba en grand sur ses bastingages, en entraînant dans sa chute notre petit mât d'hune et notre boute-hors de beaupré....

Deux frégates mitraillées, à moitié démâtées, ruisselantes de sang, collées bord à bord sur une

mer houleuse et sous un ciel gris et sombre, tel était le spectacle qu'offrirent les suites du combat dont nous venions de sortir victorieux.

Après une victoire obtenue sur mer, il est bien rare que les vainqueurs n'aient pas à songer à se sauver. Notre *Sans-Culottes*, avec sa mâture entamée par les boulets ennemis, et sa voilure en lambeaux, n'eut pas plustôt réussi à s'éloigner de la frégate vaincue, que l'on reconnut trois voies d'eau qu'elle avait reçues à la flottaison pendant cette glorieuse action. On sauta de suite aux pompes, et l'on s'empressa de consolider du mieux possible les mâts qui avaient le plus souffert ; et pendant que l'on ensevelissait les morts, que l'on pansait les blessés, et que nos embarcations ramenaient à bord les prisonniers que nous avions faits, la frégate anglaise, plus maltraitée encore que la nôtre, coula bas en emportant dans l'abîme que nous lui avions entr'ouvert, les cadavres de son capitaine, de trois de ses officiers et des deux tiers de son malheureux équipage....

Parmi les personnes que nous nous empressâmes d'arracher à ce naufrage en pleine mer, nous vîmes arriver à notre bord un homme de distinction, d'une cinquantaine d'années, et qui, blessé à la main, avait détaché sa cravate pour maintenir son bras en écharpe jusqu'au moment où il aurait pu songer à se faire panser. Notre second, que le commandant avait chargé d'amarriner la frégate capturée, dans le cas où il aurait réussi à la faire tenir à flots, en venant rendre compte de l'inutilité de ses efforts, eut soin d'annoncer au capitaine que le blessé qu'il lui ramenait était un lord envoyé par l'Angleterre près la cour de Lisbonne.

—Eh, quoi! s'écria le commandant à cette nouvelle inattendue, c'est donc le bâtiment que j'avais reçu l'ordre de chasser, et qui portait l'ambassade anglaise, que nous venons de couler?

—Et par quel hasard, ajouta-t-il, en s'adressant à son illustre prisonnier, avez-vous été blessé, M. l'ambassadeur?

— Par le hasard qui a voulu, répondit celui-ci, que votre dernier coup de feu me fût réservé.

— Vous étiez donc sur le gaillard d'arrière pendant le combat? lui demanda le capitaine.

— Et pourquoi pas? reprit le lord. N'y en avait-il pas pour tout le monde dans la large distribution que vous nous avez faite?

Quelle ne fut pas ma surprise ou plutôt mon saisissement, lorsqu'en écoutant cette conversation et en arrêtant mes regards sur les traits de l'ambassadeur, je reconnus, effrayé de mes souvenirs, dans ces nobles traits et au son de cette voix touchante, mon bienfaiteur, mon illustre et paternel protecteur, lord Barnstaple enfin!... Dire tout ce qui se passa d'étrange, de douloureux et d'étourdissant dans tout mon être en ce seul instant, me serait aujourd'hui impossible... La seule chose que je crois pouvoir me rappeler à l'idée des émotions que j'éprouvai alors, c'est que je tombai sans connaissance dans les bras de ceux qui attribuèrent mon évanouissement passager aux impressions si

naturelles que, si jeune encore, m'avait causées la vue de tant de sang et de carnage....

En revenant à moi, je pleurai sans oser confier à personne le secret qui pesait sur mon cœur... Il me semblait avoir été parricide en me rappelant ce canon auquel j'avais mis le feu, et qui, conduit par la plus terrible fatalité, avait été répandre sous ma main égarée le généreux sang de l'homme à qui je devais tout... A cette atroce pensée je me sentais défaillir ; et je serais mort de honte et de remords, sans doute, si j'avais supposé que lord Barnstaple pût reconnaître en moi l'enfant qu'il s'était plu à nommer son sauveur et son fils...

Une circonstance inattendue, une faveur inouïe que je dus à la bonté de notre commandant, vint par bonheur m'arracher aux tourmens et à l'horreur cachée de mon désespoir... Dans la nuit qui suivit notre combat, le capitaine, après s'être informé avec intérêt de l'état dans lequel je me trouvais, vint me voir lui-même dans le petit logement où il avait ordonné qu'on me soignât...

— Pelaïo, me dit-il, je t'ai vu au feu, et tout l'équipage connaît ta conduite pendant notre affaire. J'ai promis, pour te récompenser, de t'accorder ce que tu me demanderas, si tu as quelque chose qui te fasse plaisir ou envie.

— Ce que je demanderai ? m'écriai-je en me levant sur mon séant dans le cadre où j'étais couché.

— Et oui, parbleu, reprit le commandant tout étonné de la vivacité de ce mouvement.

— Et vous me le promettez ? ajoutai-je d'un ton d'inspiré.

— Sans doute, dit le capitaine. Te défierais-tu de ma parole, ou ce que tu as à me demander serait-il donc si difficile à t'accorder ?... Voyons, parle, que veux-tu ?

— Une grâce, mon commandant.

— Laquelle ?

— La liberté de l'ambassadeur anglais que vous avez fait prisonnier.

— Diable !... Il paraît que tu aimes les gros morceaux. Et pourquoi la liberté de celui-là, plutôt qu'autre chose ?

— Parce que voyez-vous... c'est un secret que je ne puis encore vous dire, qu'il ne faut pas même qu'il sache et d'où dépend peut-être ma vie...

— Peste, mais sais-tu bien que c'est presque du roman que tout cela... Et comment veux-tu que je lui donne la liberté à cet ambassadeur, ton mystérieux protégé ?

— En le renvoyant sur sa parole d'honneur, en Angleterre par le premier navire anglais que nous rencontrerons : il est blessé, souffrant... D'ailleurs, j'ai entendu dire que cela se fait tous les jours.

— Oui, mais tous les jours, on ne prend pas des ambassadeurs anglais, et quand par hasard on en attrape on les garde...

— Vous ne m'avez donc pas promis de m'accorder la grâce que je vous demanderais ?

— Si certainement, mais c'est qu'il me semble assez difficile d'arranger cela ?

— Mais s'il vous donne sa parole d'honneur de ne plus servir pendant toute la guerre, le but que vous vous proposeriez en le gardant prisonnier, ne sera-t-il pas atteint ?

— Je ne dis pas non... Et puis au fait, il est blessé : on sera même peut-être forcé de lui couper le poignet... Enfin, tu me le demandes bien formellement ?

—Oh! à genoux! et de toute mon âme! mon commandant.

— Et quelle diable de raison, as-tu pour cela?

— C'est un mystère que je vous confierai, mais qu'il faut, je vous en supplie, lui laisser ignorer, car s'il pouvait soupçonner que c'est moi qui... Oh! je crois que j'en mourrais...

— Allons, nous verrons... Mais conviens que tu es bien heureux d'avoir fait partir cette dernière pièce de gaillard qui a tué le capitaine et le second de la frégate, et qui a décidé les Anglais à amener leur pavillon pour nous ?

— Heureux! mon commandant... Et n'est-ce pas aussi cette pièce qui a blessé l'ambassadeur ?

— Et pardieu! pourquoi pas comme un autre, puisqu'il s'exposait, lui qui n'avait nul besoin là, à se faire casser la tête pour son plaisir et en simple amateur...

Je venais de gagner mon procès. Au ton avec lequel le commandant m'avait dit : *nous verrons*, il m'était aisé de deviner qu'il remplirait sa promesse, car, malgré la distraction et l'étourderie qu'il apportait dans la plupart de ses actes et de ses idées, c'était un homme à ne jamais oublier un devoir ou un engagement, tant, chez lui, la conscience dominait tout. Certain donc, comme je devais l'être, d'avoir obtenu la liberté de mon bienfaiteur, je sautai de mon cadre, dès que le capitaine m'eut quitté, pour aller griffonner à la hâte quelques mots dont ma tête était brûlante, et dont mon cœur avait besoin d'être soulagé. Je n'eus pas plus tôt saisi la plume, que j'écrivis, avec un mouvement de fièvre et d'irritation, ces lignes que je me donnai à peine le temps de tracer d'une manière lisible :

« Mon bienfaiteur,

« Je suis le plus désolé et le plus à plaindre des hommes... Le malheur a voulu que je fusse embar

qué sur la frégate qui vous a combattu et qui vous a fait prisonnier. En vous voyant arriver à bord, souffrant et blessé, j'ai frémi de penser que dans le combat, moi, qui aurais donné de si bon cœur tout mon sang pour vous, j'ai pu être exposé à vous arracher la vie... Cette idée m'a poursuivi comme un remords, et pour expier le crime involontaire que j'ai été exposé à commettre, j'ai obtenu de mon commandant qu'il vous renvoyât en Angleterre... Puissiez-vous bientôt, en revoyant votre fille bien-aimée, et en vous rappelant que c'est à moi, du moins, que vous devez ce bonheur, me pardonner de n'avoir pas osé me jeter à vos genoux pour implorer la grâce qu'aurait peut-être accordée votre inépuisable bonté au plus infortuné et au plus reconnaissant de vos serviteurs,

« Pelaio. »

En finissant ces mots, je me sentis plus tranquille, et je pliai ma lettre avec l'intention de la glisser assez adroitement dans les bagages ou

les poches de lord Barnstaple, pour qu'il pût ne la retrouver que quand il nous aurait quittés et qu'il serait déjà loin de nous. Je me couchai avec cet espoir, et je m'endormis du sommeil le plus paisible, comptant bien que l'événement me favoriserait assez pour me donner l'occasion de mettre mon petit projet à exécution.

Pendant le reste de la nuit, tous les hommes encore valides furent occupés à réparer les avaries qu'avait essuyées notre pauvre *Sans-Culottes*, et pendant que nos pompes jouaient, que nos blessés criaient et que nos calfats et nos charpentiers frappaient à coups redoublés le long du bord pour boucher ou aveugler les trous de boulets, nos gabiers et nos matelots s'employaient à rapetasser notre grément et à enverguer des voiles neuves à la place des guenilles de toile hachée qu'ils arrachaient de nos vergues à moitié brisées par la mitraille... Vers le matin, un malheureux petit brick anglais, qui eut la bonhomie de nous prendre pour une frégate de sa nation, vint nous accoster à portée

de voix pour nous offrir ses services et s'informer de la cause qui nous avait réduits à l'état dans lequel nous nous trouvions. — Envoyez-lui un coup de caronade pour toute réponse, dit le commandant, et ordonnez à son capitaine de se rendre à bord.

Le pauvre diable qui s'était ainsi fourvoyé ne sut qu'obéir à l'injonction. Quand il se fut empressé de se mettre à notre disposition, le commandant lui demanda :

— D'où venez-vous ?

— De Porto, répondit l'interrogé.

— Où alliez-vous?

— A Falmouth.

— De quoi êtes-vous chargé?

— Je suis sur lest.

— Diable! murmura notre capitaine, c'est bien l'affaire... Puis il ajouta, en parlant en anglais à son humble collègue du brick : Disposez-vous à recevoir à votre bord l'ambassadeur qui devait se rendre à Lisbonne, avec une cinquantaine de vos

compatriotes blessés comme lui. Si vous n'avez pas assez de vivres pour tout ce monde-là, on vous en donnera un peu, quoique nous n'en ayons pas trop. Mais comme des blessés doivent faire diète, vous aurez beaucoup moins besoin de biscuit que d'eau. Au surplus, vous ferez comme vous pourrez, en forçant de voiles pour abréger la traversée.

La translation de nos blessés anglais à bord du petit brick, se fit avec tout le soin que nous pûmes apporter à cette opération difficile. Quand vint le tour de l'ambassadeur, notre commandant qui ne savait donner de pompe à aucune cérémonie, mais qui à force de simplicité et de bonté de cœur, se tirait toujours bien d'affaire, dit à son noble prisonnier :

« Monsieur l'ambassadeur, comme officier de la République française, j'ai cru qu'il serait peu digne de la position dans laquelle le sort des armes m'a placé par rapport à vous, de vous garder malade et

blessé à mon bord, alors que l'occasion de vous renvoyer dans votre patrie s'offre à moi. Partez donc avec ceux de vos compatriotes que l'humanité me fait un devoir de rendre à leur pays; mais avant de nous quitter, jurez-moi, en présence de l'équipage de la frégate que j'ai l'honneur de commander, que pendant toute la guerre vous renoncerez à servir, de quelque manière que ce soit, contre le gouvernement Français.

— Je le jure! répondit lord Barnstaple, je le jure! pour moi et ceux de mes malheureux concitoyens qui devront la vie à votre générosité. A ces mots les deux nobles ennemis s'embrassèrent. »

Moi, saisissant alors le moment favorable de faire remettre ma mystérieuse épître à l'ambassadeur, je tirai le commandant par la basque de son habit en lui glissant ma lettre et en lui disant: « Surtout qu'il ne l'ouvre que quand il sera loin de nous! »

Le capitaine, qui fort heureusement accueillit ma supplique, s'empressa d'y faire droit en disant au

lord qui déjà descendait dans le canot prêt à le recevoir...

— M. l'ambassadeur, un mot encore, s'il vous plait : voici une petite dépêche que je vous confie et dont je vous prierais de ne prendre connaissance que lorsque vous aurez touché les côtes d'Angleterre.

Lord Barnstaple, sans deviner le motif de la réserve qu'on lui imposait en lui remettant la missive, fit un signe d'adhésion au capitaine; et bientôt le brick anglais s'éloigna de nous en saluant par trois fois de son pavillon, notre frégate qui continua à faire route sous toutes les voiles qu'elle put présenter à la brise qui nous poussait en Manche.

— Eh bien, petit faiseur de roman en action, es-tu content de moi ? me dit affectueusement le capitaine dès que le brick se fut éloigné de nous.

— Ah ! mon commandant ! m'écriai-je, s'il m'était possible ou permis de vous dire, comme je le voudrais, combien je suis reconnaissant...

— Oui, c'est fort beau tout cela, reprit-il. Mais n'oublions pas que tu m'as promis, quand j'en aurai le temps, de me mettre au courant de ton aventure avec ce lord, qui, grâce à toi et un peu aussi à la blessure que tu lui as faite, vogue maintenant vers les rives fleuries et passablement maussades qu'arrose ou plutôt qu'embourbe *la Tamise.*

Un conseil fut tenu à bord. Les officiers et les principaux de l'équipage y assistèrent. Il s'agissait, dans l'intérêt de la conservation de tous et de l'accomplissement de notre mission, de prendre une détermination sur ce qu'il convenait de faire dans la conjoncture critique où notre engagement avec la frégate anglaise avait placé la *Sans-Culottes.* L'opinion du grand nombre que l'on consultait encore alors à bord des bâtimens de l'Etat, fut unanime pour autoriser le commandant à relâcher dans le premier port venu. L'impossibilité trop évidente où nous nous serions trouvés de résister à une attaque sérieuse, avec les avaries que nous avions reçues et le peu d'hommes valides qui nous restaient, rendait cette résolution

nécessaire. Le commandant, en accueillant et en partageant l'avis de son conseil, répondit cependant à son invitation : « Oui, je relâcherai, pour me conformer à vos vœux, dans le premier port venu ; mais ; j'ai l'honneur de vous prévenir que ce premier port venu, sera Brest ; car dans l'état encore assez passable de navigabilité où se trouve la frégate, il me paraît assez facile et il est surtout fort important que nous retournions au point même où nous avons reçu la mission que nous venons de remplir à la satisfaction générale. »

L'affaire ainsi arrêtée par le chef auquel un brillant succès venait de donner une autorité nouvelle, on ne songea plus qu'à faire route sur Brest. et tous les efforts concoururent à ce but.

Une nuit que le commandant se promenait sur le pont à l'heure où j'étais de quart, il m'appela pour me dire, avec sa familiarité ordinaire : « Eh bien , ma chère sœur, puisque vous ne dormez pas , racontez-nous donc cette fameuse histoire...

— Quelle fameuse histoire, commandant? lui demandai-je.

— Mais, parbleu! ton histoire avec le lord anglais. Aurais-tu donc oublié déjà la promesse que tu m'as faite, quand j'ai rempli, moi, si scrupuleusement celle que tu m'as si bien escamotée?

— Ah! c'est vrai, repris-je, en me préparant du mieux possible à raconter brièvement mon aventure avec lord Barnstaple dans la barque contrebandière de mon père. »

Dès que j'eus commencé, je ne me rappelle plus comment, la narration à laquelle se mêlaient les souvenirs de mon obscure et paisible enfance, mon indulgent auditeur prêta à mon récit une attention toute particulière, et il parut, circonstance assez rare chez lui, m'écouter sans penser à autre chose qu'à ce que je lui disais. Plusieurs fois, au nom de ma mère, dont l'image s'offrait à chaque instant à ma mémoire pendant que je parlais de moi, ma voix, pleine d'émotion et presque mouillée de larmes, s'arrêta... « Va donc toujours, » me disait le capi-

taine... Et puis je reprenais le fil de mon histoire, jusqu'à ce que la pensée de ma pauvre mère vînt encore m'émouvoir et m'attendrir au point de m'empêcher de poursuivre.

A la fin, s'apercevant du motif de mes fréquentes hésitations, mon auditeur, à côté duquel je marchais tout en causant, s'arrêta brusquement, et, me saisissant la main avec vivacité, il me dit : « Morbleu ! c'est bien, cela, mon enfant. Il y a du cœur dans ce que tu dis là, et surtout dans ce que tu ne peux pas dire couramment : ce doit être une brave femme, que ta mère, et je la félicite d'avoir un bon petit garçon pour fils... Mais, continue ton historiette, cela m'amuse, et, sois tranquille, quand nous serons arrivés à Brest, nous verrons à faire quelque chose de toi... Allons, voyons, va toujours de l'avant. »

Lorsque j'eus tout dit et tout confié à mon protecteur, il fit quelques pas tout seul, comme s'il avait

continué à m'écouter... Puis, au bout d'un moment de silence, il sortit de sa rêverie pour m'adresser ces mots: « Sais-tu bien qu'au total, c'est une bonne espéce de lord, que ton ambassadeur... A présent même je ne suis pas très-fâché de l'avoir renvoyé chez lui; car vraiment, pour un grand seigneur, il s'est conduit envers toi en digne et galant homme, et la chose est assez rare pour mériter d'être citée comme un miracle. »

— Et cependant, repris-je vivement, est-ce que vous aussi, mon commandant, vous n'êtes pas un grand seigneur?

Oui, répondit-il, un grand seigneur d'autrefois, un ex-paladin de l'histoire ancienne, devenu le gendre du père La Marjolaine, et aspirant marguillier de sa paroisse. Mais, en définitive, grand seigneur ou bourgeois, grand-connétable ou gardeur de moutons, quand on est homme et qu'on a beaucoup de cœur, on est toujours noble assez aux yeux des braves gens que le ciel inspire et que la raison éclaire.

Depuis la confidence qu'il m'avait, en quelque sorte, forcé de lui faire, le commandant, qui ne m'avait jusque-là témoigné que de la bienveillance, me traita avec la plus paternelle affection, et la faveur croissante dont je finis par jouir auprès de lui, me fut d'autant plus aisément pardonnée par tout le monde, que je m'attachai beaucoup plus à la mériter qu'à m'en prévaloir. Au reste, pour donner une idée assez juste de l'opinion que les matelots, mes camarades, avaient conçue de moi, il me suffira de rapporter le mot qu'ils employaient souvent en parlant de la position que je m'étais faite à bord : « Ce petit Secrétin, répétaient-ils, en me désignant par mon nom de guerre, est dans la manche du capitaine jusqu'au coude ; mais, ce qu'on peut dire à sa louange, c'est que, tout proche qu'il soit de l'habit du maître, ce n'est pas un brosseur. » Or, pour qui connaît le langage des marins, être le favori du chef et ne pas être un brosseur, c'était avoir désarmé l'envie en conquérant l'estime.

Notre route, ou, pour mieux dire, notre retraite

sur Brest, fut secondée par la fortune, qui nous avait déjà si visiblement favorisés. Tous les navires que nous apercevions au loin nous laissaient poursuivre paisiblement notre chemin, soit qu'ils se crussent trop faibles pour nous attaquer, ou soit que nous leur parussions trop peu suspects pour exciter leur défiance. A quelque distance des côtes de France, notre attérissage fut marqué par un quiproquo de mer assez piquant. Pour éviter le danger d'être vus par la nombreuse croisière ennemie qui entourait l'île d'Ouessant, nous nous étions arrangés de manière à couper de nuit la ligne des bâtimens anglais dont nous redoutions l'approche... Dans la soirée de la dernière journée que nous croyions avoir à passer au large, nous vîmes apparaître dans nos eaux un navire qui s'obstinait à nous suivre; et auquel l'obscurité donnait des formes gigantesques. Sa marche était égale à la nôtre, et, pendant plusieurs heures, le fantôme menaçant nous effraya de la projection de son ombre colossale. Quand le jour vint éclairer devant nous les sinuosités de la baie de Brest, le spectre de la nuit ne se

montra plus à nos yeux que sous la forme d'une gracieuse frégate. Un pavillon anglais flottait à sa poupe. Pour lui donner le change, nous arborâmes, de notre côté, le même pavillon, et lorsqu'au moment d'en venir aux mains avec elle, nous fûmes obligés de hisser le pavillon français pour répondre à l'attaque qu'elle allait nous livrer, quoique nous eussions d'abord arboré la même couleur qu'elle, nous lui vîmes, avec autant de joie que de surprise, hisser, mais tout de bon pour cette fois, un long et large pavillon tricolore comme le nôtre. C'était la frégate la *Carmagnole* qui, rentrant comme nous à Brest, et nous prenant pour une frégate anglaise, avait voulu user envers nous de la ruse dont nous nous étions ensuite servis pour l'abuser elle-même.

Quelques heures après cette double méprise et la double reconnaissance qui la suivit, la *Sans-Culottes* et son amie la *Carmagnole* mouillèrent sur le fond de la rade qu'elles étaient venues chercher de compagnie.





CHAPITRE II.

II.

UNE HÔTESSE D'ASPIRANS DE MARINE.

Entre tous les ports de guerre que possède la France, Brest fut toujours celui que les marins quittent avec le plus de regret et revoient avec le plus de satisfaction. Deux causes principales, l'une agissant sur l'imagination, et l'autre sur l'égoïsme, ces deux puissans mobiles de notre na-

ture, expliquent, selon moi, la prédilection de tous nos hommes de mer pour cette ville guerrière, qui leur offre à la fois le charme attaché aux souvenirs du passé, et l'attrait tout aussi séduisant des jouissances promises. C'est de cette capitale maritime du royaume que l'on vit autrefois sortir ces flottes redoutables qui nous conquirent le sceptre de l'océan, et c'est là qu'il fallait qu'une escadre victorieuse rentrât, pour jouir de toute sa gloire et pour faire légitimer son triomphe; car bien peu célèbre serait devenu dans nos annales un succès auquel le nom de la cité fameuse n'eût pas été mêlé... N'est-ce pas dans ce port, le plus beau du monde, et sur cette rade, la plus noble de l'Europe, que revivent, avec tout le prestige attaché à leur immortalité, les grands noms des Duquesne, des Tourville, des Duguay-Trouin, des Suffren! Et pendant qu'aux lieux où naquirent ces héros de notre épopée navale, on foule aux pieds les restes de leur berceau en désapprenant leur mémoire, n'est-ce pas sur les murs et sur les rivages de la Carthage bretonne, au milieu des débris de leurs

canons, des agrès de leurs vaisseaux et des armes de leurs trophées, que le marin retrouve à chaque pas, ce qu'ils firent et le souvenir de ce qu'ils furent? Déshéritez tant que vous le pourrez le tombeau de ces chefs homériques de notre marine, des monumens que la servilité opulente érige à la flatterie ou au despotisme ; mais sachez bien que quelques efforts que vous fassiez pour déifier les puissances d'un jour, ou le règne de la médiocrité, il restera toujours assez de reconnaissance au fond de nos cœurs pour faire vivre éternellement dans la tradition du peuple, les grands hommes qui servirent le mieux ce que le peuple aime le plus : la gloire et la patrie.

Maintenant que Brest n'a plus de couronnes civiques à décerner aux escadres qui nous rapportaient les dépouilles opimes de l'Angleterre, il a eu le bon esprit de conserver, à côté des souvenirs d'un autre temps, les mœurs et les habitudes qui rendent au marin la vie facile et l'existence savoureuse. Entre toutes les qualités qui recomman-

dent aux gens de mer la population de cette ville si éminemment maritime, il faut surtout signaler l'intérêt avec lequel ses habitans accueillent tous les navires et tous les équipages que la fureur des tempêtes ou le sort des combats, ramènent dans son port hospitalier. A peine, pour notre part, eûmes-nous jeté l'ancre sur le fond de la rade de Lanninon, que nous vîmes arriver du plus loin, autour de notre frégate délâbrée, une multitude d'embarcations chargées de curieux, d'amis, de parens qui, des vivres à la main ou des vêtemens sous le bras, venaient nous prodiguer tout ce dont ils avaient dépouillé leur famille pour nous nourrir ou nous vêtir. Cet empressement général fut tel, que nous fûmes obligés, pour le maintien de la discipline, d'en tempérer la fougue et d'en modérer les effets, en ne laissant accoster que les canots munis d'une permission expresse ou revêtus d'un caractère quelque peu officiel. Le récit de notre affaire avec la frégate anglaise occupa bientôt toutes les têtes, et le nom du capitaine Chose circula en un instant

de bouche en bouche... L'autorité maritime ayant décidé que la *Sans-Culottes* subirait un radoub complet, nous ne tardâmes pas à entrer dans un bassin disposé à la hâte pour nous recevoir, et la moitié de la ville, pendant notre trajet triomphal de la rade au port, nous salua, éparpillée sur les flots et sur les quais, par des cris d'allégresse et d'enthousiasme.

Dès que le commandant se trouva un peu affranchi des tracas de son désarmement et des embarras de sa gloire, il me prit un matin à l'écart pour me tenir ce langage paternel auquel, du reste, depuis longtemps sa bonté m'avait habitué.

— Pélaïo, écoute-moi bien, me dit-il. Pendant que le vent de la faveur enfle mes voiles, j'ai songé à obtenir tout ce que j'ai pu pour mes officiers et quelques-uns des gens de mon équipages : les uns ont eu des grades, les autres des récompenses. Dans cette distribution de largesses, ta part n'a pas été oubliée; tu viens d'être fait aspirant de se-

conde classe, et il est convenu que comme tu as encore besoin de travailler pour te former aux petites théories du métier, tu resteras à terre aux frais de l'Etat pour suivre les cours qui sont nécessaires à ton instruction.

Je voulus, en entendant ces paroles, me confondre en remercîmens et en protestations de reconsance.

— C'est bon, c'est bon, me dit mon protecteur en m'arrêtant tout court : une autre fois nous parlerons de cela ; mais en attendant, sais-tu ce qu'il faut faire?

— Non, mon commandant, répondis-je.

— Il faut d'abord me suivre, reprit-il, dans la maison où je vais te conduire et te placer pour ton bien.

Je suivis aussitôt mon chef à travers les rues par lesquelles il lui plut de me faire passer, et nous arrivâmes en peu de temps au petit escalier des Sept-Saints, en face d'une espèce de café borgne

dans lequel le capitaine entra en m'entraînant sur ses pas.

—Eh! bonjour, la mère Plumagé, s'écria le commandant en voyant venir à lui, du fond d'une petite cuisine enfumée, la grosse et courte hôtesse du logis.

— Quoi! c'est vous, mon pauvre Chose, dit la mère Plumagé, en se mettant les deux poings sur ses hanches rebondies; et depuis quand êtes-vous revenu têter une petite goutte au pays?

—Depuis que je suis rentré en rade avec ma frégate la *Sans-Culottes*.

— Ah! c'est ma foi vrai! C'est vous qui avez fait, à présent que je me rappelle ce que mes jeunes gens m'ont dit; c'est vous qui avez fait tant de mal aux Anglais. Que Dieu en soit loué, mon pauvre bonhomme, si ça a pu vous faire du bien. Et qu'y a-t-il pour votre service, mon cher ami, à présent qu'on ne vous voit plus chez nous qu'à la passade et quand vous n'avez rien de mieux à faire ailleurs?

— Il y a pour mon service, ma brave femme,

que voilà un petit jeune homme que je vous confie, comme si c'était mon enfant, et qu'il faudra pousser dans la marine, comme vous en avez poussé tant d'autres.

— Et pourquoi pas? pourvu qu'il veuille se pousser aussi lui-même comme ceux qui sont devenus sans reproches capitaines de frégate et même capitaine de vaisseau en sortant d'ici?

— Faites-en tout ce que vous pourrez de bon, reprit le capitaine, et croyez bien que je vous en serai toujours reconnaissant. Adieu, notre mère: Je suis pressé, et je vous le laisse, entendez-vous, avec la ferme persuasion que je ne puis le remettre en de meilleures mains que les vôtres.

La mère Plumagé après avoir reconduit son pauvre Chose jusqu'à la porte de sa longue allée, revint à moi pour procéder à mon installation dans son domicile. Venez, mon petit ami, me dit-elle en me faisant monter un escalier fort étroit au haut duquel elle m'introduisit dans une chambrette fort proprement meublée d'un lit, d'un tableau de ma-

thématiques, d'une couple de chaises et d'un cours complet de Bezout. Voici votre petit appartement, poursuivit-elle, c'est là qu'il vous faudra travailler bien gentiment pour devenir quelque chose. Quand vous aurez faim, vous descendrez demander ce qu'il vous plaira. Lorsque vous aurez besoin d'argent ou de quelque vêtement, vous me le direz ; et pas plus tard que tout-à-l'heure il faudra vous disposer à venir avec moi, chez le professeur d'hydrographie que je veux vous donner pour que vous appreniez le plus tôt possible votre cours de première classe, car, voyez-vous, sans la première classe, point de salut dans notre église à nous...

La respectable maison à un étage que la veuve Plumagé avait fondée et établie dans la petite rue des Sept-Saints, était tout à la fois, le café, la pension, la banque, le magasin d'habillemens, le cours préparatoire et le foyer maternel, des jeunes cathécumènes qui arrivaient à Brest, pour être initiés un jour au pénible culte de Neptune. Logés, héber-

gés, vêtus, soignés, instruits aux dépens de la maison pendant tout le temps que durait leur noviciat, la plupart d'entre eux acquittaient scrupuleusement en gratitude et en argent, la dette que la confiance de la mère des aspirans leur avait fait contracter. Quelques uns, cependant, moins favorisés que les autres, des dons de la fortune, s'envolaient parfois du toît hospitâlier de la bonne veuve sans avoir pu régler au préalable avec elle, le compte que sa générosité leur avait ouvert, sans trop s'inquiéter des ressources de leur famille ou de l'état présent de leurs affaires. Mais dès que les hasards de la guerre ou les chances de l'avancement fournissaient aux fugitifs insolvables les moyens de se libérer envers leur bienfaitrice, le premier or conquis ou gagné par eux venait toujours remplir les engagemens que la pauvreté les avait conduits à prendre avec l'honneur. Aussi fallait-il voir le noble orgueil avec lequel, en parlant de ses anciens pensionnaires, la veuve nous répétait souvent ces mots : J'ai fait bien des crédits en ma vie; mais je puis dire à la face du ciel et des hommes, que jamais un

seul de ceux que je nomme mes enfans, ne m'a fait perdre ce qui ferait mal à l'œil d'un borgne ?

Le professeur d'hydrographie auquel je fus présenté par la mère Plumagé avait été dans le temps un de ses pensionnaires favoris. Il nous reçut tous deux avec aisance et sans trop de pédantisme, chose à noter pour un maître de mathématiques. Il promit à son ancienne bourgeoise de s'occuper sérieusement de moi, et l'engagea à me faire éviter la société de quelques-uns des jeunes dissipateurs qui fréquentaient la pension. La réponse de la veuve au géomètre moraliste, fut aussi laconique que ferme. Je sais, dit-elle en s'adressant à son ex-client, je sais de qui tu veux parler. Mais sois tranquille, j'y mettrai bon ordre ou que le diable m'enlève !...

Le diable, par bonheur pour moi, n'eut garde d'enlever la bonne mère Plumagé qui me harcela tellement et avec tant de succès pour me faire avancer dans mes études, qu'en quelques mois je me vis en état de subir très-passablement mon

examen de première classe. Les soins affectueux ne me faisaient pas plus faute, au reste, que les sages avis et les conseils encourageans. J'étais nourri comme un prince et choyé dans la pension comme une petite maîtresse. La veuve que j'avais mise au fait de mes humbles affaires de famille, poussait même la sollicitude jusqu'à me prescrire les jours où je devais écrire à ma mère, et ceux où il convenait que j'allasse rendre visite à mon ancien commandant. « La femme de ce bon Chose, me disait-elle en parlant de la fille du père La Marjolaine, est glorieuse, et il faut te *garer* de te mettre mal avec elle parce qu'elle mène son mari qui te veut du bien, par le bout du nez en profitant de ce qu'il a la vue un peu courte. Ainsi pour qu'il continue à t'appuyer, tâche de ne pas déplaire à madame. Dernièrement, ajoutait-elle pour me prouver les prétentions de la commandante, et la justesse de l'opinion qu'elle s'était formée sur son compte, la Révolution qui avait ôté tous ses vrais noms à ce pauvre capitaine, lui permit de reprendre celui qu'il voudrait rattraper dans le lot qu'il avait laissé

aller. Comme il s'appelait ci-devant *Roy de Saint-Louis,* il répondit d'abord qu'il reprendrait le nom de *Roy* tout court et qu'il en aurait assez comme ça : mais madame qui est roturière et qui tient à la noblesse de son mari, plus qu'à l'ancienne enseigne de la boutique de monsieur son père, voulut le forcer à repêcher son nom de *Saint-Louis,* plutôt que son *Roy* tout cru, tout uni. Là-dessus le bonhomme répondit que puisque son épouse prétendait malgré vent et marée, avoir un nom de noble pour elle et pour lui, il se ferait appeler *Roy de Chose*, attendu, ajoutait la veuve en me rapportant cette anecdote conjugale, que Chose est devenu le nom de guerre du capitaine et que *Roy* était avant la Terreur, un de ses noms de famille. Tu vois donc bien, continuait ma vieille conseillère, qu'elle est glorieuse comme une reine, ou plutôt comme un paon la descendante du carossier, tandis que son mari, qui était d'une grande noblesse, est aussi bon enfant que le premier venu ; et un jour tu apprendras que ce sont les orgueilleux qu'il faut ménager plus que les bons enfans dont on peut

toujours se moquer sans risquer avec eux de se faire du tort. »

Les circonstances rendirent bientôt inutiles les prudens avertissemens que me donnait la veuve pour me maintenir dans les bonnes grâces de l'altière commandante. Le capitaine Chose ayant pris le commandement d'un vaisseau à trois-ponts, partit pour l'Inde en me comblant de nouvelles marques de bonté, et en son absence, je finis par ne plus voir que de loin en loin sa cérémonieuse et aristocratique moitié.

Un bonheur sur lequel je n'osais plus compter et qui me combla d'une joie d'autant plus vive qu'elle était plus inespérée, vint m'aider à supporter pour quelque temps la monotonie de l'existence que j'étais forcé de mener à Brest. Ma mère, en se servant de la main d'Angélique pour répondre à mes lettres, m'adressa un paquet que lord Barnstaple avait fait remettre à madame Glaisoteau pour moi. Ce paquet contenait un portrait et un billet. Le portrait était celui d'un ange, d'Aspasia, la fille

de mon bienfaiteur : le billet était écrit par le lord lui-même :

« Enfant, me disait-il dans ce précieux billet,
« que je vous en voudrais, si je le pouvais, de
« n'être pas venu vous jeter dans mes bras, lors-
« que la fortune de la guerre nous avait réunis à
« bord du même bâtiment! Votre lettre, que je n'ai
« ouverte qu'en arrivant en Angleterre, m'a ap-
« pris seulement alors tout ce que je vous devais.
« Maintenant que nous sommes quittes ou que
« c'est moi qui suis une seconde fois votre obligé,
« me permettrez-vous de vous dire que vous êtes
« fou en me parlant de vos remords pour avoir
« combattu en loyal serviteur à bord de votre fré-
« gate, la frégate sur laquelle je me trouvais! Quel
« mal s'il vous plaît y a-t-il à cela? Croyez-vous
« que si notre brave capitaine, à qui Dieu fasse
« paix! avait pu vous couler comme vous nous
« avez coulés, je m'en fusse beaucoup voulu de
« notre victoire sur vous? Pour moi, je ne vois
« dans toute votre conduite que deux choses :

« votre enfantillage qui m'a privé du bonheur de « vous embrasser, et la bonne action que vous « avez faite en obtenant de votre noble et gé- « néreux commandant que le père de mon Aspasia « fût rendue à sa fille. Aussi, pour vous punir « de ce dernier trait de *barbarie*, c'est ma fille elle- « même qui a voulu vous envoyer son portrait, « dût-il redoubler vos tourmens et vos *remords*...

« Adieu, jusqu'à la paix! Aimez-nous comme « nous vous aimons et comme j'aimerai et je res- « pecterai toujours le brave, le digne commandant « de la terrible *Sans-Culottes*.

« BARNSTAPLE. »

« *P.-S.* A propos, si cela peut vous intéresser, « je vous apprendrai que l'écorchure qu'une balle « française m'avait faite pour compte de mon « gouvernement, est tout-à-fait guérie, et que l'on « n'a pas été obligé de me couper, par conséquent, « la main avec laquelle je vous écris ces mots en « très mauvais français, comme d'habitude. »

A la lecture de cette lettre que je mouillai de mes larmes, à la vue de ce portrait que je baisai avec transport, je devins comme fou. Je relisais la lettre tout haut, je parlais au portrait tout bas, je revenais du portrait à la lettre sans savoir ce que je faisais ni ce que je disais, et j'ignore combien de temps aurait duré ce manége délirant sans l'arrivée de la mère Plumagé, qui, inquiète d'entendre le vacarme que je faisais tout seul, s'avisa de monter dans ma chambre pour connaître la cause de tout ce tapage.

A l'aspect inattendu de la vénérable hôtesse, je dissimulai le mieux possible mon trouble en m'empressant de cacher les objets qui l'avaient excité. Je remarquai que la veuve s'était mise en toilette et s'était parée de ses plus riches atours.

— Et d'où venez-vous ou plutôt où allez-vous ainsi, notre mère? lui demandai-je pour faire diversion.

— Mais je viens, dit-elle, de pousser un bout de

visite au commandant d'armes de la marine, me répondit-elle en s'asseyant.

— Et à quel propos, repris-je, cette visite d'apparat au commandant d'armes?

— Mais à ton propos, mon ami, me dit ma bourgeoise. Ecoute-moi bien, poursuivit-elle. Le moment est venu de te faire faire une campagne en qualité d'aspirant; et comme le commandant d'armes est une de mes anciennes pratiques d'il y a quinze ans, qui, depuis, a fait son chemin, en me payant comme de raison ce qu'il me devait légitimement, bien entendu, j'ai été le trouver sans plus de façon, pour qu'il t'embarquât avec le grade de 1re classe, sur un bon bâtiment en partance.

— Mais y pensez-vous, m'écriai-je, je ne suis, vous le savez bien, qu'aspirant de seconde!

— Oui, sans doute, mais n'est-ce pas de la seconde classe que l'on monte à la première, au rebours de ce qu'on fait en montant les escaliers du premier au second?

— D'accord, mais après un examen en formes...

— Que tu passeras, comme une lettre à la poste, devant une petite commission composée de quelques amis pour la forme, et dans toutes les formes, puisque telle est la loi.

— Mais où prendrai-je le temps voulu de services que je n'ai pas, pour me présenter à votre prétendu examen pour la forme?

— Qui t'a dit que tu ne l'avais pas?... Un commis de marine du bureau des classes s'est bien chargé, lui, sans tant de cérémonies, de te le faire avoir, ce temps de service, en t'embarquant à la minute sur des bâtimens où les croûtes que tu as mangées aux dépens de l'Etat n'ont pas dû te faire grand mal aux dents, si toute fois tu en avais alors.

— Mais c'est un faux que vous avez fait commettre à ce malheureux commis de marine, pour éluder la loi et tromper la bonne foi des examinateur !

— Faux ou non, c'est cependant bien la vérité que je te dis. Et puis, au surplus, ce commis, s'il a la conscience aussi légère que la plume, c'est lui que ça regarde. Ensuite, quand tu auras été reçu de

première classe, en tout bien, tout honneur, on t'embarquera sur la *Ça ira*, une frégate commandée par un ancien maître d'équipage, *révolutionné* capitaine de vaisseau pour le moment, un parvenu, qui n'est pas sorti de chez moi, mais bon homme au fond, à ce qu'on dit dans le petit monde. Au total, quand j'ai parlé de toi à mon commandant d'armes, il m'a fait mille éloges du coup de canon que tu avais tiré sur les Anglais, à bord de la *Sans-Culottes* ; et moi je l'ai remercié, en lui disant qu'il était bien honnête, et que tu en tirerais comme ça, tant qu'il voudrait, puisque ça lui plaisait. Mais, à propos, il paraît qu'il était bien beau, ce coup de canon, car, ce n'est pas pour te vanter, mais il a fait assez de bruit dans la ville.

Tout ce qu'était venu m'annoncer ainsi Mme de Plumagé, m'arriva comme elle l'avait arrangé dans sa sagesse. Une commission extraordinaire me baptisa aspirant de première classe, avec toute les formalités d'usage ; et en sortant avec honneur de mon examen, j'allai prendre possession de mon nouveau

grade à bord de la *Ça-Ira*, qui m'emporta bientôt à travers les mers, accompagné des vœux et couvert de la bénédiction quasi-maternelle de l'excellente veuve de la rue des Sept-Saints.

La mission que devait remplir notre frégate était ce que les rigoristes auraient pu appeler une mission de Vandales ; et notre commandant, cette fois, se trouva à la hauteur de l'expédition pour laquelle on l'avait choisi. Nous devions brûler et saccager sur notre route tous les bâtimens que nous rencontrerions, à quelque puissance qu'ils appartinssent, fût-ce même à la France ; car le point important pour nous était de dérober notre trace sur les mers que nous avions ordre de franchir et d'écumer... Nos instructions furent suivies ponctuellement, et il advint par malheur que le nombre des bâtimens français, que nous dûmes sacrifier pour exécuter la lettre de notre mandat, surpassa de beaucoup celui des navires ennemis que le hasard fit tomber sous nos coups et sous nos torches. Mais, bon Dieu ! quelle prodigieuse différence, trois mois de cam-

pagne me donnèrent le cruel loisir d'établir entre le commandant de la *Sans-Culottes* et le nouveau capitaine, sous les ordres duquel la protection de Mme Plumagé m'avait jeté! Elevé par le hasard à une fortune au-dessous de laquelle il était resté après son élévation; dur dans ses ordres, grossier dans son langage et petit dans tous ses actes; trop semblable à ses matelots pour ne pas en être détesté, trop inférieur à ses officiers pour s'en faire obéir, brutal, quand il voulait être familier, et grotesque, quand il cherchait à devenir digne; disant *l'occéan, l'espéculation, l'ex-pérance, ministriel, industériel*, pour *ministériel* et *industriel*; aussi prétentieux qu'ignorant, et toujours aussi despote qu'il était capricieux et injuste, tel était, en quelques mots, le chef suprême et le maître souverain de la frégate sur laquelle le sort nous avait condamnés à bien servir la patrie.

Notre esclavage, Dieu merci, ne fut pas long, et la destinée qui nous l'avait imposé si lourdement, sembla au moins, par pitié, vouloir l'abréger. En

vingt-deux jours, nous nous rendîmes de Brest à la Guadeloupe. Vingt-quatre heures nous ayant suffi pour remettre nos dépêches au gouverneur, et déposer à la Basse-Terre les nombreux prisonniers que nous avions entassés en route, nous réappareillâmes au bout de cette courte relâche pour opérer notre retour en France, brûlant, coulant et anéantissant tout sur notre passage, ainsi que nous l'avions déjà fait dans notre première traversée. Sur les attérages, un vaisseau de ligne nous voit, nous chasse, nous gagne, et comme ce nouveau venu paraissait plus difficile à détruire que les pauvres diables de bâtimens marchands dont nous avions eu jusque-là si bon marché, notre commandant, en le voyant tomber sur nous, perd la tête, se laisse acculer entre l'île de Groais et la terre. Lorient était là. Nous pouvons et nous voulons entrer dans ce port... Mais au moment de faire la passe, le terrible vaisseau de 74 nous la barre ; et pour éviter le combat inégal qu'il nous présente, nous allons nous jeter misérablement à la côte, en incendiant, quelques instans après, notre propre navire, afin de l'arra-

cher vivant aux mains des Anglais acharnés à le poursuivre jusqu'au milieu des rochers où nous avons été lui chercher un refuge contre eux.

Telle fut la fin de la frégate la *Ça-Ira* que la nature toute spéciale de sa campagne de destruction, fit surnommer la *Brûleuse* par quelques uns et *l'Invisible* par quelques autres. Le mystère dont on avait voulu envelopper son expédition aux Antilles, exerça longtemps et toujours vainement la sagacité des curieux; et après bien des efforts faits pour pénétrer le motif que cachait la singularité de sa mission, on demeura à peu près convaincu qu'en nous donnant les ordres que nous avions si impitoyablement exécutés, le ministre de la marine s'était beaucoup moins laissé déterminer par une raison plausible, que par un de ces caprices bizarres qui ne lui étaient que trop ordinaires. Ce qu'il y eut de plus réel dans toute cette étrange affaire, ce fut l'indemnité de plus de trois millions de francs que le gouvernement se trouva obligé d'accorder aux armateurs français ou neutres, dont nous avions coulé

les navires pour effacer sur l'Océan la trace de notre passage. En ajoutant à cette somme déjà assez ronde la perte de notre frégate, et en défalquant de ce total pour compensation la valeur des quelques bâtimens ennemis que nous avions réussi à détruire, on aura le résultat qu'offrit la dernière campagne de la malheureuse *Ça-Ira*.

Un brave homme de matelot que le naufrage volontaire et l'incendie calculé de notre navire avaient consterné et indigné, jugeant probablement à mon air, que j'éprouvais le même sentiment que lui, en présence de la même catastrophe, me donna à la lueur des flammes qui dévoraient notre frégate, un conseil que lui inspirait son affection pour moi et que j'écoutai par bienveillance pour lui. Monsieur, me dit-il, vous êtes jeune, et la bordée qui doit vous mener un jour aux épaulettes de capitaine de vaisssau, est encore longue à courir... Mais voyez-vous, c'est pendant qu'il est rouge qu'il faut battre le fer, et puis, c'est aussi quand on a tâté du poil de

la bête le dimanche, qu'il faut encore en retâter le lundi... Or, savez-vous bien ce que je ferais à votre place, si j'avais l'honneur d'y être dans le moment actuel ?

— Non, ma foi, répondis-je. Mais que feriez-vous à ma place, que je ne trouve déjà pas si belle ?

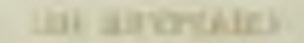
— Une chose qui n'est pas bien maligne et qui devra pourtant vous porter bonheur. Je m'en irais de suite à Lorient qui n'est qu'à cinq ou six portées de canon d'ici, et comme votre bagage cuit en ce moment dans la cale de notre frégate, ce ne sera pas la lourdeur de votre sac qui vous empêchera d'aller vite en chemin. Une fois rendu là, comme il y a toujours dans le port susdit des navires prêts à appareiller, je m'embarquerais tout de suite à bord de l'un d'eux, et ma foi après cela je laisserais voguer la galère; car, voyez-vous, je me suis toujours laissé dire qu'il n'y avait rien de meilleur quand on s'était brûlé la main à bord d'un navire, que d'aller se la fourrer dans l'eau du large à bord d'un autre. Mais pour que le remède soit bon, il faut, par

exemple, le faire de suite et crânement : le lendemain ce n'est plus que de l'onguent miton-mitaine.

Ce conseil me parut original et je le suivis par fantaisie. Je cours à Lorient. Un brick de guerre, commandé par un jeune et vaillant officier, était en partance. J'obtiens la faveur de sauter, encore tout mouillé de mon naufrage, à bord de ce bâtiment tout frais et tout fringant. Nous sortons en esquivant la poursuite des croiseurs anglais trop acharnés à se disputer les débris fumans de la pauvre *Ça-Ira*, pour songer à nous chasser en abandonnant leur proie. Le soir de notre départ, nous rencontrons un grand trois-mâts ennemi, armé en guerre et en marchandises. Un abordage habilement exécuté par nous et courageusement accepté par lui, nous en rend maîtres à la suite d'une demi-heure d'engagement à brûle pourpoint. Notre capitaine me donne le commandement de la prise que j'ai contribué à faire amener; et sous l'escorte du brick victorieux, je parviens, en deux jours de route, à conduire notre belle capture dans le port de Brest où l'on avait

à peine eu le temps d'apprendre la perte de la frégate que j'avais si soudainement et si heureusement quittée à son lit de mort, pour aller tenter et brusquer la fortune sous le pavillon d'un autre bâtiment de la République.

CHAPITRE III.



III.

JE DEVIENS UN JEUNE HOMME A FEMMES.

Le plus simple événement, le moindre petit accident même, suffit quelquefois pour faire sortir de l'obscurité le nom le plus profondément caché à tous les yeux. Mais, pour que cet effet des jeux de la fortune ait lieu, il faut que sa cause se rattache

à quelque chose de grand ou d'inattendu, car la foule ne se laisse guère frapper que par ce qu'elle admire ou par ce qui l'étonne. Au reste, c'est toujours là une affaire de hasard, bien plus qu'une question de talent ou de vertu.

Cette conviction, qu'une multitude d'exemples a enracinée dans mon esprit, m'a souvent conduit à prendre en grande pitié toutes les peines que se donnent les affamés de gloire, pour arriver à la réputation ou à la célébrité. Si les hommes les plus éminens en renommée voulaient être sincères, ils avoueraient, j'en suis certain, que c'est uniquement par un de ces cas fortuits, sur lesquels ils ne pouvaient pas compter, qu'ils sont parvenus à saisir la chimère que tous leurs efforts ne leur auraient jamais fait atteindre dans son vol éblouissant. Et n'est-ce pas là, au surplus, le fait de ces rêveurs d'alchimistes qui, s'épuisant à réaliser, au fond de leurs alambics ou de leurs cornues, le songe-creux dont ils étaient fous, ont découvert, sans les avoir soupçonnés, les phénomènes qui ont immortalisé

leur propre étonnement! Ou je me trompe fort, ou le nombre des hommes modestes qui sont devenus illustres sans rechercher la gloire, surpasse de beaucoup celui des ambitieux qui, après avoir tout tenté pour jeter de l'éclat sur leur vie, se sont éteints dans l'obscurité que leur mérite seul n'avait pu réussir à percer.

Mon arrivée à Brest, sur la prise que je semblais avoir fait sortir du naufrage même de la *Ça-Ira*, pour faire payer aux Anglais la perte de cette frégate, attira sur moi l'attention publique. Je ne croyais avoir fait qu'une chose ordinaire, tant ce petit succès m'avait été facile : on trouva que j'avais accompli un acte que les officiers les plus distingués devaient m'envier. En comptant le peu de jours qui s'étaient écoulés entre la catastrophe de la frégate et la rentrée de ma prise, on s'étonna de ma précoce habileté, alors qu'on n'aurait dû s'étonner que du hasard qui avait rapproché ces deux dates, et du bonheur qui en avait comblé l'intervalle. Mais, comme, en définitive, on attribue toujours à

ceux que la fortune a le plus favorisés, le mérite qu'il leur aurait fallu pour réussir sans elle, on me cita comme une des espérances de la marine, quoique je n'eusse encore donné que des gages d'un zèle fort peu expérimenté. L'engouement dont je fus l'objet devint tel, qu'après avoir obtenu pour moi le grade d'enseigne de vaisseau, le contre-amiral, chef supérieur de la marine, s'empressa de m'attacher à lui en qualité de second aide-de-camp, afin de se rendre agréable à l'opinion générale, dont il voulait flatter l'exagération, sans risquer de faire un trop mauvais choix en lui obéissant.

Le vent des prospérités soudaines étourdit aisément les jeunes têtes; mais, malgré toutes les circonstances qui paraissaient se réunir pour me rendre aussi vain que j'avais été heureux, je sus résister fort passablement à l'épreuve assez difficile à laquelle la rapidité de ma fortune venait de soumettre la simplicité naturelle de mon cœur et de mes goûts. Mais, il faut l'avouer, si, oubliant l'humilité de mes commencemens et la modestie de mon ori-

gine, j'avais pu être tenté de céder à quelque mouvement d'orgueil, la mère Plumagé, chez laquelle j'avais eu, à mon arrivée, le bon sens de réélire mon domicile, aurait pris que de reste le soin de me rappeler à la réalité de mon ancienne condition et de la récente médiocrité de mes débuts dans la carrière qu'elle-même m'avait aidé à m'entr'ouvrir.

— Vois, me répétait cette excellente femme, ce que c'est que de savoir bien conduire la jeunesse! Tu n'étais rien quand je t'ai poussé à la mer, et maintenant te voilà devenu quelque chose, si vite, que la plupart de ceux de mes autres pensionnaires, que tu as laissés ici à fainéanter, sont encore là, sans avoir fait un pas de plus que quand tu les as quittés pour aller ramasser de l'avancement. Ils disent que les temps sont durs pour parvenir, mais ce sont eux, plutôt, qui sont trop mous pour faire leur chemin; car toi, enfin, qui n'es et qui ne seras jamais que le fils d'un pauvre diable de pêcheur de moules, n'as-tu pas réussi à devenir aide-de-camp d'un général qui te montre comme une pièce cu-

rieuse à tout le beau monde de la ville! Va, mon enfant, on ne peut pas savoir, bien certainement, ce qu'il plaira au ciel de faire de toi un jour; mais je puis bien t'assurer, sans trop me vanter, que, si tu t'appliques à suivre mes conseils et à écouter mon amitié, tu iras plus loin que tu ne penses, pourvu que la maladie de la fierté mal placée ne t'étouffe pas en route.

Ces leçons, qui me prouvaient beaucoup plus l'intérêt que mon hôtesse me portait, que l'envie qu'elle avait de me flatter, ne me furent pas toujours inutiles, et je ne puis me les rappeler sans respect pour la mémoire de celle qui me les donnait avec tant de courageuse tendresse et de franchise affectueuse.

Mes relations journalières, et quelquefois intimes, avec les autorités maritimes de la ville, ne tardèrent pas à me procurer les occasions de figurer, sinon avec éclat, du moins avec agrément, dans tous les cercles que fréquentait la meilleure compagnie du pays. Notre général ne donnait jamais à manger, ne recevait que fort peu, et se privait vo-

lontiers du plaisir de faire jouer chez lui. Mais, en revanche, il était fort rare qu'il n'acceptât pas tous les dîners qu'on lui offrait, et qu'il manquât une seule des soirées auxquelles il était invité. Comme il était d'usage que je l'accompagnasse dans toutes les maisons où il était admis par déférence pour sa position, il était assez naturel que je finisse par me trouver associé à presque tous ses plaisirs; et bientôt, en effet, il ne se donna pas un bal, pas une fête, pas un grand dîner, sans que je ne fusse compris comme un membre de la famille ou une personne de la maison, dans l'invitation que recevait mon chef. J'étais, en un mot, ce qu'on appelle lancé, et il ne me restait plus, pour devenir un officier accompli, qu'à faire dans le monde le chemin que j'avais déjà parcouru dans la carrière maritime.

La province raffolait alors de spectacles, de théâtres et d'amusemens dramatiques. La France, longtemps assombrie par la fureur des tourmentes politiques, avait repris, sous un régime plus doux,

le goût des plaisirs délicats et les habitudes de la vie élégante. Dans toutes les réunions bourgeoises on jouait des proverbes, des charades en action ; et à Brest, où l'amour du luxe s'alliait fort bien à l'ardeur guerrière que respiraient les habitans de cette ville, on avait construit, sous le nom du Lycée, un petit théâtre de société qui subsiste encore et qui était destiné à exercer le talent des amateurs de la bonne compagnie. Un jeune peintre, déjà célèbre, s'était chargé de faire les décors de cet Odéon en miniature. Le chef d'orchestre actuel de l'Académie royale de musique avait réclamé l'honneur de conduire les instrumentistes volontairement enrôlés dans la troupe nouvelle ; et les dames du plus haut parage n'avaient pas dédaigné de devenir sur cette scène qu'elles anoblissaient, et qu'elles agrandissaient surtout, les Célimène, les Arsinoé, les Marton ou les Marinette, des Alceste, des Philinte, des Frontin ou des Gros-René, que le directeur privilégié avait été chercher dans les sommités de la marine, du négoce, de la comptabilité des classes et de l'administration des vivres.

Les rôles tout à fait secondaires avaient été plus particulièrement départis aux jeunes gens qui, en raison de leur position sociale, ne pouvaient guère aspirer aux premiers emplois sur ce théâtre, où se reproduisaient un peu les prétentions que l'on a coutume de porter sur un théâtre plus réel et plus sérieux. Un tout petit bout d'emploi d'amoureux très-subalterne étant devenu vacant dans une comédie en vers que l'on jouait régulièrement une fois par semaine, on crut pouvoir s'adresser à moi pour remplir la lacune qui entravait la représentation, ou, disons mieux, en nous servant du terme consacré, pour boucher le trou, que l'on voulait combler bien ou mal. J'acceptai; mais soit que la vocation me manquât, ou soit que ma timidité trahît mon zèle ou paralysât mes moyens, je me montrai d'une niaiserie désespérante en prononçant avec l'accent malouin dont je n'ai jamais pu me défaire, les quelques mots que j'avais à faire entendre au public, pour m'acquitter de la tâche dont je m'étais chargé en consultant beaucoup plus ma bonne volonté que mes forces.

Oh ! qu'à vingt ans on échangerait de grand cœur le ridicule qu'on est obligé de subir contre l'insulte qui vous permettrait de mettre bravement l'épée à la main! Je ne pouvais m'en prendre qu'à ma bêtise, du triste essai que devant tout le public choisi du Lycée, j'avais consenti à faire de mes talens scéniques ; et cette impuissance de me venger sur un autre que sur moi-même, de la honte que j'avais la folie d'éprouver, me rendit plusieurs jours malheureux. Une femme, une artiste, devinant avec cet instinct de sensibilité qui n'appartient qu'aux femmes la cause du stupide chagrin qui me rongeait, se chargea de me consoler ou de me guérir. Mais avant de parler des heureuses conséquences qu'eut pour moi la chute dramatique que je déplorais si amèrement, qu'on me permette de dire un mot de la personne dont ma douleur imbécile excita le plus vivement la commisération.

Depuis deux ans, Mlle Triboudot, qui sous ce nom très-peu poétique, s'était fait dans les départemens la réputation d'une grande tragédienne,

tenait à Brest le sceptre de Melpomène et de Thalie. Jeune encore, belle plutôt que jolie, admirable de stature et de noblesse, elle avait fait revivre, dans les rôles de Mérope, de Sémiramis et de Phèdre, les talens auxquels la scène française avait dû pendant un demi-siècle son éclat et sa gloire. Idole d'un public qui rendait à ses qualités privées le même hommage qu'à son mérite d'artiste, elle était recherchée par tout ce que la ville comptait de gens riches et distingués; et, malgré les propositions brillantes que les agrémens de sa personne et l'éclat de sa renommée avaient dû lui attirer, elle avait longtemps vécu au milieu de toutes les séductions dont elle était sans cesse entourée, sans qu'on lui connût une de ces liaisons que la plupart des actrices contractent par nécessité, et le plus souvent par habitude d'état.

Un vieux général de brigade, que la guerre passait pour avoir enrichi aux dépens des ennemis qu'il avait vaillamment combattus, arrive à Brest pour occuper momentanément le poste de com-

mandant de la place. Assez peu amateur de tragédie, mais très-porté à protéger les tragédiennes qui lui plaisaient, il voit la Triboudot, en devient raisonnablement amoureux, lui propose illégitimement un sort brillant, et finit par enlever du premier assaut, et comme une place forte, la beauté rebelle qui jusque-là avait si constamment repoussé des ennemis en apparence bien plus redoutables que le vieil assiégeant. Le succès imprévu du général, et la prompte reddition de sa conquête, firent du bruit; mais du bruit sans trop de scandale, car la belle coupable était aimée de tout le monde, et tous les fats, jeunes ou surannés, blonds ou gris, gueux ou riches, qui avaient le droit de se croire les plus humiliés par le triomphe du commandant de la place, n'osèrent pas aller siffler au théâtre, l'actrice qu'ils auraient pu facilement punir des torts de la femme faible. On se contenta d'attribuer à un savant calcul d'intérêt la brusque capitulation de l'héroïne de coulisses, alors peut-être qu'on aurait pu expliquer la bizarrerie de sa conduite par un de ces caprices que toutes les femmes de sa profes-

sion sont exposées à avoir mille fois dans leur vie. Quoi qu'il en soit, les relations intimes que depuis ce temps entretinrent les deux amans, devinrent si publiques, que bientôt l'on ne connut plus la Triboudot, dans toute la ville, que sous le nom de madame la commandante, ou de la générale Doucet.

L'inexpérience que les artistes-amateurs du Lycée dramatique de Brest devaient apporter dans les détails intérieurs de leur ménage théâtral, les avait quelquefois engagés à recourir à l'assistance de la tragédienne, pour sortir des embarras qu'ils rencontraient à chaque pas dans la mise en scène de certaines pièces ; et toujours madame la générale s'était prêtée avec la plus gracieuse obligeance à tout ce qu'on avait cru pouvoir attendre de son inépuisable bonté. Son dévouement même à cet égard était devenu si vif et si nécessaire, qu'elle avait fini par être la directrice réelle de toute notre troupe ; et son assiduité à suivre nos représentations était telle, qu'elle eût plutôt oublié un des rôles payés dans lesquels elle était forcée de paraî-

tre sur le grand théâtre, que de laisser passer, sur son théâtre d'adoption, une entrée ou une sortie qui lui aurait semblé, pour être bien exécutée, réclamer sa présence ou ses conseils.

La générale avait été témoin de mon insuccès au Lycée, et, déplorant le ridicule que ma gaucherie m'avait attiré, elle résolut, en femme généreuse et charitable, de me dédommager du triste personnage que mon imprévoyance m'avait fait jouer aux yeux de toute notre rieuse société.

La manière dont elle s'y prit pour me prouver ses bienveillantes intentions mérite d'être citée, non pas comme une chose bien nouvelle en fait de ruses féminines, mais comme un indice très-significatif de la sorte d'intérêt que j'avais inspirée à la Clairon brestoise.

Depuis plusieurs jours, le vieux général m'avait paru rechercher, avec une insistance un peu inusitée, les occasions de m'adresser la parole. Un soir enfin, après les politesses et les préliminaires d'usage en pareil cas, il m'aborda pour me demander, en souriant avec plus de bonté que de

malice, à quelle époque je comptais remettre mon second début. Ma réponse à cette question fut ce qu'elle devait être. « Eh bien, me répliqua alors le barbon, vous avez tort de prendre tant au sérieux votre mésaventure. *Madame* Triboudot, qui s'y connaît, me disait hier encore en me parlant de vous : Ce jeune officier a pour la scène des dispositions naturelles qui ne demanderaient qu'à être cultivées avec quelque soin. Et je suis moralement sûre, ajoutait-elle, qu'au bout de cinq à six leçons, et avec des conseils, il réussirait dans certains petits rôles qui ne demandent qu'un peu d'aplomb et d'habitude pour être bien rendus. »

A ces mots, j'arrêtai mon interlocuteur, pour lui faire comprendre combien j'étais pénétré de l'inutilité des efforts que l'on tenterait pour m'engager à effacer la fâcheuse impression qu'avait dû produire mon premier essai.

— Oh! reprit l'obstiné général, s'il n'y avait dans tout cela qu'une question d'amour-propre, je me garderais bien de vous encourager à prendre votre revanche; mais, comme je vois les choses de

plus loin et de plus haut, je pense, moi, qu'il est aujourd'hui plus utile que jamais d'acquérir l'habitude de parler en public ; car, maintenant que tout se fait avec du bavardage, il deviendra bientôt indispensable que les jeunes gens, destinés comme vous à mener les hommes, puissent au moins lâcher leur discours ou leur harangue à l'occasion. Et, je vous le demande, dans quel embarras vous trouveriez-vous, si, au moment d'enlever un équipage à la pointe d'un bon coup de langue, vous veniez à rester court au beau milieu de votre péroraison, comme l'autre jour à la moitié de votre bout de rôle ?

— Mais, tout en convenant, répondis-je, de l'avantage qu'ont, sur les autres hommes, ceux qui possèdent ou qui ont acquis le talent de la parole, comment voudriez-vous que je fisse pour devenir un orateur?

— En prenant quelques leçons de diction et de belle prononciation ; car, comme dit le proverbe : *Nascuntur poetæ fiunt oratores.*

— Et de qui, prendre des leçons ?

— Ne vous l'ai-je pas déjà insinué? De Mme Triboudot elle-même, qui, à ma sollicitation, a consenti à vous admettre au nombre de ses élèves de déclamation gratuite et accentuée.

Sans trop deviner encore la nature du personnage que la maîtresse du général Doucet faisait jouer à son amant, j'acceptai la proposition qui m'était arrivée par cette voie détournée, et je promis à l'officieux messager de me trouver, le lendemain, au rendez-vous qu'il lui plut de m'assigner, pour me présenter lui-même à ma future maîtresse de diction oratoire.

— Vous verrez, au reste, me dit le général en me quittant : c'est un Conservatoire tout entier, que cette femme-là. Elle possède si complètement la théorie de son art, auquel, du reste, je vous avouerai que je ne connais goutte, que, lorsque je l'entends analyser une scène de tragédie ou de haute comédie, je m'imagine que c'est elle qui a fait les vers admirables qu'elle décompose, tant elle paraît être dans le secret des auteurs dont elle devient l'éloquent interprète! Quelle actrice profonde et pas-

sionnée nous avons le bonheur de posséder dans la bourgade que je commande!

Introduit sous les auspices de Mars dans le sanctuaire de Melpomène, je m'attendais, en approchant de la Divinité, à me sentir frappé de ce sentiment de terreur et de défaillance dont l'aspect d'un temple redouté doit pénétrer le cœur de tout profane. Mais combien mon illusion fut courte et ma crainte passagère en présence de la réalité désenchanteresse qui s'offrit d'abord à mes yeux dans toute la simplicité et l'abandon de sa bourgeoise vulgarité! Dès que Sémiramis, vêtue en négligé, nous vit venir à elle, du milieu des robes, des fichus et des chiffons dont elle était empêtrée, elle courut à nous pour nous présenter deux chaises qu'elle venait d'arracher à deux jeunes couturières occupées à remettre en ordre la garde-robe de la reine de Babylone. Un petit épagneul et un gros chat tout couvert de la cendre du foyer, suivaient cette souveraine altière. La princesse, après avoir échangé quelques mots d'amitié avec son général, me reçut avec le plus charmant enjouement et la

grâce la plus enfantine. — Vous venez ainsi, messieurs, nous dit-elle avec autant de coquetterie au moins que de sincérité, me voir à l'improviste, et ce n'est pas bien. Vous avez surpris un de mes secrets de séduction ; car c'est avec toute cette chiffonnerie et ce clinquant que nous amusons le public.

— Oui, répliquai-je en rougissant, mais ce n'est qu'avec un grand talent qu'on le captive comme vous.

Mon petit compliment d'introduction, lancé avec une gaucherie d'écolier, ne parut pas avoir produit un trop mauvais effet.

— Vous êtes officier de vaisseau? me demanda, en caressant son chat et en faisant sauter son épagneul, Mme Triboudot. Et sur ma réponse affirmative, elle reprit :

— Tant mieux! vous ne sauriez croire combien j'aime les marins, depuis que je sais avec quelle galanterie ils traitaient les dames artistes, lorsque le théâtre de la ville avait le bonheur d'appartenir à la marine et d'être gouverné comme un vaisseau

de guerre. C'était là le bon temps! Aussi que de fois ai-je regretté que le sort n'eût pas fait de mon général un amiral! Je crois que sous ce nom qui m'a toujours paru si beau, je l'eusse aimé encore plus, s'il est possible... N'est-ce pas? vilain méchant, minauda t-elle, en faisant une moue adorable à son impassible guerrier. Mais, laissons là toutes ces folies, ajouta l'agaçante espiègle en revenant à moi. Vous avez désiré, m'a rapporté Doucet, recevoir quelques conseils, je n'ose dire quelques leçons de moi, sur la prononciation et la déclamation. Sans me croire douée de tout le mérite qu'il faudrait pour justifier le choix dont vous avez bien voulu m'honorer, je vous avouerai que je partage entièrement cette idée, et pour répondre à votre confiance, je vous dirai : « Venez à toute heure, sans jamais craindre de m'importuner. Nous lirons ensemble les auteurs. Je répéterai devant vous mes rôles, et vous me les ferez même répéter vous-même, si ce travail ne vous ennuie pas trop; car, après vous avoir donné franchement mon avis sur ce que je vous ferai étudier, attendez-vous à me

voir mettre quelquefois, et peut-être fort souvent, votre amour pour l'art à contribution. Nulle gêne, réciprocité de services et entière confiance de part et d'autre, tels sont les termes du contrat que je passe et que j'ai toujours passé avec ceux qui ont bien voulu devenir mes élèves. Ces conditions vous vont-elles? Oui, n'est-ce pas? Eh bien! en ce cas, c'est une affaire conclue devant témoin. Ainsi donc, à demain, monsieur, notre première séance. »

Je sortis tout ravi de mon entrevue avec le premier emploi tragique de la troupe de Brest. — Eh bien! me fit le général, en m'accompagnant jusque dans la rue, quand je vous disais que cette gaillarde-là vous mènerait loin dans l'art de la déclamation! Avez-vous vu avec quelle facilité elle prend tous les tons, et avec quel naturel elle parle des choses les plus sublimes? Auriez-vous jamais pensé que cette femme altière, qui fait frémir et trembler à son gré tous ceux qui vont l'admirer au théâtre, pût devenir, sans nul effort, la plus enjouée et la plus aimable des créatures? Pour moi, j'en

conviens sincèrement, elle me confond quelquefois, et j'ai peine à la comprendre.. quoique je puisse me flatter de la connaître aussi bien que qui que ce soit. Et voilà pourquoi peut-être j'ai toujours eu un goût très prononcé pour les princesses de carton et les reines de théâtre. Rien ne me plaît autant que de songer que je possède en toute liberté la femme qui reçoit les vœux de tout le monde, et qui, si terrible aux yeux des autres, n'est plus avec moi, dans l'abandon de la plus intime familiarité, qu'un timide agneau ou un capricieux enfant! Cette satisfaction, me direz-vous, coûte peut-être un peu cher à celui qui se la procure; et souvent, il n'est même pas très sûr qu'on réussisse à se la procurer *exclusivement*, entendez-vous bien? Mais, que voulez-vous! N'est-ce pas déjà beaucoup, lorsqu'à mon âge on peut, en toute sécurité et à l'heure qu'on veut, jouir de la société d'une femme aimable, instruite et distinguée? La vie est courte, même pour ceux qui ont vieilli; les plaisirs sont rares, et n'en a pas qui veut. Et, ma foi! quand on peut se donner ceux de son âge, moi je trouve que l'on serait bien sot de se

refuser les agrémens qui rendent l'humeur gaie et l'existence douce jusqu'au bout du fossé.

La philosophie toute épicurienne du général, était trop de mon goût pour que je n'approuvasse pas son opinion, et c'est ce que je ne manquai pas de faire en cette circonstance. Après nous être serré cordialement la main, nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde.

Le lendemain, jugeant dans ma sagacité, que je pouvais, sans l'égide de mon premier introducteur, rendre ma seconde visite à mon professeur de déclamation, j'eus la hardiesse de me présenter seul chez l'aimable tragédienne. Je la trouvai cette fois, non plus occupée à diriger le travail de ses couturières, mais bien un peu embarrassée de congédier un trio de créanciers qui faisaient retentir à ses oreilles délicates, un concert de plaintes assez discordantes. Sans paraître trop contrariée de mon arrivée en ce moment, elle continua, en ma présence, à donner audience à tout son monde, et lorsqu'à force d'éloquence et de belles promesses, elle eut

réussi à éconduire ces trois demandeurs importuns, elle ferma vivement la porte sur eux en me disant :

— J'ai cru que jamais je n'en aurais fini avec ces sangsues que je viens de renvoyer à mon vieux payeur général... Ah ! si une autre fois on me rattrape à signer des billets, il fera beau ! A propos, avez-vous jamais signé des billets à terme, me demanda-t-elle aussitôt, de l'air et du ton le plus enjoué et le plus vulgaire.

— Moi, madame ! répondis-je, un peu surpris de la question. Mais non, jamais, que je sache !

— Ah non ! c'est vrai, un officier de marine ! Vous autres vous vous contentez de faire des dettes et de les payer quelquefois à coups de bâton... Mais nous pauvres femmes qui n'avons pas les mêmes ressources financières, que nous sommes à plaindre avec ces juifs, et que vous êtes heureux d'avoir des créanciers que vous pouvez mettre à la raison, sans leur donner le sou !

— Mais, madame, m'écriai-je, transporté d'un élan de générosité fort irréfléchi, si j'osais vous proposer mes faibles services et que je fusse assez

heureux pour vous les faire accepter, croyez que je m'estimerais...

— Vous, mon cher monsieur? reprit en riant l'étourdie. Non, non, vous n'aurez pas ce bonheur là... C'est à un autre qu'il est réservé et qui s'en passerait peut-être assez volontiers. Mais, gardez-vous bien de voir dans mon refus quelque chose de blessant pour vous... Soyez convaincu, au contraire, que je vous sais un gré infini de votre obligeance et qu'elle redouble l'intérêt que vous m'avez déjà inspiré... Oui, c'est bien, très bien... Mais pourquoi aussi êtes-vous venu juste au moment où ces vilains tire-liards m'ont assaillie... Je crains que leur maussade visite ne vous ait attristé...

— Pas le moins du monde, je vous jure, et ce n'est que pour vous que j'ai redouté l'effet de leur présence...

— Vrai, ce n'est que pour moi? Oh! en ce cas, qu'il n'en soit plus question... Et, pour me prouver que cette scène inattendue n'a laissé aucune impression fâcheuse dans votre esprit, nous allons

déjeûner ensemble, n'est-ce pas ? Un déjeûné d'artiste, je vous en préviens, avec ce que ma bonne pourra nous trouver dans le café qui est au-dessous de moi, et le vin et la liqueur de mon général que j'ai toujours soin de tenir en réserve pour les *en cas*.

Le déjeûné impromptu de l'artiste, fut ravissant d'entrain et de gaîté... De déclamation, il n'en fut pas dit un mot entre nous, et nous parlâmes même un peu de tout, excepté des leçons de diction que j'étais venu pour recevoir et que mon hôte s'était proposé de me donner.

Notre liaison, ainsi commencée, eut pour nous les conséquences qu'il était facile de lui assigner dans un temps plus ou moins rapproché, et je ne songeai à les prévoir que lorsqu'elles furent notoires pour tout le monde, hors pour le principal intéressé, à ce que je crus du moins. Je devins, en un mot, l'amant supplémentaire de la générale, sous le titre menteur et officiel de son élève en déclamation... Le monde aime tellement le mensonge et encourage si visiblement la dissimulation, que lors même que vous ne pouvez plus l'abuser sur ce

que vous voudriez lui cacher, il vous impose l'obligation de mentir à l'évidence pour la forme, et de devenir inutilement fourbe par bienséance. Il n'était personne dans toute la ville qui pût ignorer la nature de mes relations avec ma soi-disant maîtresse de diction et de prononciation oratoire : chacun même, à toute occasion et à tout propos, se donnait le malin plaisir de faire entendre qu'il était initié à ce qu'on appelait finement et par antithèse le secret de la tragédie; mais si j'avais eu le malheur d'avouer dans un moment de fatuité ou d'oubli, le fait que la médisance rendait à chaque heure, à chaque minute une chose de notoriété publique, il n'y aurait pas eu, je crois, dans toute la ville assez de voix indignées pour vouer mon nom à l'exécration des honnêtes gens présens et à la vengeance des siècles futurs.

Mon existence, embellie par cette commode intrigue, coulait du reste assez heureuse entre les plaisirs d'une liaison facile et les devoirs presque toujours agréables que m'imposait mon service au-

près de mon contre-amiral. Le regret seul de tromper un brave homme qui m'avait introduit avec confiance dans son intimité domestique, aurait pu quelquefois assombrir, pour moi, la sérénité de la vie que je m'étais faite. Mais, ce n'est guère quand l'ardeur de la jeunesse emporte nos sens en dehors des limites des choses permises, que les reproches de la conscience viennent se mêler à l'enivrement de l'amour. D'ailleurs, comment avec le caractère et l'humeur de la maîtresse que je possédais, aurais-je pu éprouver le remords qui était si loin de son cœur et me faire un crime d'une sorte de trahison qu'elle ne regardait, elle, dans la candeur de son étourderie morale, que comme la plus innocente espièglerie? Non, jamais je crois, depuis qu'il existe des actrices, des chanteuses et même des danseuses, les planches d'un théâtre quelconque n'ont supporté une femme à la fois plus mobile, plus impressionnable, plus folle et plus insoucieuse que celle sous le charme de laquelle j'eus le bonheur de faire mon noviciat dans la dangereuse profession de jeune homme à bonnes fortunes ! Donnant tout sans

discernement, sans motifs, sans peur de l'avenir; toujours accablée, dévorée de dettes, et se riant de ses créanciers quand elle s'en était momentanément dépêtrée, pour courir à des dettes nouvelles et satisfaire d'autres fantaisies ruineuses; prompte à s'attendrir sur le premier malheur venu, pourvu que ce ne fût pas le sien, mais oubliant aussi vite le malheur qui lui avait arraché des larmes, que ses propres embarras; dupe de tous les intrigans nécessiteux, et rendant son amant dupe d'elle-même et de tous ceux qui la trompaient; remplie de petits défauts, mais exempte de vices; bonne plus que sensible, plus affectueuse que tendre, passionnée de tête beaucoup plus que de cœur; spirituelle sans art, agaçante sans coquetterie, et, au demeu rant, la plus amusante et la plus aimable des déités de coulisses, telle était en résumé toute la Triboudot. En me rappelant ce qu'elle devenait avec moi dans l'abandon de la familiarité, je crois la voir encore chantant, sautant à mes côtés sur les lambeaux des robes et des chapeaux qu'elle avait jetés çà et là par prodigalité, et, contrefaisant les grimaces et

les tics de ses camarades, me faire éclater de rire au beau milieu de la tirade pathétique que je m'étais en vain efforcé de lui faire répéter. Un soir, il m'en souvient, au moment d'entrer en scène dans *Rhadamiste et Zénobie*, le directeur lui crie : « Zénobie, attention ; c'est à toi de paraître! » Zénobie, en cet instant même, était en train d'exécuter, devant les habitués du foyer, une danse burlesque que l'on nommait, si je ne me trompe, la *fricassée*. « J'y suis, j'y suis, répond-elle en continuant à fricasser son pas.—Mais va donc! » reprend le directeur, impatienté, épouvanté de voir Rhadamiste chercher déjà dans l'ombre de la scène terrible, qui doit se passer entre son épouse et lui, la plaintive et mélancolique Zénobie.... Pressée, forcée enfin de faire son apparition déjà trop tardive, Zénobie s'élance vers son époux, en nous laissant deviner encore, dans sa majestueuse démarche, un reste de la *fricassée* à laquelle elle n'a renoncé qu'à regret... Sa pantomime et sa déclamation furent sublimes... Le public, attendri, transporté, couronna, au milieu des larmes et des ap-

plaudissemens frénétiques de l'assemblée, l'actrice qui venait de l'émouvoir et de l'enlever avec une énergie encore inconnue jusque-là... Puis, en rentrant dans les coulisses, couronnée des mains de ses mille admirateurs, et le visage baigné de ses propres larmes, elle se mit à reprendre de plus belle le pas trivial que l'appel du directeur l'avait si désagréablement forcée d'abandonner. Les douleurs, les passions qu'elle exprimait si tragiquement, elle les éprouvait sans doute, et même à un très-haut degré de sensibilité; mais les impressions étaient si soudaines et si fugitives chez elle, qu'il semblait qu'un éclair les produisît et qu'un souffle les effaçât.

Le sacrifice qu'elle m'avait fait avait été déterminé par la cause qui conduit presque toutes les personnes qui vivent comme elles, à trahir les amans sur lesquels elles ont acquis le droit de compter. Les femmes en général aiment assez à se venger des devoirs que la nécessité leur impose, en se livrant aux goûts que le caprice leur inspire. La Triboudot avait accepté les hommages

du général, sans trop de calcul peut-être ; mais à coup sûr aussi, sans entraînement de cœur. Son amant, quelque empressé qu'il se montrât à lui plaire, ne possédait aucune de ces frivoles ressources avec lesquelles on remplit quelquefois le vide de l'existence d'une maîtresse aimable et désœuvrée. Dans leur jeunesse, les militaires ont tout ce qu'il faut pour racheter, aux yeux des faciles beautés, le tort de n'être pas toujours des céladons de boudoirs et des héros de ruelles. Mais dans leur précoce maturité, quand les froides nuits du bivouac ont altéré l'éclat de leur exhubérante virilité, et qu'ils ne rapportent au pied des conquêtes qu'ils rencontrent au retour, que la rudesse des habitudes contractées dans la vie des camps, ils se font bien rarement pardonner l'absence de charmes qu'ils ont perdus en se couvrant de glorieuses cicatrices. L'heure de la retraite avait déjà sonné depuis quelques années pour le brave Doucet ; moi je n'en étais encore qu'à mes débuts dans la carrière des aventures galantes, et soit que la comparaison que devait établir entre nous deux une femme aussi exercée que notre maî-

tresse commune, m'eût été favorable, ou soit plutôt que l'inconstance naturelle au sexe eût déterminé l'avantage qui m'était échu, toujours est-il que, sans faire beaucoup d'efforts pour justifier la préférence dont j'étais l'objet, je devins, pour la beauté qui m'avait distingué, un de ces êtres privilégiés que les femmes ont la bonté d'appeler l'homme indispensable à leur bonheur.

Les jeunes cavaliers, qu'un premier succès dans le monde signale à l'attention de la société, me paraissent ressembler à ces joueurs novices qu'un bon coup de cartes recommande à la faveur des parieurs dont se compose leur galerie. On dirait, en quelque sorte, que la femme qui s'est avisée la première d'aimer un débutant, a osé défier, par cela seul, toutes les autres femmes à ce jeu hardi ; et il est bien rare qu'en pareille circonstance, toutes les coquettes, qui se croient intéressées à accepter le défi, manquent l'occasion de relever le gant que l'orgueil d'une rivale semble avoir jeté à leur amour-propre. Je fus, je ne crains pas de l'avouer, un exemple assez frappant de l'éclat qu'une bonne for-

tune peut jeter quelquefois sur les commencemens de l'homme le plus modeste et le moins brillant. Mille jeunes gens, cent fois mieux partagés que je ne l'étais du côté des agrémens de l'esprit et de la tournure, se virent réduits à m'envier le sort heureux que m'auraient fait dix élégantes en réputation, si j'avais été assez inconstant ou assez fat pour sacrifier à la vanité de devenir un vainqueur à la mode, la félicité d'un unique et paisible attachement.

Cette félicité tranquille, que la modération de mes désirs aurait dû rendre durable, si la prudence suffisait toujours pour assurer le bonheur, fut, hélas! aussi fugitive qu'elle me paraissait douce. Je m'étais fait, à vingt ans, une de ces existences calmes et raisonnées qui conviennent tout au plus à la maturité de l'âge, et il y avait, par conséquent, dans la plénitude de ma satisfaction, quelque chose de prématuré et d'insolite que le moindre événement devait détruire. Cet événement, devenu inévitable comme tout ce qui est nécessaire dans l'ordre des faits de ce bas-monde, m'atteignit au milieu

d'un enchaînement de circonstances que je vais rapporter.

Depuis quelques jours, une demi brigade, qui avait été assez longtemps en garnison à Rennes, était arrivée à Brest. Parmi les dames d'officiers que les fourgons de cette troupe nous avaient amenées avec les bagages et la musique de ce corps d'infanterie, j'avais remarqué, au bras d'un capitaine de grenadiers, une jeune femme dans laquelle je m'étais figuré revoir, au premier coup-d'œil, Angélique, ma bonne Angélique, la fille du commandant Crochard, et la compagne, quelque peu oubliée, de mes plus jeunes années. Poursuivi, tourmenté par cette idée, j'avais eu d'abord recours à tous les renseignemens qui devaient ou confirmer ou détruire mon erreur; et, malgré l'activité que j'avais su mettre dans mes recherches, je n'étais parvenu à obtenir qu'une seule information un peu précise sur le compte de la jeune dame qui, depuis notre première rencontre sur une des promenades de la ville, ne s'était plus offerte à ma vue. Son mari se nommait Trancheveau, et l'avait épousée pendant un

semestre de congé qu'il avait passé dans une ville de Bretagne que l'on n'avait pu me désigner. Tel était l'unique indice auquel mes démarches avaient abouti.

Fatigué de l'inutilité de cette enquête, je me décidai bientôt à y renoncer totalement, en faisant un raisonnement très-juste qui me trompa, comme il arrive souvent, sur la réalité des faits. Je m'étais dit assez judicieusement : Si la personne que j'ai prise pour Angélique avait été Angélique elle-même, comment ne m'aurait-elle pas reconnu, elle qui sait que j'habite Brest, et qui devait s'attendre à m'y rencontrer !... Comment, surtout, n'aurait-elle pas cherché à m'informer de son arrivée, comme d'une circonstance qu'il lui était si naturel de m'apprendre, et à moi si difficile de deviner !

Un petit billet, remis à mon hôtesse, Mme Plumagé, vint bientôt me démontrer jusqu'à quel point mes conjectures, pourtant si logiques, étaient fausses. Le billet mystérieux, portant très exactement mon adresse, était ainsi conçu :

« Mon cher Pélaïo,

» Je t'ai rencontré sans oser te faire signe que
» je t'avais reconnu, et pourtant, que de choses
» je sens que j'ai à te dire!.. Viens, je t'en prie, me
» voir demain, rue du Repos, n° 17, au deuxième
» étage, vers dix heures du matin, au moment où
» la 7e demi-brigade passera la revue de l'inspec-
» teur sur le quartier de la marine. Adieu, je ne
» puis aujourd'hui t'en écrire plus long. A demain
» le reste.

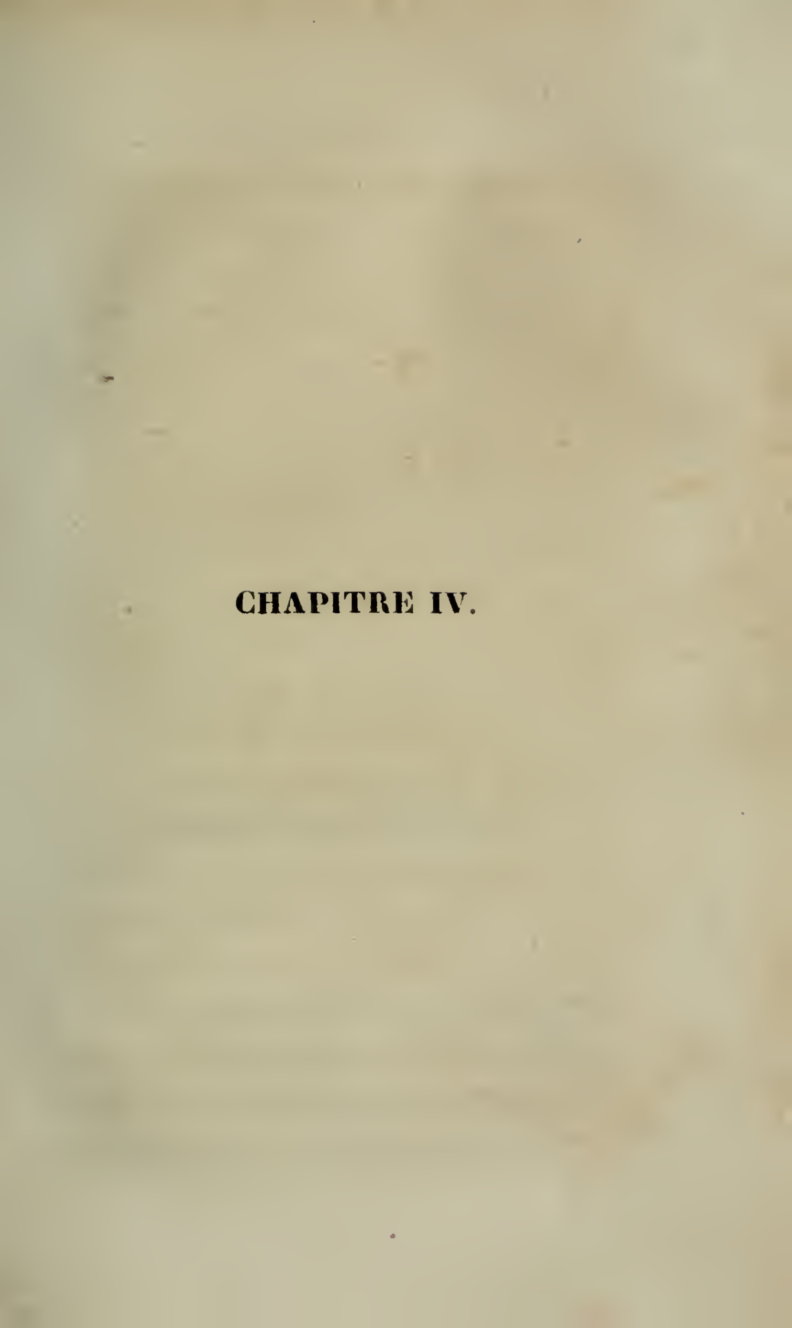
» Ta sœur et amie,

» Angélique CROCHARD, femme TRANCHEVEAU. »

— C'était elle! m'écriai-je, et elle est mariée! Mais pourquoi la réserve avec laquelle elle m'écrit, et la contrainte qu'elle s'est imposée en me rencontrant? Oh! c'est là une singularité de conduite que je tiens à me faire expliquer, et demain j'espère bien obtenir de sa bouche même, les éclaircissemens que je suis en droit d'exiger d'elle et qu'elle

doit me donner pour justifier son inconcevable froideur !

A l'heure qu'elle m'avait indiquée et au moment où la demi-brigade se trouvait rangée et retenue sous les armes, je volai chez Angélique. La pauvre enfant me reçut avec de grandes démonstrations de joie, en me parlant de mes parens, de son père, d'elle, de moi et des années si douces que nous avions passées ensemble. Ce ne fut qu'après avoir épuisé tous les souvenirs d'un temps qui n'était plus, que je parvins, à force de renouveler mes instances et mes questions, à obtenir qu'elle m'apprît par quelle suite de circonstances elle était devenue la femme d'un capitaine de grenadiers.



CHAPITRE IV.

IV.

L'HISTOIRE D'UNE PAUVRE FILLE.

Tu sais, me dit Angélique avec tristesse, ce jour où, forcée de figurer comme déesse de la Raison, dans la fête qu'avait préparée mon père, je te vis partir pour Brest, et me quitter sans avoir pu me

faire tes adieux. Eh bien, c'est de ce jour que date, je ne dirai pas mon malheur, mais l'espèce d'esclavage que je subis aujourd'hui. M. Trancheveau, qui n'était alors que sous-lieutenant dans un détachement en garnison à Saint-Servan, me vit sur le char dans lequel on me traînait malgré moi, au milieu de la cérémonie. J'eus le hasard de lui plaire, et comme il connaissait un peu mon père, il lui fut facile de me faire la cour. Ses intentions étaient honnêtes et ses manières polies. Je n'éprouvai pas cependant pour lui d'abord ce qu'on peut appeler de l'amour, ou même de l'affection, mais comme je n'avais rien, et qu'il pouvait m'offrir un sort plus heureux que celui que j'avais à la maison, je consentis à ce qu'il me demandât en mariage. Mon pauvre père, qui a toujours eu un peu d'orgueil, sans trop savoir pourquoi, et qui venait d'être nommé capitaine des gardes-côtes, répondit à la demande de mon prétendu, que sa proposition ne pouvait qu'être très flatteuse pour lui et pour moi, mais qu'il n'accorderait ma main qu'à un gendre qui aurait au moins obtenu le grade auquel il était

parvenu lui-même. — Ah! ce sont des épaulettes de capitaine, dit alors Trancheveau, qu'il faut à votre demoiselle... Eh bien! puisqu'il en est ainsi, que votre fille se donne la peine d'attendre quelques mois, et nous vous répondons de lui rapporter ce que vous désirez pour cadeau de noces et pour la conclusion du mariage.

Mon père, enchanté de la persistance du sous-lieutenant, lui promit que, pendant qu'il irait chercher de l'avancement à l'armée, il lui conserverait ma main. Trancheveau demanda et obtint la faveur de passer dans la septième demi-brigade qui allait entrer en campagne. Je le vis s'éloigner, sans beaucoup de peine, mais non pas sans être un peu touchée de l'attachement qu'il me montrait, et des dangers qu'il allait courir pour moi. Au bout de quelques années, pendant lesquelles il n'a jamais manqué de nous donner de ses nouvelles, il est revenu en France, et aussitôt que son corps a été appelé à Rennes pour y être caserné, il a sollicité un

congé pour venir sommer mon père de remplir ses engagemens. Mon futur était devenu, depuis notre séparation, capitaine de grenadiers, et lorsqu'il s'est présenté à moi sous l'uniforme du grade que lui avait pour ainsi dire imposé le père Crochard, il n'y a plus eu moyen de reculer, et alors...

— Et alors, ajoutai-je, tu es devenue Mme Trancheveau !

— Hélas! oui. Mais, que veux-tu ? reprit Angélique, ma position à la maison était devenue si insupportable! Mon père, avec cette maudite politique qui avait fini par lui tourner tout-à-fait la tête et lui barbouiller toutes les idées, m'avait rendue la fable du pays, après s'être fait ridiculiser et haïr lui-même de tout le monde. Je n'y pouvais plus tenir, et entre me mettre la corde au cou, ou accepter le premier mari venu, il n'y avait pas, je crois, à balancer : j'ai donc pris le mari qui s'est présenté, comme quelqu'un qui se noie attrappe la première branche qui lui tombe sous la main, et sans l'exces-

sive jalousie du capitaine et la susceptibilité, quelquefois insoutenable de son caractère, je n'aurais pas trop sujet de me plaindre du parti que j'ai été, en quelque sorte, forcée de prendre.

— Ah ! le capitaine est donc jaloux ?

— Comme un tigre, mon ami, comme un tigre, ou pour mieux dire, comme un fou perdu, c'est-à-dire sans rime ni raison... C'est au point que, s'il se pouvait douter que tu es ici, il serait de force à quitter son bataillon en pleine revue pour venir...

— Te battre peut-être, ou me jeter tout au moins par la croisée ?

— Non pas, car garde-toi bien de te figurer que ce soit un brutal ; au contraire, c'est ce qu'on peut appeler un jaloux à froid, rempli de politesse forcée, surtout quand il enrage intérieurement, et qu'un autre que lui serait ouvertement transporté de fureur. Mais, à ça près de ce vilain défaut, dont jamais il ne se corrigera, malheureusement pour lui et pour moi, c'est bien le plus galant homme que je connaisse, et un bel homme, n'est-ce pas? Tiens,

le vois-tu, là bas... à la tête de sa compagnie, me dit Angélique, en me montrant, à travers les vitres de sa croisée, la septième demi-brigade rangée en bataille sur le quartier que l'on découvrait de toute son étendue, du deuxième étage où nous étions placés. Dirait-on, ajouta Mme Trancheveau, qu'il a quarante-cinq ans passés!... Vois donc quelle tenue il vous a, avec ses grandes guêtres blanches et son hausse-col de service, brillant comme un diamant au soleil.

La satisfaction conjugale qu'éprouvait Angélique en me faisant admirer la beauté martiale de son époux, fut soudainement troublée per un long roulement de tambour, qui s'étendit sur le front de toute la demi-brigade.

— Tiens, déjà le roulement! dit la femme militaire... Est-ce qu'ils vont défiler ou simplement rompre les rangs!... En causant avec toi, j'ai oublié de suivre les mouvemens de la revue! Mais dans le doute, vois-tu, le plus prudent, mon ami,

c'est de t'en aller, car s'il te rencontrait ici et qu'il me demandât le motif de ta présence chez lui...

— Eh bien, tu répondrais, lui répliquai-je, à l'injustice de ses soupçons par la vérité des faits. Tu lui dirais que c'est ton ami d'enfance que tu as retrouvé à Brest, et qui est venu tout uniment te rendre visite comme à une sœur ou à une cousine....

— Ah! oui, comme il se contenterait de cela! Tu crois donc, toi, que la jalousie raisonne mathématiquement? On voit assez que tu ne sais pas encore ce que c'est! Mais que Dieu te préserve longtemps de ce vilain mal. Ah ça, écoute, Pélaïo, avant de nous quitter, pensons au moyen de nous revoir. Quand j'entreverrai un moment favorable pour cela, je te préviendrai en t'écrivant, comme je l'ai déjà fait après avoir découvert ton adresse. Mais surtout de la prudence, n'est-ce pas, mon ami? Adieu, adieu! porte-toi toujours bien, pense à moi le plus que tu pourras, et ne perds pas un

instant ; je crois déjà entendre mon jaloux qui nous arrive au pas accéléré sur le dos...

Je remportai de cette entrevue avec Angélique une de ces impressions pénibles qui viennent si souvent dans la vie faner la pureté de nos plus innocens souvenirs de jeunesse. A dix ou douze ans, une petite fille n'a ni bon ni mauvais ton : elle est alors ce que la nature l'a faite, et je me rappelais combien à cet âge Angélique était gentille, douce et naïve. A vingt ans une jeune femme n'est plus que ce que la société au milieu de laquelle elle a vécu a fait d'elle ; et le changement qui me paraissait s'être opéré dans les manières de mon amie d'enfance m'avait désagréablement frappé. Timide, docile et affectueuse autrefois, elle me semblait avoir acquis une hardiesse de langage et un air de familiarité qui sentaient pour ainsi dire la garnison. Le genre d'éducation qu'avait reçu la pauvre orpheline ne devait guère me faire espérer de rencontrer en elle cette élégance de formes et de maintien que l'on ne trouve que chez les per-

sonnes bien élevées. Mais la manière dont la fille du commandant Crochard s'était exprimée avec moi sur le compte de son père m'avait donné à penser qu'une jeune femme qui eût eu le simple sentiment de ses devoirs, aurait fort bien pu, sans avoir été formée aux habitudes du grand monde, s'imposer plus de décence et de réserve en parlant de l'auteur de ses jours, quelque peu respectable qu'il dût être à mes yeux. Cette remarque si naturelle m'inspira un tel sentiment de froideur pour Mme Trancheveau, que je résolus de ne faire, de mon côté, aucune tentative pour hâter une seconde entrevue avec elle; et, satisfait d'avoir rempli, à son égard, ce que je regardais comme un devoir d'amitié et de convenance, j'attendis fort patiemment le moment où elle jugerait à propos de m'engager à renouveler ma visite.

Sept à huit jours se passèrent sans que j'entendisse parler d'Angélique, et sans que je cherchasse à savoir ce qu'elle pouvait être devenue. Mais, au bout de ce temps de silence et presque d'oubli,

je reçus d'elle, par une très-jeune messagère qu'elle avait été probablement choisir dans les toutes petites filles de son voisinage, une dépêche qui, à mon grand étonnement, enveloppait une clé. La dépêche, outre la clé à laquelle elle servait d'enveloppe, contenait ces mots :

« Cher ami,

J'ai à t'annoncer une fâcheuse nouvelle : notre
« demi-brigade part dans deux jours pour un camp
« que l'on va former aux environs de Brest. Mon
« mari m'amène avec lui, comme de juste, et à
« peine avons-nous eu le temps de nous revoir,
« qu'il faut de suite se quitter.... Pour te don-
« ner le moyen de venir me dire adieu, je t'envoie,
« dans la présente, une clé qu'une de mes voisines
« a par bonheur retrouvée, et qui ouvre la cham-
« bre dans laquelle mon mari m'enferme quand il
« sort. Viens aujourd'hui à l'heure de l'exercice,
« de deux heures à quatre, consoler un peu la
« pauvre prisonnière, qui a bien besoin de revoir

« quelqu'un qui l'aime pour oublier un moment « l'esclavage qu'un jaloux ne craint pas de lui « faire supporter... Grand Dieu ! si j'avais pu pré- « voir ce que c'est que le mariage avec un tyran « domestique, comme j'aurais avec plaisir préféré « la triste vie que je menais à Saint-Servan auprès « de mon père, à l'honneur d'être l'infortunée

« femme Tracheveau.

« *P. S.* N'oublie pas, en montant les escaliers, « de regarder derrière toi si quelqu'un te suit, et « tâche, en ouvrant la porte de ma prison, de faire « le moins que tu pourras crier la serrure. »

La teneur de cette missive et la possession de la clé qu'elle venait de faire tomber entre mes mains, me jetèrent dans la plus vive perplexité. Courir, me dis-je, tous les risques attachés à une aventure galante, sans pouvoir prétendre à recueillir le fruit de ma témérité, ne serait-ce pas commettre la folie la plus impardonnable ! Et pour quel motif,

me demandai-je, irais-je braver la colère d'un mari jaloux, quand je n'ai et ne puis avoir avec Angélique que de simples et innocens rapports d'amitié? Oh! décidément, il faudrait, continuai-je en me raisonnant, que j'eusse tout-à-fait perdu la tête pour consentir à devenir, à mes risques et périls, le benêt chevalier de la beauté, dans laquelle je n'ai vu ici qu'une sœur ou une intéressante et chaste compagne d'enfance. Nôn, bien définitivement non, au lieu de ceindre l'épée et de revêtir la cuirasse pour voler au rendez-vous qu'elle vient de me donner, je vais très pacifiquement prendre la plume et choisir une belle feuille de papier pour lui répondre que des affaires importantes et inattendues sont venues tout-à-coup me priver du plaisir d'aller lui faire mes adieux... Mes adieux! répétai-je, en finissant de prononcer ce mot, oui, ce sont bien des adieux que j'avais à lui faire, puisqu'elle m'annonce qu'elle doit partir, me quitter, et qui sait? peut-être pour ne plus nous revoir jamais... Pauvre fille! sacrifiée si jeune à la nécessité de vivre d'une manière quelconque, que dira-t-elle, que pensera-

t-elle surtout de moi en recevant ma lettre? Qu'une vaine et ridicule fièreté m'éloigne d'elle?... ; peut-être même, ce qui serait pis encore, que la crainte que m'inspire une rencontre possible avec son tyran conjugal, a glacé dans mon cœur le sentiment de notre ancienne et mutuelle affection? Oh! non, non, je ne puis pas, je ne dois pas la laisser partir avec ce vilain soupçon là; et puisque, dans l'embarras où je me trouve placé, l'amour-propre doit l'emporter sur la prudence, il ne sera pas dit qu'une sotte appréhension m'aura fait reculer timidement devant les devoirs d'une amitié que je suis encore fier et heureux de pouvoir avouer.

J'étais, en dernière analyse, dans ces dispositions d'esprit toutes favorables, comme on le voit, au parti du rendez-vous, lorsque Mme Plumagé, qui avait un peu deviné ma préoccupation, sans en connaître l'objet, vint interrompre le cours de mes réflexions pour reprendre avec moi, dans un moment qu'elle avait jugé opportun, le cours de morale qu'elle professait depuis quelque temps à

mon usage spécial. — Mon garçon, me dit la veuve, je t'ai toujours dit et redit, sans vouloir te faire payer, Dieu merci, mes conseils, que tout cela finirait mal.

— Et qu'entendez-vous encore, répliquai-je, un peu impatienté, avec ce *tout cela* qui, selon vous, doit finir si mal ?

— J'entends par mon *tout cela*, puisque tu veux le savoir, me répondit la veuve, je ne sais pas trop quoi... Mais ce que je veux te faire comprendre pour la centième fois peut-être, car avec ses amis on ne compte pas, c'est que, depuis que tu t'es mis à jouer la comédie et à fréquenter les comédiennes, ta conduite a changé de bien en mal, et ton caractère de beau en laid.

Or, pour l'intelligence du texte que brodait ainsi mon hôtesse, au profit de mon perfectionnement moral, il est nécessaire d'apprendre que, depuis le jour où la pauvre femme avait su mes débuts et ma chûte au petit théâtre du Lycée, elle avait trouvé moyen de fonder tous les reproches que sa sollici-

tude croyait devoir m'adresser, sur l'imprudence que j'avais eue de jouer la comédie. La comédie enfin était devenue pour elle la raison suffisante de toutes les iniquités du siècle et des petites variations qu'elle s'était figuré avoir remarquées dans mes habitudes et mes allures.

— Et quand il serait vrai, repris-je, pour répondre aux remontrances de ma sermoneuse, que j'eusse joué, comme toute la ville, la comédie de société, croyez-vous que ce fût là un crime irrémissible, dont on dut me rompre la tête du matin au soir!

— Non, sans doute, ce n'est pas un crime pour des gens qui en font leur état, mais pour toi qui as autre chose à faire, c'est un grand tort. J'ai même été, je te l'avouerai, quand j'ai appris la nouvelle, trouver ton contre-amiral pour le prier de t'empêcher de recommencer tes farces, s'il t'en prenait encore fantaisie, et il m'a bien promis que tu n'y reviendrais plus. Mais quoique ce ne soit pas là un amusement décent pour un officier de marine, il y a encore quelque chose de plus mauvais, selon

moi, que de jouer la comédie devant tout le monde.

— Bah! vous croyez? la mère Plumagé?... Et quelle est donc cette chose plus horrible que le plus épouvantable des forfaits connus jusqu'à ce jour?

— C'est de jouer autre chose que la comédie, avec des comédiennes, la peste des jeunes gens et la perdition de tous les imbéciles qui ont encore une réputation à perdre et leur *saint-frusquin* à risquer.

— Et qui vous a dit que jamais, j'eusse..?

— Taisez-vous, bouche menteuse, taisez-vous! Croyez-vous donc que l'on ne sache pas les leçons de tragédie que vous prenez avec la Triboudot, cette pécore qui mange son vieux commandant de place à dîner, en attendant qu'elle vous croque au dessert?.. Et la preuve que l'on sait aussi bien que vous, ce que vous croyez cacher à tout le monde, c'est que ce matin même vous avez reçu de votre grande marchande patentée de simagrées à quarante sous par place, une lettre de menteries avec la clé

qui ouvre la porte de son attrape-niais et de son piége à sots-pigeons.

— Oui, répliquai-je avec un peu de dépit et en me contenant, oui, c'est juste et je suis forcé de rendre hommage à votre pénétration et à votre indiscrète curiosité. Mais pour qu'une autre fois vous appreniez à mieux choisir votre temps pour me donner les avis que vous voudrez m'engager à suivre, je vous déclare aujourd'hui, mère Plumagé, que je vais de ce pas et à la minute même, au rendez-vous que l'on m'assigne dans ce billet, et essayer la clé qu'il renfermait...

Il est des instans où les plus sages conseils ont un effet précisément opposé à l'intention qui les a dictés, et cela dépend de la manière de les donner et du temps que l'on choisit pour les faire entendre. Mme Plumagé en voulant me ramener, m'irrita, et je la quittai pour aller me rendre chez Mme Trancheveau, bien moins poussé par le désir de complaire à celle-ci, que par la folle résolution de faire enrager celle-là.

Pour me conformer de point en point aux instructions que m'avait données Angélique, j'eus soin avant de pénétrer dans le domicile conjugal du capitaine, de m'assurer de sa présence sur le quartier de la marine ; et je le vis faisant faire le maniement de l'arme à ses grenadiers. La rue en ce moment était déserte ; certain de n'être remarqué par aucun voisin, j'escaladai à pas légers les deux étages au haut desquels se trouvait la porte que je devais ouvrir avec la précieuse clé dont, pour la première fois, j'allais faire usage.

Tout se passa jusque-là au gré de mes désirs. La porte s'ouvrit sous ma main tremblante. Angélique accourant au bruit que j'avais fait pour arriver jusqu'à elle, m'accueillit comme un libérateur.

— Ah te voilà, mon ami ? me dit-elle en m'embrassant. Que je suis contente de te voir ! Mais conçois-tu les ruses que nous sommes réduits à employer pour ne faire rien de mal ? Deux amans en vérité, ne s'y prendraient pas autrement pour tromper un mari ombrageux et jaloux.

— Il a donc l'habitude de te mettre sous clé, ton confiant époux, toutes les fois qu'il s'absente ? demandai-je à ma prisonnière.

— Hélas oui, me répondit la victime. Et il dit à ses camarades et aux autres dames de la demi-brigade, que c'est moi qui le prie de me renfermer pour ne pas avoir peur quand il me laisse seule. Enfin imagine-toi qu'il pousse la folie jusqu'à solliciter la place de capitaine trésorier, afin, j'en suis bien sûre, d'avoir à sa porte une sentinelle à la surveillance de laquelle il me signalera quand il sera forcé de sortir seul.

— Oh ! c'est inouï, m'écriai-je ; il n'y a pas d'exemple d'une défiance pareille, et il faut bien certainement que quelque irréprochable que soit d'ailleurs ta conduite, un peu de légèreté naturelle à ton âge, ait donné lieu à d'aussi tyranniques précautions !

— Ah ! tu te figures donc que la jalousie a besoin d'un prétexte pour tourmenter un homme comme

lui ! Mais quand je te dis que, n'eût-il ni femme ni maîtresse, il serait jaloux de lui-même, plutôt que de n'être jaloux de personne, c'est je crois assez clair... Et tiens, pour te donner une idée de son extravagance, je te dirai qu'il a été un jour jusqu'à chercher querelle tout de bon et à mon insu à un jeune homme de Rennes qui avait commis l'imprudence de ramasser sur une promenade, un gant que j'avais eu la maladresse de laisser tomber sans la moindre mauvaise intention !

Au moment même où Mme Trancheveau s'exprimait ainsi sur le compte de son soupçonneux époux, nous entendîmes retentir sur le pallier de l'appartement dans lequel nous étions en train de causer, les pas d'un homme qui, entr'ouvrant la porte dont j'avais eu soin de retirer pourtant la clé, se présenta militairement devant moi... C'était le capitaine...

— Pelaïo, me dit Angélique en pâlissant un peu, mais sans trop se déconcerter, je te présente mon mari.

Je saluai en me levant, et de la façon la moins embarrassée que je pus, le capitaine qui répondit avec assez de froide politesse à mon mouvement.

— Oui, c'est ce pauvre Pelaïo dont je t'ai si souvent parlé qui, en apprenant que nous étions arrivés à Brest, reprit Angélique un peu remise de son trouble, a voulu nous faire sa visite et renouveler connaissance avec moi qu'il n'avait pas revue depuis dix ans, car il y a bien près de dix ans, n'est-ce pas, que tu as quitté Saint-Servan?

— Effectivement, dit alors M. Trancheveau, Madame m'a quelquefois parlé de Monsieur comme d'un ancien ami d'enfance. Mais, ajouta le capitaine d'un air préoccupé, Monsieur ne pourra cultiver longtemps, malheureusement pour nous, la connaissance qu'il a bien voulu renouveler avec toi; car aujourd'hui même, à quatre heures du soir, nous allons nous mettre en route pour Saint-Renan... Mais comment Monsieur est-il parvenu, continua-t-il en jetant un coup-d'œil sournois sur la porte de l'escalier, à découvrir notre demeure et à

savoir notre adresse, pour nous honorer de la visite qu'il a bien voulu nous rendre?

— Rien de plus simple, repris-je alors. Ayant cru reconnaître Angélique à la promenade, et m'étant assuré, en prenant des informations, que c'était bien elle que le hazard m'avait fait rencontrer, il m'a été fort facile ensuite…

— De monter tout droit ici, ajouta vivement Angélique ; et frappant à la *porte que j'avais ou que tu avais oublié de fermer,* il est entré en me causant une surprise des plus agréables sans doute, mais dont je suis à peine revenue depuis les quatre ou cinq minutes qui se sont passées…

— Monsieur sert, je crois, dans la marine, me demanda négligemment le capitaine…

— Oui Monsieur, répondis-je.

— Comme officier?

— Comme enseigne de vaisseau et en qualité de second aide-de-camp du contre-amiral chef maritime.

— Et ce n'est pas sans peine, n'est-ce pas, que tu en es arrivé là, dit Angélique. Combien de foi

ta pauvre mère, cette bonne Jacquette, qui on peut bien le dire m'a servi de mère aussi, t'a cru perdu pour elle! Dieu quel vilain état pour les mères et les femmes que cet état de marin ! Pour moi, je crois, je n'aurais pas voulu pour tout au monde, épouser un officier de vaisseaù.

La conversation, ainsi engagée, continua à se traîner quelque temps entre nous, alimentée de toutes les choses banales qu'Angélique put lui jeter. Dès que je crus trouver une occasion un peu favorable d'opérer ma retraite, je me levai en souhaitant un bon voyage au couple nomade et en le priant de recevoir mes adieux. Le capitaine qui, à ce qu'il paraît, ne voulait pas être en reste de politesse avec moi, se leva pour m'accompagner jusqu'au bas de l'escalier, et là, quand il fallut nous séparer, il me demanda de la manière la plus gracieuse, ma demeure et mon adresse. Après l'avoir satisfait sur ce point et m'imaginant qu'il ne m'avait fait cette question qu'avec l'intention de me rendre cérémonieusement ma visite, je le suppliai

d'en agir sans façon et de vouloir bien ne songer pour le moment qu'à ses préparatifs de départ.

— Non pas du tout, me répondit-il alors, j'espère bien, quelque peu de temps qu'il me reste pour me disposer à me mettre en route, que nous aurons encore le plaisir de nous revoir.—A la suite de cet échange de salutations et de civilités, nous nous séparâmes avec toutes les démonstrations de la satisfaction la plus complète.

En réfléchissant un peu à loisir à ce qui venait de se passer entre Angélique, son mari et moi, je ne m'expliquai pas très clairement d'abord, la modération dont le capitaine avait fait preuve, en me surprenant en tête à tête avec sa femme, après m'être introduit chez lui par un moyen dont il n'avait pas dû se rendre compte. Cet homme ombrageux, qu'Angélique m'avait peint sous les traits d'un véritable jaloux de mélodrame, ne m'avait paru que le plus raisonnable des maris, et tout en me félicitant de m'être tiré si heureusement du mauvais pas dans lequel je m'étais si imprudemment

engagé, je rendis grâces au ciel de m'avoir fait rencontrer dans le capitaine, un époux bien plus accommodant et bien moins défiant que je ne me l'étais figuré en ajoutant foi au portrait que m'en avait fait Mme Trancheveau, avec cette exagération si naturelle aux jeunes femmes quand elles énumèrent les imperfections de leurs maris.

En rentrant au logis vers l'heure du dîner, je vis arriver à moi la mère Plumagé qui, en me remettant une lettre qui m'y attendait, se contenta de me dire d'un ton renfrogné et goguenard : il paraît que c'est aujourd'hui jour de grande correspondance, les lettres pleuvent comme pauvreté sur misère.

Sans trop tenir compte de la remarque satirique de ma gracieuse hôtesse, j'ouvris cette nouvelle dépêche, et je lus :

« Monsieur l'Enseigne de vaisseau,

« Voulant éviter, ce matin, de faire un éclat de-

« vant ma femme, j'ai contenu dans mon cœur le
« ressentiment que rien ne me force à dissimuler
« de vous à moi. Je devais partir aujourd'hui mê-
« me ; mais, après avoir obtenu la permission de
« rester à Brest jusqu'à demain, j'ose espérer que
« vous voudrez bien ne pas me faire perdre le
« temps que je puis employer à châtier un imperti-
« nent de votre espèce. Demain matin, à six heu-
« res, je vous attendrai, avec mon témoin, au fort
« Bougain Nos armes seront celles que nous avons
« l'honneur de porter l'un et l'autre.

« Trancheveau,
« Capitaine de la 1re compagnie de
« grenadiers à la 7e demi-bri-
« gade.

« Brest, ce, etc. »

— Bien ! me dis-je en refoulant jusqu'au fond de mon âme le sentiment d'indignation que la lecture de cet insolent cartel venait de faire bouillonner dans tout mon sang... C'est dans les mains d'un

coupe-jarret que cette sotte aventure m'a jeté. Mais, morbleu ! il ne sera pas dit que le hasard qui m'a précipité dans ce guet-apens m'en aura fait sortir comme une victime docile et résignée... Ah ! ce grand pourfendeur d'Autrichiens se figure peut-être que parce qu'on n'a pas vieilli trente ans dans les corps-de-garde, et que l'on se rase chaque matin les moustaches par mesure de propreté, on doit se laisser bafouer comme un jocrisse par le premier ferrailleur venu?... Eh bien! nous verrons demain de quel côté tourneront les rieurs ; et puisque le sort veut que nous dégaînions sans trop savoir pourquoi, dégaînons tant qu'il lui plaira de nous faire mettre flamberge au vent !

Ma résolution, du reste, fut bientôt arrêtée dans cette circonstance toute nouvelle pour moi. J'allai d'abord trouver mon collègue le premier aide-de-camp, pour le prier de me servir de témoin. Il accepta de grand cœur. Puis ensuite je me rendis chez le général Doucet, pour lui conter mon affaire, bien persuadé que j'étais de la fermeté des

conseils qu'il me donnerait pour la terminer militairement. Le vieux commandant de place, après avoir écouté très attentivement la narration fidèle des faits, me dit :

— Ce capitaine Trancheveau, autant que je puis me le rappeler, est un grand, un peu chauve, autrefois blond, avec de longues moustaches rousses. Un fou, pas autre chose, et qui croit que parce qu'il est marié, on doit se trouver très honoré de lui tirer respectueusement le chapeau sans se permettre de lorgner madame son épouse en passant. Voilà aussi ce que c'est que de se marier comme de gros bourgeois quand on est militaire! Pour moi, si j'avais l'honneur d'être ministre de la guerre, la première chose que je ferais, ce serait d'établir dans chaque régiment un cours de célibat, et d'instituer des récompenses pour tous les plus vieux garçons de l'armée... En définitive, je trouve que dans toute l'affaire dont vous venez de me parler, il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Mais il ne faut pas se le dissimuler, en fait de maris, les plus intraita-

bles ne sont pas ceux que l'on trompe, mais bien ceux qui se croient trompés ; et comme votre grenadier est du nombre de ces derniers nigauds, il est à craindre qu'un arrangement devienne impossible avec lui.

— Mais, repris-je avec vivacité, ce n'est pas pour entrer en arrangement avec lui que je suis venu vous trouver, mon général !

— J'entends fort bien, répondit le général, et après avoir lu la provocation qu'il vous a adressée, je serais le dernier à vous le proposer. Cependant, avant que vous en veniez à croiser le fer, je veux moi-même voir cet original, lui parler ; et pour cela, je vous accompagnerai demain sur le terrain, non comme témoin, ma position me le défend ; mais comme simple amateur. — A propos, mon cher ami, dites-moi un peu, connaissez-vous le maniement de l'arme blanche ?

— Nullement, et à peine suis-je en état de bien me mettre en garde.

— Tant mieux, parbleu ! car il vaut infiniment mieux ne rien savoir du tout, en fait d'escrime, que

de n'être savant qu'à demi. J'ai toujours vu les maîtres d'armes et les crânes de profession se faire tuer par des massacres ou des maladroits. Tendre le poignet, pointer au corps et marcher droit, voilà toute la finesse des plus malins sur le terrain... Tenez, mettez-vous là, prenez-moi cette canne comme vous feriez si c'était un sabre ou un demi-espadon, et supposez pour un instant que je suis l'homme qu'il s'agit d'abattre. Voyons un peu, comment feriez-vous?

Pour contenter la fantaisie du vieux praticien, je fis tout ce qu'il voulait me faire faire par sollicitude pour moi, et quand j'eus marché quelques semelles sur lui, le bras tendu et la canne sûr sa poitrine,il s'écria en me serrant affectueusement et vivement la main :

— Fort bien, jeune homme, fort bien... Vous avez un poignet à abattre, comme un taureau, le premier tireur venu de régiment. Au reste, comme je vous l'ai dit, je serai là demain matin pour voir par moi-même la manière dont se passeront les

choses entre vous et ce grand avaleur de jeunes étourneaux. Ah! dame, que voulez-vous, ajouta, en me reconduisant, le vieux pêcheur, il fallait bien vous attendre, en voltigeant sur les roses, à rencontrer les épines dont elles sont hérissées. Quant à moi, qui ai fait aussi le papillon volage de mon temps, j'ai toujours vu les bonnes fortunes et les duels marcher de compagnie et de front; c'est la règle ici bas, où le plaisir ne va pas plus sans la peine, qu'un joli feu de bivouac sans un peu de fumée. Et cependant, l'âge où l'on peut mêler tout ensemble : les jouissances et les tribulations, les affaires de cœur et les affaires d'esprit, est encore, dit-on, le plus bel âge de la vie. Allons... bonsoir, bonne nuit, et pas de mauvais rêves surtout!

Satisfait de l'entrevue toute amicale que je venais d'avoir avec mon général, je me couchai fort tranquillement jusqu'au lendemain. A cinq heures du matin, celui de mes camarades que j'avais choisi pour second, entra dans ma chambre pour me réveiller, et sans que la mère Plumagé pût se douter

du motif qui m'engageait à quitter sitôt mon gîte ce jour là, je me dirigeai avec mon ami vers le lieu que mon adversaire m'avait indiqué pour nous couper commodément la gorge.

Deux routes différentes conduisent au fort Bougain, vieille citadelle située à près d'une demi-lieue de Brest. L'une de ces routes, que l'on peut suivre en parcourant l'intérieur du port, vous fait arriver tout droit à la porte de la Tonnellerie, qui s'entr'ouvre sur l'entrée même de ce fort. L'autre, qui vous jette en dehors de la ville vous ramène au même point, mais après vous avoir fait traverser les campagnes dont les fortifications de la place sont bordées. Mon second, supposant avec raison que le capitaine et son témoin avaient dû choisir le dernier chemin, m'engagea, pour nous éviter le désagrément de les rencontrer dans le trajet, à suivre la route du port, qui était celle que nous avions l'habitude de prendre, quand notre service nous appelait dans les ateliers ou les magasins de l'Etat. A peine avions-nous fait un millier de pas sur les

vastes quais du Magasin-Général, de la Voilerie et de la Garniture, que nous découvrîmes devant nous le général Doucet, qui, vêtu d'une grande redingote bourgeoise boutonnée jusqu'au menton, cheminait, les mains derrière le dos, vers le lieu où la veille il m'avait promis de se trouver pour assister en amateur au spectacle de la rencontre. Dès qu'en se retournant au bruit que nous faisions, il nous aperçut, doublant le pas derrière lui, il vint à nous.

— Eh bien! nous dit-il gaîment, il fait aujourd'hui un temps superbe, et je parierais que les fleurs et l'herbe sont encore couvertes de rosée. Voilà bien deux ou trois ans qu'il ne m'était arrivé de respirer le frais d'aussi belle heure... Puis, après avoir parlé avec lui de la magnificence de la journée qui se préparait et de l'extrême pureté de l'air du matin, nous causâmes de choses et d'autres, sans dire un mot, bien entendu, de ce qui devait nous occuper le plus en cet instant. Cette affectation que l'on met, au moment d'un duel, à s'entretenir de tout autre chose que de la seule affaire à laquelle on puisse penser, me frappa, mais sans m'intimider,

et je me prêtai, de la meilleure grâce possible, à tout ce que mes deux compagnons voulurent me faire dire de banal ou d'insignifiant.

Lorsqu'au bout de la promenade de santé que nous paraissions faire tous les trois, nous nous trouvâmes rendus à la porte que nous devions passer pour sortir du fond du port et entrer au fort Bougain, nous vîmes filer devant nous le capitaine Trancheveau et un autre officier d'infanterie.

— Oui, c'est bien ce grand gaillard-là, dit alors le général, en reconnaissant dans notre champion, l'officier de grenadiers dont il avait cru se rappeler les traits en causant de lui avec moi. Oui, c'est bien lui... Il faudra que tout-à-l'heure, nous ayons un petit mot de conversation avec ce luron là...

Nous ne rejoignîmes les deux militaires que lorsqu'ils se furent arrêtés au bas d'un des glacis du fort. Mon témoin et celui du capitaine, après s'être

salués, se prirent le bras pour aller s'entretenir à l'écart de l'affaire qui nous avait amenés sur le terrain. Pendant ce temps, le général, profitant du moment où Trancheveau se trouvait seul, aborda son homme en lui disant, sans plus amples préliminaires :

— Il paraît, monsieur le capitaine, que vous allez bientôt croiser le fer avec ce jeune homme ?

Tout surpris d'abord de la singularité de cette question, le grenadier regarda fixement celui qui la lui adressait, et, reconnaissant tout aussitôt le commandant de place dans l'interrogateur, il ne sut que balbutier ces mots :

— Mais, mon général, il est vrai qu'une affaire très-désagréable, mais devant laquelle je n'ai pas pu reculer...

— Oh ! tout à votre aise, répondit le commandant. Je ne suis venu ici pour gêner personne ; mais puisque le hasard m'y a conduit, et que ma po-

sition me donne peut-être le droit de parler, vous me feriez plaisir en me disant, si vous la savez, la raison pour laquelle vous allez vous abattre bras ou jambes avec monsieur ?

— Quant à cela, mon général, vous me permettrez, répliqua Trancheveau, de vous dire que c'est mon secret.

— Beau secret ! une affaire de femme, qui n'a pas l'ombre du sens commun, et qui ne prouve que deux choses : l'innocence de monsieur et votre folie à vous.

— Mon général, en toute autre circonstance je pourrais recevoir vos ordres et écouter avec respect vos observations ; mais ici, quand il s'agit d'une chose qui ne regarde nullement le service....

— Vous devez au moins écouter la raison et la vérité. Votre adversaire m'a tout dit, et je le connais assez pour affirmer qu'il a été, dans ses aveux, aussi loyal que sincère. Madame votre épouse, dont au reste je me soucie fort peu, a agi assez légèrement pour transformer une circonstance toute naturelle, et toute honorable pour monsieur, en

un événement dont votre jalousie a fait une affaire d'Etat. Voilà ce dont je puis répondre sur l'honneur, moi ; vous pourrez ensuite vous battre, vous égorger si bon vous semble après cela ; c'est, comme vous me l'avez d'abord dit, votre affaire et non pas la mienne ; mais je vous déclare que si vous persistez à maintenir les termes injurieux que la démence vous a dictés dans le cartel que j'ai eu sous les yeux, au lieu de voir en vous un mari qui cherche à venger son honneur outragé, je n'y verrai plus qu'un don Quichotte de jalousie, ou, qui est pis encore, qu'un crâne écervelé.....

— Oh ! c'en est trop, général, vous me traitez là avec une rigueur que rien ne peut excuser, et si comme moi vous aviez surpris ce monsieur tête à tête avec votre femme...

— Qu'est-ce que cela prouve, je vous le demande ! Parbleu ! la belle affaire, quand aucune coupable intimité....

— Morbleu ! j'aurais bien voulu vous voir à ma place.

— Et qui vous dit que je sois plus exempt qu'un

autre de ce qui vous tient tant et si follement à cœur?

— Avec monsieur?

—Et, encore une fois, qui vous assure que monsieur ne m'ait pas fait l'honneur de trouver ma femme de son goût, puisque femme il y a?

— Ah! par exemple, vous me permettrez de vous dire, avec tout le respect que je vous dois, qu'en voilà une par trop forte. Le général veut parler sans doute de sa maîtresse, mais de sa femme....

— Et ne vous exposez-vous pas à traiter votre femme comme une maîtresse, quand vous la soupçonnez, comme je pourrais soupçonner la personne avec laquelle je vis, pour vivre avec quelqu'un?

Profondément affecté du mot cruel que venait de laisser échapper le général pour ramener l'obstiné capitaine au sentiment de la raison, par la conformité de la situation qu'il établissait entre ce mari ombrageux et lui, je m'élançai entre les deux interlocuteurs, et, m'adressant à mon adversaire,

je m'écriai : A nous deux, monsieur... Il y a déjà trop longtemps que vous me fatiguez de votre impertinence. Voyons, défendez-vous! cela ne regarde plus que vous et moi!

La brusquerie de mon mouvement rappela sur le lieu même de la scène les deux témoins, qui s'étaient déjà presque entendus pour arranger l'affaire que la véhémence de ma provocation venait de rendre désormais inévitable... Mais au moins, s'écria alors mon second en courant à moi, donnez-nous le temps de mesurer les armes et de régler un peu les conditions du combat. En disant ces paroles, mon ami s'empara du sabre que j'avais à la main ; le témoin du capitaine en fit autant de son côté, et, après avoir rapproché l'une de l'autre nos armes, qui se trouvèrent à peu près d'égale longueur, chacun de nous reprit résolument la sienne.

— Attention! me dit à l'oreille en cet instant même le général : il y a du ferrailleur breveté dans

ce bipède-là. Du sang-froid, et toujours le poignet ferme et la pointe droite devant vous...

Nous tombons en garde : nos deux fers se croisent en frémissant ; j'avance d'un pas ferme sur mon adversaire, qui, sans s'ébranler, m'envoie un coup de manchette en dehors au moment où je fais filer mon arme de manière à le traverser de part en part... Assez ! assez ! s'écrient à la fois les deux témoins en se précipitant entre nous. . . . Vous êtes blessé, me dit froidement le général... Moi, général? dis-je.

— Eh oui, sans doute, vous, me répondit-il.... Voyez votre bras....

Un peu de sang avait en effet rougi la manche de ma chemise; mais le coup n'avait pénétré que légèrement dans les chairs de mon avant-bras droit. Quand mon vis-à-vis, sorti intact de ce rapide choc, se redressa pour se rapprocher pacifiquement de moi, il s'aperçut qu'une de ses bretelles avait été coupée comme un fil par le coup droit que je lui avais destiné...

— Diable ! dit le général au capitaine en examinant en connaisseur ce témoignage encore si récent de mon savoir-faire, quatre lignes de plus en dedans et votre affaire était faite, mon grand garçon. Mais à présent que la guerre est finie, ajouta-t-il, les combattans ne doivent-ils pas signer le traité de paix?

— Pour moi, reprit aussitôt Trancheveau, je n'y vois aucune objection, et si monsieur veut bien permettre...

— *Monsieur*, répondis-je alors à mon ennemi tout-à-fait apaisé, n'a ni paix à signer avec vous ni guerre à vous déclarer... Il fallait un peu de sang pour éteindre votre injuste colère; maintenant vous devez être satisfait. Pour vous prouver que le démenti que j'opposais à la fausseté de vos soupçons ne m'était pas dicté par la peur, j'ai répondu à votre défi. Mais à présent que je puis rendre hommage à la vérité sans que vous ayez le droit de douter de mon courage, j'atteste ici que votre femme était innocente, et j'ajouterai que j'estime trop

peu votre susceptibilité pour accepter la réconciliation que vous me proposez à la suite d'une affaire qui doit être une leçon moins pour moi que pour vous.

Mon querelleur tout déconcerté de l'accueil imprévu que je venais de faire à ses ouvertures de raccommodement, me regarda quelque temps sans proférer une parole ; puis remettant son sabre dans le fourreau et reprenant son habit et son chapeau, il s'éloigna avec son témoin dont la conduite avait été celle d'un galant et noble officier dans cette querelle qu'il avait fait tous ses efforts pour terminer pacifiquement.

— Peste, fit le général quand nous nous trouvâmes seuls : comme après la bataille, vous expédiez lestement l'ennemi qui vous a mis en campagne ! Dans mon temps les choses ne se passaient pas ainsi, et quand on avait cherché inutilement à s'entretuer, on avait au moins la courtoisie de s'embrasser comme de bons et vrais camarades... Mais

au total il n'est peut-être pas trop mauvais dans l'intérêt de la morale conjugale, que vous ayez un peu lavé la tête fantasque de ce grand benêt de mari.... Vous avez mis dans le sermon dont vous l'avez régalé, un ton de raison et de gravité au-dessus de votre âge... Mais c'est surtout le coup droit que vous lui avez porté et qui l'a rasé de si près, qui m'a paru extrêmement remarquable... Un rien de plus en dedans et madame son épouse devenait une veuve inconsolable à consoler.

Pendant que le vieux plaisant me parlait ainsi sans trop songer à ma blessure qu'il ne regardait que comme une coupure qu'un perruquier m'aurait faite en me rasant, mon ami avait eu soin de me bander le bras au moyen d'un mouchoir dont il m'avait fait une compresse, et craignant que le sang qui commençait à jaillir ne m'affaiblît de manière à m'empêcher de marcher jusqu'à mon logis, il avait couru à la ville chercher une voiture dans laquelle il se proposait de revenir à notre rencontre.

Appuyé sur le bras du général, et marchant à petits pas, je continuai à cheminer pour rentrer à Brest. La conversation entre mon compagnon et moi prit, pendant ce petit trajet, un ton que certes je ne lui eusse pas donné, si j'avais été maître de le choisir, mais que je fus obligé de subir, dans l'impossibilité où je me trouvais de changer le sujet de l'entretien.

— Avouez franchement, me dit mon dialogueur, que c'est une chose un peu drôle qu'une première affaire. Mais pour un début, vous vous en êtes tiré comme une ancienne pratique... Cependant, à votre place, voyez-vous bien, mon cher ami, je tâcherais d'éviter à l'avenir toute ces querelles dans lesquelles les femmes jouent toujours le principal rôle, car soyez bien convaincu que tous les succès que l'on obtient ou que l'on cherche auprès des belles, ne compensent que très faiblement, pour les jeunes gens, les avantages plus solides qu'ils leur font perdre.

— Mais, à vous entendre, répondis-je, il sem blerait. général, que je me suis attiré par fatuité

ou galanterie le duel dont vous venez d'être spectateur?

— Non certainement, non; je suis à cent lieues de le penser, mais on le dira, et voilà le mal. Au reste, en vous parlant ainsi, je pourrais peut-être vous faire supposer que je vous fais ici *de la morale intéressée;* et pourtant, je veux bien que le diable m'emporte, si j'y songe, car le conseil que je vous donne est cent fois plustôt inspiré par l'amitié que j'ai pour vous, que par une ridicule jalousie qu'en bonne conscience, vous moins que tout autre, devez me supposer.

— Général, murmurai-je, je ne vous comprends pas bien...

— Bah! laissez-moi donc! Moi je suis sûr, au contraire, que nous nous entendons parfaitement tous les deux; mais laissez-moi finir. Je vous disais donc que lorsque l'on a, comme vous, une brillante carrière à parcourir, il faut avoir le courage de sacrifier des plaisirs frivoles, et qui ne mènent à rien, à des devoirs impérieux qui conduisent à tout ce qu'il y a d'honorable et de positif dans la vie. Moi,

mon affaire est faite, et rendu à la limite, je puis ne m'inquiéter que fort peu de l'opinion dont j'ai eu besoin pour y arriver. Mais vous, c'est tout différent. La course que vous avez à fournir est longue, et il faudra marcher vite et ne pas vous arrêter en route, si vous tenez à faire votre chemin. Je sais bien qu'à votre âge, avec le goût de tous les plaisirs et les moyens de goûter toutes les jouissances, il est horriblement pénible de s'imposer toutes les privations. Mais que voulez-vous? c'est à ce prix que l'on paie l'avancement et la considération qui, plus tard, vous mettent à même de vous passer de la protection de tout le monde. Ce que je vous dis là, entendez-vous, ne m'est pas inspiré, je vous le répète, par le désir de vous éloigner de Brest et de me débarrasser de vous, sous un prétexte honnête ; car encore une fois, sachez bien, comme je vous l'ai déjà fait entendre, que *je m'en moque*. Mais c'est pour vous, uniquement pour vous, que je tiens ici ce langage avec toute la franchise d'un vieux soldat qui vous veut du bien, et qui, à l'occasion, vous le prouvera autrement que par de belles paroles.

Mon ami arriva avec la voiture qu'il avait été chercher en ville. Il était temps ; car la mercuriale toute paternelle que venait de me faire le général, m'avait mis dans un tel embarras et m'avait fait éprouver un tel malaise, que j'eusse été dans l'impossibilité de répondre sans la plus vive et la plus gauche émotion, à toute la bienveillance qu'il me témoignait. La conversation ayant pris forcément un tour moins grave en présence d'un tiers, m'arracha à la gêne de ma situation, et mes deux témoins, après m'avoir reconduit en voiture à mon domicile, et avoir recueilli de la bouche même d'un médecin qu'ils avaient appelé, l'assurance que ma blessure n'aurait aucune suite dangereuse, me quittèrent en me souhaitant une prompte convalescence.



CHAPITRE V.

V.

ADIEU AUX BELLES.

Rien n'est moins durable que les émotions les plus vives. Une heure après mon duel avec le capitaine, je ne me rappelai plus qu'avec une sorte de froideur et d'indifférence, les diverses circonstances qui avaient accompagné cet événement pour-

tant si nouveau et si étrange pour moi. Mais en réfléchissant aux paroles que le général m'avait fait subir à la suite de mon affaire avec Trancheveau, je me sentis profondément pénétré des torts que jusque-là je m'étais efforcé de me cacher à moi-même avec cette complaisance égoïste que l'on a toujours pour les faiblesses séduisantes que l'on n'a pas le courage de condamner. Bien résolu du reste à ne plus revoir la Triboudot, je me promis solennellement d'expier autant qu'il me serait possible, la faute trop irréparable que j'avais commise en répondant avec trop de facilité à ses avances. Tromper le général quand je pouvais supposer qu'il ignorait l'infidélité de sa maîtresse, c'était déjà manquer aux devoirs les plus saints de l'amitié ; mais continuer à partager avec lui les faveurs de la femme dont il avait appris et toléré avec tant d'indulgence la perfidie, ce n'eût plus été le tromper, c'eût été le trahir, et mon cœur était encore assez bon, pour me faire repousser comme un crime, l'idée d'un pareil dévergondage de mœurs. Je jurai donc et cela sans effort, tant ce sacrifice

partait vivement de ma conscience, de rompre pour toujours toutes relations d'intimité avec la femme à laquelle j'aurais pu immoler mon avenir, mais à qui je n'aurais plus eu la force d'immoler la confiante vieillesse d'un ami.

Une épreuve moins dure, mais encore plus iné vitable que celles que mon courage et ma sensibilité avaient eu à subir ce jour là, m'attendait au logis. La bonne Mme Plumagé, en apprenant ma rencontre avec le capitaine et les suites trop notoires qu'elle avait eues pour moi, ne put même malgré les injonctions formelles du médecin, m'épargner entièrement les reproches que sa sollicitude me réservait, et tous les efforts qu'elle fit pour s'imposer la modération qu'elle devait se prescrire en cette circonstance, n'aboutirent qu'à donner à ses remontrances maternelles, une forme plus douce que celle dont elle avait pris l'habitude de les revêtir dans nos entretiens journaliers et les conjonctures ordinaires.

— Quand je te répétais, me dit-elle, que ta co-

médie finirait par te jouer quelques mauvais tours, tu me traitais de radoteuse et de vieille folle. Vois, cependant, ce qui vient de t'arriver ! Un coup de sabre pour quelque pécore qui ne vaudrait peut-être pas un coup d'épingle si ça s'achetait ce que ça pèse dans la balance des honnêtes gens. Un enseigne aller se battre avec des maîtres d'armes qui en font leur métier, quand de simples aspirans, les plus tapageurs de tous mes pensionnaires, ne voudraient pas... Ah Pélaïo, Pélaïo, ce n'est pas ainsi, mon cher ami, que tu réussiras, je ne dis pas à obtenir toute mon amitié , car tu l'as, mais toute l'estime que j'aurais eu tant de plaisir à avoir pour toi !

Inexplicable esprit des femmes ! Cette bonne dame Plumagé qui me sermonait ainsi, et qui une heure avant mon duel avec le capitaine aurait tout donné au monde pour m'arracher au danger que sa tendresse pour moi lui aurait fait redouter, se montra, le péril une fois passé, toute fière de l'énergie avec laquelle j'avais soutenu ce combat si

inégal. Je riais, je l'avoue de bon cœur, de la voir accueillir avec une sorte d'orgueilleuse satisfaction tous ceux de mes amis qui venaient me rendre visite, et auxquels elle se croyait obligée de faire les honneurs de ma blessure. Devant moi, et en leur présence, elle ne trouvait que des remontrances affectueuses à m'adresser sur ce qu'elle appelait presque ma crânerie et mon fol entêtement ; mais dès qu'elle pouvait attraper à l'écart un de mes camarades pour lui dire sur mon compte tout ce qu'elle pensait me cacher, son attachement pour moi s'épanchait alors avec la plus entière liberté, et mon austère Egérie n'était plus que la plus indulgente et la plus aveugle de toutes les mères adoptives ; car, il faut le dire, depuis longtemps mon excellente hôtesse était devenue pour moi une seconde mère, mais une mère avec toutes les préventions et toutes les faiblesses que comporte la maternité.

Pendant les quelques jours que je fus condamné à garder la chambre, les distractions et les visites ne me manquèrent pas, et j'eus lieu de remarquer

en cette circonstance à quel point l'intérêt public se laisse exciter par tout ce qui se rattache à un duel. Un bras ou une jambe héroïquement perdue au service de la patrie m'eût bien certainement valu beaucoup moins de félicitations et de témoignages de bienveillance, que l'égratignure dont le sabre du capitaine m'avait doté dans un misérable combat singulier, plutôt fait pour être blâmé par les gens sensés que pour captiver l'admiration de toute une ville. Au milieu de tant de marques de sympathie, il en était une à laquelle je prévoyais bien que je ne pourrais pas échapper, et que je redoutais comme le signal d'un pénible sacrifice. Quelques momens après avoir appris mon accident, de la bouche même du général, Mlle Triboudot m'écrivit un mot pour m'annoncer que, ne pouvant résister au désir de me voir, elle se rendrait chez moi à l'heure que je croirais devoir lui indiquer. Je sentis, en recevant cette lettre, que l'instant d'accomplir le devoir de conscience que je m'étais imposé était arrivé; et comme on n'a jamais plus de force pour accomplir des engagemens

difficiles qu'au moment où l'on vient de les prendre, je répondis avec fermeté et politesse à la maîtresse du général, que quelque touché que je fusse de l'intérêt qu'elle voulait bien me témoigner encore, je m'étais résigné, par une délicatesse qu'elle devait comprendre et imiter, à ne plus la revoir!... La réponse de mon héroïne, que je croyais avoir réduite au désespoir, fut de nature à me rassurer pleinement sur son compte, et à me désabuser un peu sur la grandeur du sacrifice que je croyais lui avoir imposé en m'immolant le premier aux scrupules de l'amitié.

« J'avais toujours pensé, m'écrivit-elle, que
« vous n'étiez bon qu'à faire un homme marié ; mais
« si j'avais pu douter un instant de l'exactitude de
« l'opinion que je m'étais formée de vous, les jolis
« petits scrupules qui viennent de vous monter si
« subitement, au cœur auraient suffi pour me con-
« firmer dans l'idée que j'ai depuis longtemps con-
« çue de toute votre personne. On ne peut, en vé-
« rité pousser plus loin la vertu, et, quelque bons

« que soient les conseils que vous me donnez, vous « me permettrez, bel et chaste Hippolyte, de vous « admirer sans vous comprendre... Adieu ; conti- « nuez à être modèle de sagesse et d'abnégation, et « portez-vous surtout toujours bien.

« TRIBOUDOT. »

J'avais eu, pendant ma liaison avec la tragédienne, la bonhomie de lui avouer les relations qui existaient entre lord Barnstaple et moi, et de lui faire connaître les détails déjà anciens de mon aventure avec ce noble Anglais. La Triboudot qui, comme toutes les maîtresses, était douée de cet instinct qui leur fait deviner, par prévoyance ou par jalousie, les mariages auxquels leurs amans sont prédestinés, m'avait souvent prédit qu'un jour je deviendrais l'époux de la fille de mon protecteur ; et cette folle idée, revenant avec plus de vivacité à son esprit au moment où elle me traçait sa réponse, lui avait sans doute inspiré l'anathème contenu

dans ces mots : *Vous n'étiez bon qu'à faire un homme marié !...*

Il y a dans le dépit avec lequel une maîtresse subit une rupture, quelque chose qui satisfait l'amant qui peut se croire encore aimé. Mais éprouver le dédain ou l'indifférence de la femme que l'on quitte avec effort, c'est être longtemps condamné à sentir saigner la blessure qu'elle fait à votre amour-propre. Mon sacrifice avait été magnanime, et il fut d'autant plus douloureux, que celle qui en était l'objet ne me parut pas en avoir compris la noblesse.

Une seule personne sembla m'en savoir gré, et ce fut le général, celui-là même qui feignait d'attacher le moins d'importance au triomphe que je m'étais fait une loi de remporter sur moi-même, en son intention.

— J'ai su, me dit-il un jour, tout ce qui s'est passé de confidentiel entre *elle* et vous. C'est fort bien de votre part, et je vois avec plaisir, beaucoup plus pour vous que pour moi au moins, que vous

avez le cœur placé au bon endroit. Avec cela, voyez-vous, on ne va pas toujours vite, mais on va pourtant loin, parce que c'est la seule chose qui soutienne dans une longue route. Mais, au fait, ajouta-t-il, comme il faut, tôt ou tard, que toute bonne action ait sa récompense en ce monde ou dans l'autre, je vous annoncerai que votre sage résolution a déjà porté ses fruits. Tenez, pas plus tard qu'hier, je parlais à votre contre-amiral de l'amitié que j'ai pour vous et du désir que j'aurais de vous voir quitter un poste agréable, il est vrai, mais sans aucun avantage réel, pour un emploi qui vous mettrait à même de tirer parti du mérite et du courage que personne ne vous refuse, mais que personne encore n'a songé à récompenser assez dignement, selon moi. Un nouveau contre-amiral, qui vient d'arriver des prisons d'Angleterre à Brest, et qui entendait notre conversation, s'est joint à moi pour appuyer chaudement l'opinion que j'émettais en votre faveur ; il a beaucoup causé de vous et a dit vous connaître depuis longtemps sous les meilleurs et les plus honorables rapports.

— Et vous nommez ce nouveau contre-amiral? demandai-je au général.

—Ma foi! je serais assez embarrassé de vous dire son nom, car je ne m'en suis pas fort occupé, mais je crois cependant... attendez donc, que c'est ce *ci-devant* officier de l'ancien régime, que l'on a surnommé autrefois le commandant Chose.

— Comment! m'écriai-je, mon commandant serait ici? Et par quel hasard, lui qui, après un glorieux combat, a été fait prisonnier dans l'Inde, serait-il revenu sitôt en France?

— Par un hasard que lui-même va avoir l'avantage de vous expliquer, dit en cet instant le commandant Chose, en entrouvrant ma porte et en se chargeant de répondre en personne à la question que je venais d'adresser au général.

Ravi de revoir, au moment où je m'y attendais le moins, le seul chef pour qui j'eusse conservé de l'attachement, je sautai au cou de mon ancien commandant, comme aurait fait son fils, et lui m'embrassa avec autant de tendresse que s'il avait été

mon père. Puis après ces témoignages réciproques de la plus vive affection, le commandant, se retournant vers le général qu'il avait reconnu en entrant, lui dit : — Monsieur le commandant de place, vous voyez là un jeune homme à qui je dois, sans qu'il s'en doute peut-être encore, le bonheur de m'être retiré tout dernièrement des griffes de messieurs les Anglais.

— Et comment? demandai-je au commandant, ai-je été assez heureux pour rendre à la marine un service aussi signalé?

— Comment? reprit le commandant, vous allez l'apprendre en deux mots, car il est bon que vous sachiez ce que vous faites très modestement pour vos amis. Imaginez-vous qu'après avoir été fait prisonnier, à la suite d'un combat acharné que j'avais été contraint de livrer avec mon seul vaisseau à toute une division ennemie, je fus envoyé en Angleterre pour y subir la détention à laquelle nos généreux rivaux condamnent, comme vous le savez, tous les vaincus. A mon arrivée à Tiverton, lieu de la résidence forcée qu'on m'avait assignée, je vis

venir à moi, un beau jour, vous ne devineriez jamais qui, quand bien même je vous le donnerais en mille.

— Lord Barnstaple! m'écriai-je aussitôt.

— Tout juste! et c'est vous qui l'avez nommé. Ce brave lord venait d'être informé de mon débarquement dans son pays, et comme il avait à cœur de s'acquitter du service que, dans une occasion à peu près semblable, je lui avais rendu lorsqu'il était mon prisonnier, il était accouru m'annoncer que j'étais libre et qu'il avait réussi à m'échanger contre lui-même, qui allait se trouver, par ce moyen, dégagé de la parole que je lui avais fait donner, de ne pas prendre du service contre la France. Notre affaire ainsi réglée, il fallut, vous entendez bien, célébrer la ratification du traité de paix que nous venions de conclure. Lord Barnstaple m'amena dans son château, à quelques milles d'Exeter; et je ne saurais vous dire la somptuosité de l'accueil que j'ai reçu dans cette délicieuse demeure. Dieu! la ravissante personne qu'il a pour fille: un ange de beauté et de bonté tout à la fois. Et comme l'on vous aime

dans toute cette maison ! Enfin croiriez-vous que, pendant les quatre jours qu'il m'a fallu passer chez mon hôte illustre, avant de m'embarquer pour la France, il n'a presque été question entre nous trois que de vous seul ? Dire toutes les choses que l'on m'a demandées sur votre compte, et tout ce qu'il m'a fallu répondre pour satisfaire la bienveillante curiosité du père et de la demoiselle, me serait aujourd'hui impossible. Ils voulaient tous deux me charger de lettres et de commissions pour vous, mais la crainte de ne plus vous retrouver à Brest, à mon arrivée au gîte, m'a seule empêché de devenir en cette circonstance le messager de l'amitié que vous porte cette charmante et noble famille. En mettant le pied à terre en France, vous savez ce que j'y ai trouvé : le brevet de contre-amiral, et la certitude d'avoir le commandement d'une division, quand le repos que je vais me donner me permettra de reprendre la mer.

Le général Doucet se joignit à moi pour exprimer à mon ancien commandant tout le plaisir que

nous faisait éprouver cet avancement si mérité.

— Mais attendez un peu, nous dit le contre amiral après avoir reçu nos félicitations; ce n'est pas encore là tout ce que j'avais à vous apprendre. Jusqu'ici je ne vous ai guère parlé que de moi, et il est juste que je vous entretienne un peu de ce que j'ai réussi à faire pour vous, monsieur mon ex-secrétaire intime. Hier, comme a pu vous le dire déjà le général ici présent, en causant de choses et d'autres avec celui de mes estimables collègues auquel vous êtes attaché comme aide-de-camp, j'ai poussé une pointe en votre faveur, dans les reinsde votre patron qui peut tout ici, et, à la suite d'une assez longue conversation entre lui et moi, il a été convenu qu'il vous donnerait le commandement d'un lougre de huit canons, avec une gentille petite mission qu'il a depuis quelque temps dans sa manche, et qu'il tenait en réserve pour une bonne occasion.

— Un commandement à moi! m'écriai-je avec ravissement.

— Et pourquoi non? répondit le contre-amiral Chose. N'avons-nous pas toutes les qualités requi-

ses pour commander, après avoir su longtemps obéir avec ponctualité et servir avec distinction ? Comme j'aime les affaires qui se font vite, parce qu'il n'y a guère que celles-là qui se fassent, j'ai pressé mon collègue de réaliser les bonnes dispositions qu'il venait de me montrer en votre faveur, et ci-inclus je vous apporte l'ordre formel de prendre le commandement du lougre de l'Etat le *Granville.* Ma visite avait surtout pour but de vous annoncer cette petite nouvelle.

— Eh bien ! fit le général Doucet en me regardant d'un air de jubilation, quand je vous disais que nous ferions quelque chose de bon de vous, me trompais-je ?

—Ah ! fasse le ciel, répondis-je, que je parvienne un jour à me montrer digne de tant de faveurs et de bontés !

— Ainsi donc, reprit mon ancien capitaine, vous voilà content de moi ?

— Oh ! enchanté plus que je ne saurais vous l'exprimer, m'écriai-je..... Cependant, ajoutai-je aussitôt, quelque vive que doive être ma satisfac-

tion, permettez-moi de vous dire, mon commandant, qu'il y manque encore quelque chose pour qu'elle soit aussi complète que je le désirerais.

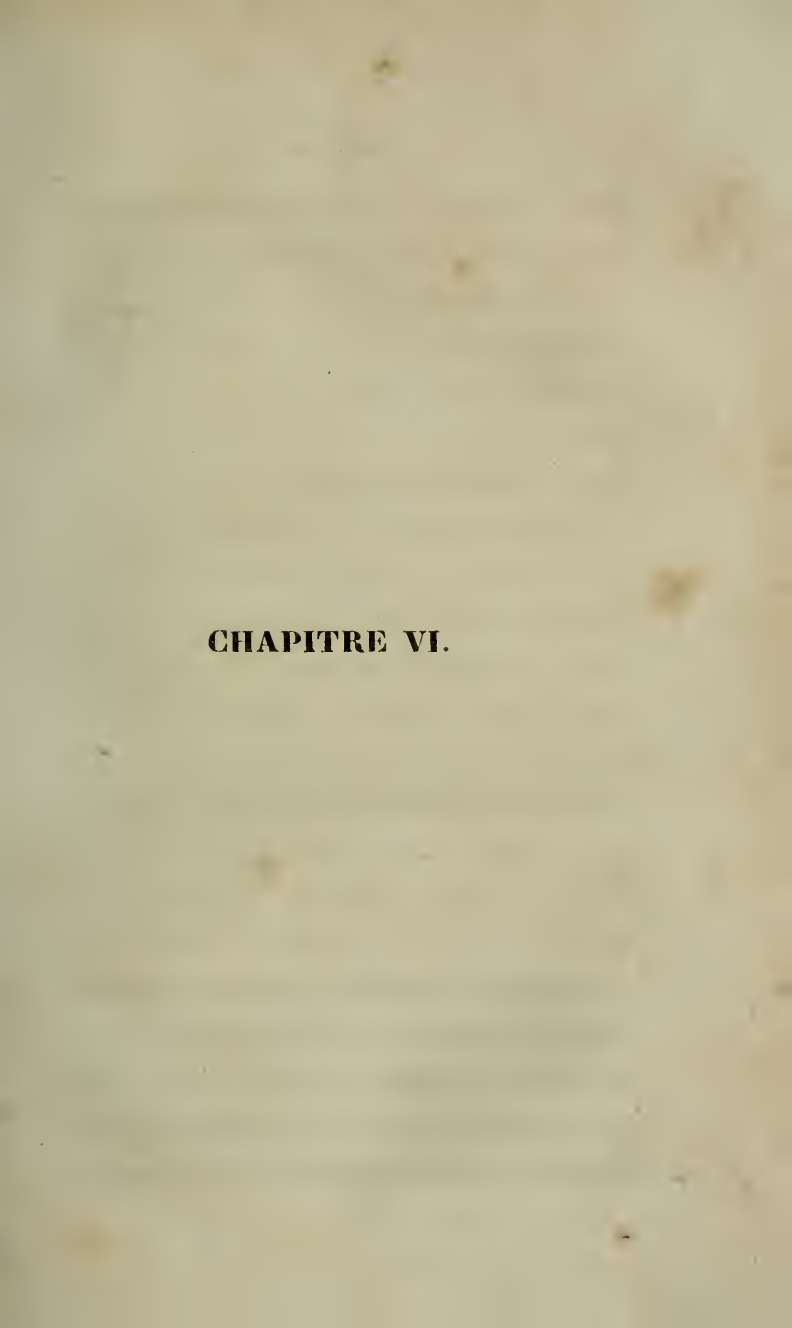
— Et quel est donc ce quelque chose? me demanda mon protecteur d'un air de surprise.

— Autrefois, répliquai-je, lorsque j'avais l'honneur d'être votre secrétaire à bord de la *Sans-Culottes*, je me rappelle que vous me tutoyiez, et maintenant...

— Ah! c'est pardi vrai! reprit le commandant Chose, et je l'avais tout à fait oublié. Mais c'est qu'alors aussi vous n'étiez qu'un enfant, et que maintenant tu es devenu tout à fait un homme. Mais puisque tu y tiens, malgré le grade auquel tu t'es élevé, va pour le tutoiement, comme au bon temps de la République! et fais-moi par conséquent le plaisir de recevoir jusqu'à demain le bonjour de ton très-humble et très-obéissant serviteur.

Cela disant, cet excellent chef me serra la main cordialement, et me laissa transporté de joie et

pénétré de reconnaissance, entre la mère Plumagé, qui ne se tenait pas d'aise, et le général Doucet, qui ne se lassait pas de me répéter : Quand je vous disais qu'avec du cœur et de la conduite on arrive tôt ou tard au but, avais-je tort ?



CHAPITRE VI.

VI.

L'ENLÈVEMENT EN MER.

Lorsqu'en vertu de l'ordre de commandement qu'avait obtenu pour moi mon brave amiral Chose, je fus installé en qualité de capitaine à bord de l'aviso le *Granville*, j'eús besoin de quelques jours pour me faire à l'étourdissante idée de ma nouvelle

dignité. Dans les premiers momens de cette élévation si subite, je me trouvai tellement ébloui de l'éclat de ma fortune, que l'excès de mon enivrement m'empêcha de jouir de toute ma félicité. — Quoi ! me disais je en me rappelant les commencemens de ma carrière et en reportant mes regards sur ma situation présente, moi, le fils d'un pauvre pêcheur, élevé par la générosité d'un seigneur anglais, me voilà devenu, à vingt-et-un ans, capitaine d'un bâtiment de l'Etat !... Quels prodiges n'a-t-il pas fallu que le sort accomplisse en ma faveur pour me faire monter de si bas et si vite à un tel degré de prospérité ! Et tout en m'exerçant ainsi à envisager en face les séductions de ma situation présente, je me prenais à redouter, je ne sais pourquoi, les retours d'une destinée qui me semblait trop brillante pour être durable. Cette vague inquiétude que m'inspirait la plénitude même de ma satisfaction, eut cela de bon qu'elle m'empêcha de me prévaloir avec trop d'orgueil d'un avancement que j'avais encore la modestie d'attribuer beaucoup plus aux heureux effets du hasard, qu'à l'éminence de mon mérite

personnel. Mais, avec les jouissances de la grandeur, arrivèrent bientôt pour moi les soucis attachés à la responsabilité du commandement. Le chef maritime, dont j'avais cessé d'être l'aide-de-camp depuis quelques jours, me fit appeler chez lui :

— Mon ami, me dit-il, je viens de vous confier un poste que vos collègues vous envieront, comme c'est l'ordinaire. Mais, pour vous mettre à même de justifier la faveur que je vous ai accordée, dit-on, au détriment de quelques-uns de vos camarades plus anciens que vous, je veux vous donner à remplir une petite mission dont je puis disposer, et qui ne laissera pas que de vous offrir quelques difficultés à vaincre et l'occasion de vous signaler.

A ces mots, prononcés avec un certain air de mystère par l'amiral, je sentis mon cœur palpiter avec force, et j'écoutai en tremblant la suite de cette entrée en matière. Le chef maritime, voyant l'effet que ses dernières paroles avaient produit sur moi, poursuivit ainsi :

— Une frégate et une corvette vont incessam-

ment partir pour une expédition secrète. Vous les accompagnerez pour leur servir de mouche. Votre lougre marche bien. J'ai eu soin de vous donner, avec un bon et fort équipage, deux officiers moins jeunes que vous, et que vous pourrez consulter quand vous le jugerez convenable, sans vous exposer à compromettre l'autorité que vous aurez toujours sur eux. D'ailleurs, comme le capitaine de la frégate sous les ordres de laquelle vous allez vous trouver placé sera chargé du commandement en chef de la petite division, vous n'aurez guère qu'à suivre les mouvemens qu'il vous indiquera. Ainsi donc, l'opinion que l'on aura de vous après tous les efforts que vous aurez faits pour bien vous acquitter de votre devoir, dépendra uniquement de la manière plus ou moins satisfaisante dont vous aurez su remplir la tâche dont vous êtes chargé. Bien comprendre les ordres que l'on reçoit, les exécuter avec zèle et ponctualité, voilà tout le secret du service pour les subalternes. Ayez sans cesse cela à l'esprit; allez, partez et revenez à nous, toujours digne de l'intérêt que nous vous portons et de la

confiance que nous n'avons pas hésité à placer dans votre précoce intelligence.

En sortant de chez le chef maritime, tout préoccupé de la demi-confidence qu'il venait de me faire sans me laisser pénétrer le but de la mission qu'il me destinait, je rencontrai, aux portes mêmes de l'hôtel de l'Amirauté, le contre-amiral Chose, qui, me prenant par la main, me demanda avec son air toujours affairé et toujours affectueux :

— Eh bien, d'où viens-tu ainsi, mon capitaine ?

— Mais vous le voyez, mon général, répondis-je, je sors de chez l'amiral.

— De son cabinet particulier, peut-être?

— Tout juste.

— Et il t'a sans doute dit où nous nous sommes proposé de t'envoyer pour faire de bonne petite besogne ?

— Non, pas tout à fait ; mais il m'a parlé d'une mission secrète à laquelle je vais être attaché.

— Et il ne t'a rien donné de plus à entendre?

— Ma foi non, si j'en excepte les conseils et les

avis qu'il a bien voulu ajouter, par intérêt pour moi, aux ordres qu'il avait à me donner.

— Et serais-tu bien aise de savoir le fin mot de tout cela, et d'apprendre à quels hasards nous allons te faire courir? Oui, n'est-ce pas? Eh bien, suis-moi chez la mère Plumagé, pour que nous puissions causer un moment ensemble dans ta chambre, de tout ce qu'il t'importe le plus de ne pas ignorer.

Lorsque nous nous trouvâmes seuls, en face l'un de l'autre, mon protecteur me dit : « Il faut que tu saches d'abord que c'est moi qui ai donné à l'amiral l'idée du coup de main que, de concert avec la frégate et la corvette en partance, tu vas tenter à bord de ton lougre. Mais ceci a besoin de quelques explications que je vais livrer à ta discrétion ordinaire.

» Imagine-toi que, lorsqu'il s'est agi de m'embarquer pour revenir d'Angleterre en France, lord Barnstaple m'a accompagné jusqu'à Portland, où m'attendait le parlementaire à bord duquel je devais prendre passage. En faisant, avec mon hôte gra-

cieux, le trajet qui devait nous mener de son château au lieu de mon embarquement, le lord m'a appris qu'il se disposait lui-même à faire bientôt une promenade en mer pour se rendre à Madère, où il se proposait, m'a-t-il dit, de conduire sa fille; car il faut te dire que, comme tous les riches Anglais, le bon lord me paraît avoir furieusement le goût de la locomotion, malgré la répugnance que devraient lui inspirer les déplacemens maritimes. Enfin, tout en jasant ensemble pendant le chemin, nous sommes arrivés à Portland, et qu'ai-je aperçu en jetant les les yeux sur la rade de ce port? Deux corvettes qui venaient d'y mouiller de compagnie; et, comme les bâtimens de guerre n'ont pas l'habitude de stationner sur cette rade découverte, j'en ai conclu qu'il y avait quelque chose de particulier et de sournois dans cette relâche inusitée de deux navires de l'Etat, venant à la fois jeter l'ancre sur ce point. Le soir de mon arrivée à Weymouth, petite ville rapprochée du bourg de Portland, qui n'est qu'un ramas de quelques maisonnettes, bâti en pleine côte, j'ai recueilli, de la bouche même des Anglais, qui par

laient sans défiance en face d'un Français qu'ils supposaient étranger à leur langue, des renseignemens qui m'ont été confirmés depuis par l'équipage du parlementaire qui m'a ramené en France ; à savoir que, prochainement, le duc d'York, ou quelque chose comme cela, devait s'embarquer à Portland même, pour la Méditerranée. La présence des deux corvettes, dans cette partie de la côte d'Angleterre, m'a été alors expliquée, et je me suis bien promis alors d'en tenir compte à mon retour au pays ; et, effectivement, je n'ai pas eu plus tôt mis le pied sur le pavé de Brest, que je me suis hâté d'informer le citoyen ministre de la marine, de tout ce que j'avais appris par hasard pendant mon court séjour à Portland. Ce n'est pas là, je crois, faire de l'espionnage ; car, sans rien chercher à savoir, j'ai été informé de tout en me bornant à écouter, par curiosité, des indiscrets qui bavardaient sans défiance. J'étais libre ; je n'ai usé que du droit naturel que tous ceux qui ont des oreilles, et qui comprennent ce qu'on dit autour d'eux, ont d'entendre ce qu'il leur importe d'apprendre. Lord Barnstaple, plus

réservé que ses chers compatriotes, s'est bien gardé de me parler de tout cela. D'ailleurs, il me paraissait tellement occupé, et même tellement soucieux, des préparatifs de son prochain voyage, qu'il aura bien pu ne pas songer beaucoup à celui que son duc d'York se propose d'entreprendre sur le continent. Mais, conçois-tu le beau coup de main que l'on ferait si l'on parvenait à jeter le grappin sur une altesse royale d'Angleterre, un vrai prince du sang britannique? Pour moi, je regrette si fort de ne pouvoir tenter l'expédition dont tu vas faire partie, que, s'il ne fallait que descendre d'un grade pour commander la frégate et la corvette qui vont aller à la chasse de ce gros gibier, je crois, Dieu me pardonne, que je redeviendrais avec joie simple capitaine de vaisseau pour tâter un peu de l'aventure que je vais vous faire courir, puisque c'est à moi que l'on doit l'idée de cette appétissante tentative.

— Et le citoyen ministre de la marine, qu'a-t-il répondu? demandai-je à l'amiral.

— Une lettre charmante à moi, d'abord; puis il a immédiatement ordonné au chef supérieur de la

marine, à ton ancien contre-amiral enfin, de faire partir en toute hâte, pour Portland, les premiers navires disposés à prendre la mer; et c'est à cet ordre précipité que tu dois l'avantage d'avoir en perspective le grade de lieutenant de vaisseau au bout de l'expédition à laquelle nous avons voulu t'associer. Voyons, maintenant, te trouves-tu assez complètement instruit des faits pour pouvoir te préparer à bien dresser tes petites batteries à tout événement!

— Oui, sans doute, amiral; et la confidence que j'ai reçue de votre bonté est un nouveau service que vous venez de me rendre, et dont je sens tout le prix.

— A merveilles. Mais n'oublie pas, si jamais tu te trouves engagé avec un navire ennemi, de pratiquer mon système de pointage, celui qui nous a si bien réussi jadis à bord de la *Sans-Culottes :* un trou, faire un trou à l'ennemi, voilà le seul résultat auquel un capitaine doive songer dans un engagement de navire à navire. A propos, combien as tu de ca-

nons à bord de ton lougre, ou, pour appeler les choses par leur vrai nom, à bord de ta patache?

— Huit crapauds en bronze seulement, amiral.

— Diable! huit crapauds, c'est bien maigre pour faire quelque chose d'un peu passable.... Cependant en ménageant ses coups avec intelligence, et en pointant adroitement en plein bois, il est encore possible!... Oh! mais je pense à présent à une singularité qui m'avait d'abord échappé dans notre entretien tout spécial... Et si tout en courant cueillir des lauriers sur les côtes d'Angleterre, et tenter de nous ramener les royales dépouilles opimes d'un prince du sang, tu allais te trouver de nouveau amalgamé avec ton Barnstaple, ce bon génie que la Providence céleste a presque rendu inévitable pour ton bonheur!

— Vous plaisantez, amiral! J'y pensais, et c'est même cette idée qui, je vous l'avouerai, m'attriste un peu à la veille de partir pour une expédition qui devrait cependant sourire à mon imagination et contenter tous mes vœux.

— Et pourquoi t'affligerais-tu de tout ce que la

fortune semble vouloir faire de si bonne grâce pour toi, et des nouvelles faveurs qu'elle te prépare encore sans doute?

— Les hasards de la guerre sont quelquefois si bizarres et si cruels! Enfin vous souvenez-vous de cette terrible affaire de la *Sans-Culottes*, où, sans le savoir, j'ai presque failli tuer mon bienfaiteur, tout en croyant ne faire qu'un grand coup d'éclat?

— Bah! cela arrive tout au plus une fois dans la vie, même à ceux qui sont réservés aux aventures les plus romanesques. Mais, moi, qui ne me pique guère d'être prophète, et qui me contente tout bonnement de raisonner avec les probabilités, pour rester le plus possible dans le vrai, je te prédis que lorsque tu arriveras sur la côte de Portland, tu trouveras ton lord et sa demoiselle partis pour leur île Madère, et le prince du sang, que vous allez pour y chercher, déniché lui-même pour se rendre je ne sais où diable; car il y a près de huit bons jours que, si l'on m'avait écouté, on serait déjà filé sans tambour ni trompette pour mettre la main sur le bel oiseau royal.

Mon amiral me quitta à la suite de cette conversation intime, en se proposant de me revoir avant mon départ pour me faire ses adieux et me donner ses derniers conseils. Mais, le soir même du jour où j'avais eu avec lui l'entrevue que je viens de rapporter, l'ordre du départ fut donné sans bruit, à la petite division dont j'avais été appelé à l'honneur de faire partie, comme commandant du lougre le *Granville*.

L'habitude qui émousse si vite chez les marins la vivacité des sensations qu'ils éprouvent dans un métier qui les met sans cesse en contact avec tout ce qu'il y a de plus saisissant au monde, n'a jamais altéré chez moi une des plus délicieuses impressions que j'aie ressentie dans ma jeunesse ; cette impression est celle que produit sur mon cœur et sur mes sens un départ de nuit. Dire le sentiment qui me pénètre en voyant toutes ses voiles se déployer dans l'ombre, et ces masses lugubres que forment les navires s'avancer majestueusement dans les ténèbres

et sur ces flots dont ils effleurent silencieusement les abîmes, serait pour moi une chose impossible car l'expression resterait toujours au-dessous de la vérité de ce sentiment. La frégate qui nous commandait après avoir ordonné à la corvette et à mon lougre de faire leur appareillage, leva l'ancre, et prenant ensuite la tête de notre ligne, nous fit vider les passes de Brest, alors que tout dormait, se taisait autour de nous et que la ville que nous quittions, ensevelie dans le repos et le silence, laissait à peine scintiller sur la surface des vagues lointaines, les feux qui nous marquaient encore confusément sa position.

Quelques heures après notre sortie une brume épaisse au milieu de laquelle la brise qui nous favorisait d'abord, s'était éteinte, nous enveloppa de manière à nous cacher les deux bâtimens à côté desquels nous faisions route. Au moment du départ, notre commandant nous avait prescrit la direction à suivre et la voilure à tenir dans le cas où quelqu'une de ces circonstances fortuites qu'il faut tou-

jours prévoir à la mer, viendrait à nous forcer de nous séparer; et en me conformant à l'ordre que j'avais reçu, je parvins à me maintenir pendant toute la nuit à portée de voix des navires qu'il m'importait de ne pas quitter. Avec le jour un beau vent d'Ouest s'éleva en balayant autour de nous les vapeurs dont les flots avaient été couverts depuis notre mise au large, et nous gouvernâmes alors vers l'Est pour entrer sous toutes voiles dans la Manche.

Rien selon moi, n'est plus plaisant ni plus digne de pitié en même temps, que l'attitude des pauvres équipages que l'on conduit comme de vils troupeaux, à des périls qu'on leur laisse ignorer jusqu'au moment où il n'est plus possible de leur cacher le sacrifice auquel on les a destinés. Mes matelots et mes officiers même en s'apercevant que nous continuions à nous diriger à l'Est, ne manquèrent pas de se perdre en conjectures sur le but de notre expédition. Les uns prétendaient que nous allions attaquer un convoi anglais dont l'arrivée

avait été signalée mystérieusement au ministre de la marine ; les autres affirmaient que notre mission n'avait pour objet que de renforcer une division qui nous attendait à Cherbourg ; et tous, en hasardant ces suppositions en ma présence, cherchaient à deviner dans mes regards, jusqu'à quel point leurs hypothèses plus ou moins vraisemblables pouvaient se rapprocher de la vérité que l'on avait dû me confier. Pour moi qui m'étais pénétré de la réserve que m'imposait ma position, je me contentais de jouir du secret auquel j'avais été initié, sans céder à la tentation de le laisser imprudemment échapper par enfantillage ou par vanité, et j'eus lieu de remarquer bientôt combien cette circonspection était propre à m'acquérir sur mes inférieurs l'autorité dont j'avais besoin pour les maintenir dans les bornes d'une discipline qu'ils devaient être assez naturellement portés à oublier sous un chef aussi jeune et aussi peu expérimenté que je devais le paraître.

On m'avait adjoint pour second, ou si l'on veut, pour lieutenant, un officier de mon grade, ancien

enseigne de corsaire, transplanté depuis peu dans la marine de l'Etat. Ce brave homme, avec une assez longue pratique des choses les plus communes du métier, avait tous les instincts d'un oiseau de proie. Toujours au guet quand il n'avait plus rien à faire pour les détails de son service, on le voyait s'accouder sur les bastingages de l'avant et passer là des heures entières à explorer circulairement de son regard de cormoran, tous les points de l'horizon. La nuit même après avoir fait son quart, il se levait pour peu que quelque idée de convoitise le travaillât, et flairant l'air, le vent et la lame de son nez de perroquet, il s'imaginait à chaque instant apercevoir ou sentir au large quelque navire ou quelque bateau sur lequel nous devions courir et tomber, pour le couler à fond sans plus de formalité et de cérémonie.

Avec un flibustier de cette force il m'aurait été difficile d'éluder tous les commentaires que l'on pouvait faire sur le but de notre problématique expédition. Je me résignai à les subir dans l'impossi-

bilité où j'étais de les interdire. Le lieutenant Robernier ayant remarqué que depuis notre départ nous avions continué à nous engager en Manche sans chercher à nous emparer des bâtimens ennemis que le sort nous jetait comme une ample curée sur notre route, tira de ce fait la conséquence assez juste, que nous voulions cacher aux Anglais notre présence dans les parages que nous parcourions à force de voiles; et partant de cette observation pour pousser plus loin ses conjectures, il était arrivé à conclure que nous allions tenter quelque bon coup de main sur Portsmouth ou même sur un des arsenaux situés à l'entrée de la Tamise. Dieu de Dieu, me disait-il en enflammant son imagination au feu de cette idée, avec quel plaisir je ferais sauter un bon gros vaisseau anglais, moi qui jusqu'ici n'ai vu couler ou n'ai envoyé moi-même par le fond, que quelques mauvaises barques marchandes! Quel magnifique spectacle, n'est-ce pas? qu'un trois-ponts sautant en l'air comme un pétard, et surtout quand on peut se dire: c'est moi qui avec un simple bout de mèche lui ai fait faire la cabriole! Vous

me croirez si vous voulez, capitaine, ajoutait le forcené, mais je ne mourrai content que lorsque je me serai donné cette jouissance à laquelle je rêve depuis dix ans presque toutes les nuits!... Si mon enragé avait su que nous allions à la conquête d'un prince du sang de la maison d'Angleterre, je vous laisse à penser l'heureux sort que dans l'exaltation de sa sensualité incendiaire, il eût réservé à l'un des augustes héritiers du sceptre des Trois-Royaumes!

Au bout de deux jours et demi de brumaille, de folles brises et de calmes, nous aperçûmes, quelques heures avant le coucher du soleil, le Bill de Portland, grosse presqu'île surmontée d'un beau phare, et située à l'Ouest de la baie qu'elle forme avec le cap Saint-Alban. Dans cette partie à peu près mitoyenne de la Manche, dix-huit à vingt lieues tout au plus, séparent les petites îles éparses sur la côte de France, du point correspondant de la côte d'Angleterre, et c'est dans ces parages qu'en temps de guerre on est le plus exposé à rencontrer des masses

de croiseurs ennemis: Dès que nous eûmes bien reconnu la terre et déterminé très-exactement notre position par rapport à elle, malgré le léger brouillard qui commençait à s'étendre autour de nous, le commandant fit à la corvette et à mon lougre, le signal de mettre les canots à la mer pour que les capitaines se rendissent à son bord. Je compris alors qu'il allait s'agir entre les trois chefs de l'expédition, d'un conseil pour déterminer ce qu'il nous restait à faire.

En arrivant à bord de la frégate en même temps que mon collègue de la corvette, je fus introduit après lui dans la chambre de notre commandant en chef, avec tout le cérémonial usité en pareil cas. Ce commandant était un assez gros méridional encore jeune, portant de longues moustaches rousses sur des lèvres fort épaisses; grand mâcheur de tabac et affectant des manières de matelot pour se donner l'air plus marin. Le capitaine de la corvette, au contraire, mince et dameret, semblait s'attacher à cacher sous les apparences les plus modestes et jusque

dans le son de sa petite voix de femme, l'énergie que dans plusieurs circonstances notoires, il avait fait admirer.

Dès que nous fûmes réunis à bord de la frégate en face de Portland, à peu près comme les sept chefs dont nous parle Homère, devant Thèbes, et que nous eûmes pris gravement place autour de la table sur laquelle notre commandant avait fastueusement étalé une carte de la Manche, le président du conseil s'adressa à moi, pour me dire : « Monsieur le capitaine, nous voici rendus au point où, conformément aux ordres que j'ai reçus, je dois vous communiquer les instructions qui concernent l'aviso que vous avez l'honneur de commander... Vous avez reconnu comme nous la rade de Portland, et comme il importe que je sois fixé avant d'agir d'une manière décisive, sur le nombre et l'espèce des navires qui s'y trouvent mouillés, vous allez manœuvrer de façon à vous faire prendre pour un bâtiment anglais et à vous rendre dans cette rade pour l'explorer le moins lentement et le plus exac-

tement que vous pourrez avant minuit. S'il était même nécessaire que, pour atteindre ce but essentiel, vous fussiez obligé de mettre une embarcation à la mer, je vous rappellerais que vous pouvez disposer d'une longue péniche que l'on a mise à votre bord pour ce service. Je dois au reste vous faire remarquer que pour ne pas éveiller la défiance des guetteurs de la côte, vous pourrez passer comme le font tous les bâtimens anglais venant de l'Ouest pour se rendre à Portland, entre le Bill et le banc du Race qui se trouve à une assez grande distance du rivage que vous aurez à longer. Au surplus, comme il n'y a aucun autre récif à redouter pour vous sur ce point, vous pourrez en toute confiance exécuter les ordres que je viens de vous donner ; et quant aux autres choses que l'on ne peut pas prévoir, je m'en rapporte parfaitement à vous pour prendre à l'occasion le parti le meilleur et le plus prompt. »

Après avoir recueilli une à une et très-respectueusement les paroles de notre chef, je me permis de lui demander :

— Commandant, où vous retrouverai-je quand j'aurai exécuté les ordres et suivi les instructions que je viens de recevoir?

— Si vous m'aviez laissé poursuivre, reprit le commandant un peu piqué, vous vous seriez épargné la peine de m'adresser cette question. Pendant que vous vous conformerez de point en point aux instructions que vous venez d'entendre, la frégate et la corvette se tiendront entre Portland et les Casquets, mais en louvoyant toujours plus près des Casquets et de la côte de France que de Portland. D'ailleurs, comme les dispositions à prendre ultérieurement me concernent d'une manière toute particulière, il vous suffira de nous rejoindre et de me fixer sur ce que vous aurez vu, pour que je me détermine à opérer ultérieurement comme je le jugerai convenable. Vous avez entendu, n'est-ce pas, ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire et de vous ordonner?

— Parfaitement, commandant; mais, pour plus d'exactitude, si vous aviez eu la bonté de me tracer vos ordres par écrit, j'aurais pu...

— Les voici, monsieur : rien n'y manque, et comme le temps presse, et que les observations deviennent inutiles quand il ne faut qu'obéir, je vous engagerai, sans perdre un instant, à retourner à votre poste.

Le secret que l'amiral Chose m'avait confié sur le but de notre mission me démangea si fortement sur la langue en cet instant, qu'avant de prendre congé de mes deux collègues du conseil, je cherchai, en dépit de la célérité avec laquelle on m'avait ordonné de regagner mon bord, l'occasion, bonne ou mauvaise, de commettre une indiscrétion qui pût humilier mon superbe commandant.... Cette bienheureuse occasion ne se rencontrant pas sous ma main, je l'arrachai maladroitement d'entre les premiers mots que le dépit me fit monter sur les lèvres.

— Une seule parole, dis-je au commandant : Et si l'une des deux corvettes anglaises me chasse, devrai-je faire route pour vous rejoindre, au risque

de courir une bordée, défavorable à la marche de mon lougre ?

— Quelles deux corvettes ? reprit en rougissant de colère le commandant:

— Mais les deux corvettes qui doivent se trouver encore sur la rade de Portland !

— Et d'où savez-vous cela , monsieur ?...

— D'une personne digne de tous vos respects , qui a compté sur ma discrétion, et qui ne s'est pas trompée, monsieur le commandant; d'une personne, en un mot, qui n'a pas voulu me laisser exécuter en aveugle des ordres qu'il est de l'intérêt du service que les capitaines chargés de les remplir puissent concevoir et méditer...

— Ah ! il faut que vous méditiez les ordres que l'on vous donne, et que pour vous y conformer, vous sachiez les motifs que l'on a jugé prudent de vous cacher... C'est là, je vous l'avouerai, une chose que j'ignorais. Mais en attendant que vous ayez le temps de méditer, obéissez, monsieur !

— C'est ce que je vais faire à l'instant même, commandant.

— Surtout n'ayez pas peur, je vous en prie, de suivre exactement...

— Peur! repris-je avec dédain, et en sortant de la chambre... je n'ai peur que d'une seule chose.

— Et de quoi? s'il vous plaît, me demanda ironiquement le despote.

— J'ai peur, en m'exposant à donner l'éveil aux corvettes que nous devons surprendre, de rendre inutiles les efforts que vous vous disposez à faire pour atteindre le but que vous et moi nous devons chercher à atteindre.

Le capitaine de la corvette, qui jusque-là n'avait mêlé que quelques mots bienveillans pour moi à cette discussion, s'approcha de mon oreille, et me serrant la main avant de me quitter pour retourner à son bord, il me dit de sa petite voix flûtée : Mon cher collègue, vous avez justement mis le doigt sur l'endroit sensible; on veut que vous vous engagiez seul pour se dispenser plus tard d'agir avec résolution et trouver un prétexte pour ne rien faire de

bon. Mais croyez bien que si je puis vous venir en aide au besoin, je serai là. Adieu, bon courage et belle chance !

Je regagnai alors mon navire, très décidé dans ce moment d'irritation à me faire casser la tête à la première occasion que le hasard m'offrirait pour faire regretter à mon commandant ce mot de *peur* qu'il m'avait adressé si imprudemment. J'avais tort, je le sens bien, car ces résolutions désespérées, qui ne sont inspirées que par le dépit et la vengeance, sont aussi étrangères au vrai courage, que contraire en général au bien du service militaire. Mais à vingt ans, on raisonne peu et l'on s'impressionne vivement.

— Faites gouverner à courir entre les bouées du large et le bill de Portland, dis-je à mon second, en revenant de la frégate à bord de mon lougre, et qu'on hisse de suite le pavillon anglais !

— A la bonne heure ! au moins, me dit M. Robernier, après avoir fait exécuter cet ordre et la

manœuvre dont il devait être suivi, nous allons donc faire quelque chose d'un peu drôlet.

— Nous allons, répondis-je, essayer d'enlever un prince anglais, qui doit s'embarquer ou s'être déjà même embarqué à bord d'un navire mouillé sur cette rade.

— Un véritable prince anglais! bravo! moi qui n'avais l'ambition que de faire sauter quelques centaines de pauvres diables comme moi?

— Je vous ai avoué, repris-je aussitôt, l'objet de notre tentative, parce que, dans quelques heures, il deviendra impossible de le cacher, et que d'ailleurs vous allez probablement y coopérer de votre personne.

— Tant mieux, morbleu! Et comment cela, s'il vous plaît, capitaine?

— On nous a fait prendre sur notre pont cette longue péniche. Lorsque, avec le commencement de la nuit, nous arriverons sur la rade de Portland, vous vous embarquerez avec douze canotiers bien armés dans cette embarcation, et pendant que je me tiendrai à petites voiles un peu au large pour

être plus tôt prêt à filer en dehors, en cas d'alerte, vous irez, vous, donner un rapide coup-d'œil sur l'entrée du port que nous découvrons déjà et sur les contours intérieurs de la rade où nous entrons.

— Très bien, je ne demande pas mieux... Et puis après, capitaine?

— Et puis après, ma foi, vous reviendrez à bord en gouvernant sur le point que je vous indiquerai, au moyen d'un fanal que je ferai tenir au ras de l'eau du côté de la terre, dès que vous m'aurez vous-même montré par intervalles, la lumière d'une lanterne sourde dont il faudra vous munir.

— Et si dans ma petite promenade *moucharde*, je viens à rencontrer quelque chose de taquinant ou de trop appétissant pour une fine gueule comme moi?

— Il faudra jeûner, mon ami, et rester sur votre appétit, car je vous ordonne, entendez-vous bien, de ne faire usage de vos armes qu'à la dernière

extrémité, et seulement pour repousser une attaque devenue inévitable.

— Diable ! fit Robernier en se grattant l'oreille, l'ordre est un peu sec et la ration à manger assez maigre. Mais c'est égal, on tâchera de faire pour le mieux, en tirant le meilleur parti possible de la misère des circonstances.

Rien ne nous fut plus facile que de gagner, sans éveiller aucune défiance à terre, le milieu de la rade, que les premières ombres de la soirée allaient couvrir ; et pendant que la frégate et la corvette disparaissaient au loin en prolongeant leur bordée au sud sous une petite voilure, j'arrivai fort paisiblement à deux portées de canon d'un groupe de navires qui me parurent mouillés à trois quarts de lieue de la côte.

La difficulté de distinguer un à un ces bâtimens, dont un léger brouillard commençait à cacher le corps, m'engagea à employer le moyen qui m'avait été recommandé pour compléter mon exploration

Je fis mettre diligemment à l'eau ma péniche, que nous avions eu soin de barbouiller de noir pour la rendre moins perceptible pendant la nuit aux yeux dont nous devions nous défier.

Mon second, qui ne se tenait pas de joie en voyant le soin que je prenais pour l'installer convenablement dans le commandement nouveau que je lui destinais, me dit :

— Pardieu, capitaine, vous devriez bien, pendant que vous y êtes, me laisser embarquer une de nos huit caronades sur l'arrière de mon bateau, ou tout au moins deux de ces espingoles dont vous ne ferez rien à bord. En une minute ou deux tout au plus, je vous promets d'installer cette artillerie à bord de ma péniche, sur un pied plus respectable qu'avec ces mauvaises petites carabines que vous avez fait distribuer à mes douze canotiers, et qui seraient plus propres à une chasse aux lapins qu'à nous être de quelque utilité en cas de mauvaise rencontre.

— Non, mon cher ami, répondis-je à mon guer-

royeur. Je vous ai donné mes ordres, et ce n'est pas à moi de vous offrir les moyens de les enfreindre en vous mettant en position de faire plus que je n'attends de votre zèle. Le moment est venu, partez avec vos douze fusils, vos douze sabres d'abordage, et revenez-nous le plus tôt possible avec tout cela.

— Avec tout cela ! pardié, grand dommage ! C'est avec quelque petite bagatelle de plus que j'aurais voulu avoir l'espoir de revenir !...

Ma péniche, ainsi commandée et armée, s'éloigna enfin. Je ne saurais exprimer tout ce qu'en la regardant partir, j'éprouvai d'étrange et d'agaçant. Mille idées fiévreuses se succédèrent et se croisèrent à la fois dans mon esprit. Je pensai à lord Barnstaple, à sa fille, qui, là, si près de moi peut-être, devaient être si peu portés à me supposer rôdant en bête fauve autour de leur asile, pour porter bientôt l'effroi et la mort sur le rivage qu'ils habitaient. Je m'imaginai entendre déjà ma péniche répondre par des coups de feu à l'attaque des canots ennemis en-

voyés à sa poursuite, et moi forcé d'engager avec de forts navires de guerre, avertis du péril, un combat inégal pour arracher mon second à l'acharnement de ses assaillans. Pendant une heure, une heure éternelle enfin, je n'eus la tête et le cœur remplis que de toutes ces noires appréhensions; et, sans pouvoir tenir un seul instant en place, ni recouvrer un peu de calme en m'agitant, je cherchai, en m'occupant de la manœuvre qu'il me fallait faire faire pour me tenir dans la position que j'avais dite à Robernier, à user, à dévorer les momens d'attente les plus pénibles et les plus irritans que j'eusse encore éprouvés de toute ma vie.

Tout à coup l'incertitude cessa, et le danger que j'avais pressenti éclata... Une fusée rougeâtre, partie d'un des navires dont j'avais relevé le groupe au compas, traverse les ténèbres, projette sa vive clarté sur nous et va s'éteindre en crépitant sur les flots embrumés... C'est une grenade, c'est une grenade qui vient d'être lancée sur notre péniche! s'écrièrent mes matelots... Une autre, deux autres gre-

nades suivent le jet de la première : des coups de feu se font entendre aussitôt... Puis la lueur d'un fanal traversant la nuit et la brume scintille un instant au ras de l'eau et près de nous... Je réponds à ce signal, convenu entre Robernier et moi, en faisant briller un fallot au-dessus de la flottaison du lougre et en donnant l'ordre de gouverner du côté du feu que nous avons aperçu... Quelques voix confuses, saccadées ont retenti au loin... « C'est la péniche ! c'est la péniche ! » nous écrions-nous, et le bruit de longs coups d'aviron se mêle aux voix qui ont frappé nos oreilles... « Avant, mes fils ! avant pour une double ration ! criait Robernier à ses canotiers ; nous voici à bord du lougre !... »

C'était bien lui, c'étaient bien mes hommes revenant, dans leur rapide embarcation, de leur excursion nocturne. Mais, en trépignant de joie à la vue de cette précieuse péniche que le ciel venait de me rendre, je crus remarquer qu'elle était chargée de plus de monde qu'elle n'en avait en partant.

— Que me ramenez-vous donc, mon bon ami ?

demandai-je à Robernier, du plus loin qu'il m'avait été permis de démêler un peu distinctement les objets...

— Des Anglais et des Anglaises en bloc! me répondit-il en accostant tout en désordre le lougre de bout en bout.

— Des Anglaises! m'écriai-je tout étonné.

— Oui, répliqua Robernier; et si ce n'est pas le prince que je tiens, je crois au moins que j'ai croché une princesse.

La suite pouvait seule m'apprendre le mot de cette énigme. Faire embarquer à notre bord deux femmes et quelques matelots anglais que contenait la péniche, frapper nos palans sur elle et la hisser sur notre pont, ne fut pour nous que l'affaire de quelques minutes. Et, pendant cette opération, pour mettre à profit les instans que le besoin de nous hâter nous rendait si précieux, je fis gouverner à courir au large sous toutes voiles, et de façon à fuir le plus tôt possible la rade de Portland, bien certain que j'étais que, dans peu, quelque bâtiment de

guerre ne tarderait pas à appareiller pour cingler sur nos traces.

Le canot sur le sort duquel j'avais eu de si vives craintes pendant plus d'une heure de supplice, venait de m'être rendu : je respirai. Entre mes alarmes passées et mes embarras à venir, je trouvai un instant pour entendre le rapport de mon second. Cet officier me raconta qu'après nous avoir quittés pour faire sa ronde de nuit dans la rade ennemie, il était d'abord tombé entre deux navires que lui avait cachés la vapeur blanchâtre qui s'était élevée sur l'eau au moment de son départ. La sentinelle d'un de ces bâtimens, qui lui avaient paru être des frégates, ou tout au moins des corvettes, l'ayant hélé sans obtenir aucune réponse, l'éveil avait été donné, et une pluie de grenades n'avait pas tardé à fondre sur la malheureuse péniche, réduite à fuir à toutes rames, sans trop savoir la route qu'elle devait tenir pour assurer sa retraite. Une embarcation, qui paraissait venir de terre, et vouloir lui donner la chasse, s'étant présentée à elle, il avait fallu com-

battre, et c'était alors que le bruit des coups de fusil s'était fait entendre. Mais, quelle ne fut pas ma surprise, me dit Robernier, en me faisant ce récit, lorsqu'au lieu d'un canot armé contre lequel je croyais avoir à me défendre, je ne rencontrai, en abordant mon ennemi, et en le défonçant par l'effet du choc, qu'un pauvre canot égaré comme moi dans la brumasse, et qui me suivait pour retrouver son chemin! Deux dames, le patron et six matelots qui le montaient ont sauté à mon bord en me demandant grâce, pour ne pas couler avec leur chaloupe déjà à moitié remplie d'eau. Je les ai accueillis, et c'est alors que je vous ai montré mon fanal de reconnaissance, et que vous m'avez répondu en me faisant voir le vôtre, pour m'indiquer votre position et me donner le moyen de vous rejoindre. Enfin, que voulez-vous, dit en finissant l'ancien corsaire, au lieu d'un prince que je pouvais vous ramener, je n'ai tombé que sur une ou deux princesses, peut-être; car, autant que j'ai pu en juger en si peu de temps et au milieu de la nuit, ce sont deux dames comme il faut, que ces deux prison-

nières que j'ai faites, et qui pleuraient comme des Madeleines. Au surplus, vous allez bientôt vous en assurer par vous-même. Mais, ce que je puis vous certifier, c'est qu'il y a là, dans cette coquine de rade, deux bâtimens de guerre au moins, que j'ai vus d'assez près, je vous en réponds, pour les reconnaître comme tels à la mine; et, la preuve du fait que j'ai l'honneur de vous annoncer ne tardera pas à nous être administrée, selon toute apparence; car je suis moralement sûr que dans peu nous aurons des nouvelles de ces chiens de navires auxquels j'ai eu le malheur de donner l'alerte en tirant bêtement quelques coups de fusil sur une chaloupe qui ne valait pas la poudre qu'elle nous a fait brûler. La belle besogne que je vous ai taillée là, n'est-ce pas, capitaine? Moi qui aurais eu tant de bonheur à faire sauter depuis la quille jusqu'au paratonnerre un des bons gros vaisseaux de ligne de cette infernale nation, qui en a tant à son service!

Après avoir cherché à consoler mon pauvre second du triomphe qu'il venait de remporter et qu'il

se reprochait comme une sottise, je descendis dans la chambre pour rassurer nos prisonnières sur les suites de la mésaventure qui venait de les faire tomber si singulièrement en notre pouvoir. La plus jeune des deux me parut remarquablement belle, et, en la regardant avec tout l'intérêt que m'inspirait sa situation, il me sembla saisir dans sa physionomie une ressemblance confuse avec une femme que j'avais déjà vue. Le petit appartement que j'occupais à mon bord était propre et commode; je l'offris à mes deux captives, qui, tout en larmes, me remercièrent des égards et des attentions qu'elles me voyaient disposé à avoir pour elles. En entrant appuyée sur mon bras dans cette chambrette, la jeune personne, jetant les yeux sur le portrait que je tenais de Mlle Barnstaple, et que j'avais suspendu comme une relique au-dessus de mon secrétaire, s'arrêta tout à coup.

— Quel est ce portrait? me demanda-t-elle d'une voix altérée....

— Ce portrait, répondis-je, est celui d'une per-

sonne pour laquelle je donnerais ma vie; c'est le portrait de la fille de mon bienfaiteur...

— Oh! son nom? son nom? je vous en supplie, monsieur, son nom! s'écria la jeune Anglaise en pâlissant et en me serrant fortement le bras.

— Son nom? repris-je... ce n'est pas un mystère : elle se nomme miss Aspasia Barns...

— Pélaïo!... Pélaïo!... s'écria en s'évanouissant dans mes bras tremblans Mlle Barnstaple!...

A ce coup inattendu, heureux, fatal, étourdissant tout à la fois, je restai sans voix, éperdu et presque fou : les larmes vinrent à mon secours, et quand Aspasia rouvrit les yeux, elle me trouva agenouillé à ses pieds, et inondant de pleurs la main qu'elle m'avait abandonnée...

— Ah! c'est le ciel, me dit-elle d'une voix faible et pénétrante, qui, dans notre malheur, a permis au moins que vous fussiez là pour nous protéger....

— Vous protéger! m'écriai-je avec exaltation; oh! ce serait trop peu pour moi : dites plutôt pour

vous sauver, pour vous rendre à votre père, s'il en est temps encore...

— Mon père, reprit Aspasia... Non, non, il en mourra de douleur... lui qui, déjà arrivé sur le bâtiment qui devait nous conduire à Madère, n'attendait plus que moi, et qui ne me verra plus venir....

— Ecoutez, repris-je après un moment de réflexion, il est peut-être un moyen de réparer envers vous le mal que la fatalité de mon sort m'a condamné à vous faire si involontairement : nous sommes encore à une petite distance de la terre d'où vous avez été arrachée... Je puis, dans une de mes embarcations, vous faire déposer sur le rivage. Je sais, en agissant ainsi, le péril auquel peut m'exposer un long retard, et les reproches que cette action me prépare; mais pour vous, mais par respect pour la douleur de votre père, je dois tout braver, tout dédaigner, même le déshonneur, s'il faut, et de ce pas je cours...

— Capitaine, me dit à ces mots mêmes mon second en descendant précipitamment l'escalier de la

chambre, je venais vous avertir qu'il y a un navire dans nos eaux...

— Un navire? repris-je consterné.

— Oui, un navire qui court comme nous, et qui probablement nous a gagnés sur le largue, depuis qu'il est sorti de Portland.

— Sorti de Portland?...

— Eh! mais, ne vous avais-je pas dit qu'une de ces coquines de corvettes ou de frégates que nous avons agacées nous appuierait la chasse?

En montant à la hâte sur le pont, je jetai les regards sur le bâtiment que M. Robernier me disait avoir aperçu, et je vis dans toute son étendue le danger qu'il m'avait annoncé. J'avais fait courir largue depuis notre sortie de la rade de Portland, dans l'intention et l'espoir de rejoindre, avec les vents d'est qui s'étaient élevés, la frégate et la corvette qui m'avaient assigné rendez-vous entre le Bill et les Casquets. Jugeant bientôt que cette allure, qui n'était rien moins que favorable à la marche de mon lougre, m'exposerait à me laisser gagner par

le bâtiment chasseur, je fis orienter de suite le *Granville* au plus près pour lui faire acquérir, en pinçant le vent sous son grand appareil, le plus de vitesse possible. Cette manœuvre toute simple me réussit ; mais en changeant de route, je passai à une portée de canon tout au plus sur l'avant de navire qui me poursuivait et qui, en imitant bientôt après mon mouvement, m'envoya une volée dont l'effet fut beaucoup plus bruyant que meurtrier.

Au bruit de cette détonation, j'entendis dans la chambre où j'avais quitté Aspasia et sa gouvernante, des cris qui vinrent me percer le cœur... Descendez vite, mon ami, dis-je à Robernier. Forcez... obligez ces dames, ces Anglaises, à se tenir dans la soute, au-dessous de ma chambre, pour que les boulets qui pourraient nous traverser au-dessus de la flottaison ne les atteignent pas.. Allez, je vous en supplie, pendant ce temps, je veillerai à tout.

— Oui, oui, c'est juste, me répondit Robernier,

les femmes doivent compter parmi les non-combattans, avec l'agent-comptable, le commis aux vivres et tout l'état-major de la cambuse et de la cuisine.

Ainsi que je l'avais pensé et qu'il était facile de le pressentir, le navire ennemi, qui nous avait d'abord gagnés quand nous recevions la brise par le travers, perdit bientôt son avantage de marche sur nous dès qu'il lui fallut faire un coup de bouline pour nous suivre. Mais, malgré l'accélération de sillage que nous avions acquise en orientant au plus près, je remarquai, et non sans quelque inquiétude, qu'il continuait à conserver la distance qui existait entre nous au moment où je l'avais forcé de changer d'allure comme moi. Au reste, pour ne me laisser aucun doute à cet égard, il avait soin de nous envoyer par intervalles des boulets qui, passant tantôt au-dessus de nous et tantôt le long de notre bord, nous rappelaient qu'il n'avait pas perdu, par rapport à nous, autant de chemin que nous aurions pu le désirer.

Pendant une bonne heure et demie, nous nous vîmes condamnés, nous pauvre petit aviso, à fuir notre redoutable persécuteur; et je dis redoutable, car, à la lueur des fanaux qui parcouraient sa batterie et ses gaillards, et qui projetaient de temps en temps leur clarté vacillante sur sa haute voilure, nous pûmes nous convaincre que c'était à une grosse corvette que nous avions affaire.

Ennuyé, fatigué et irrité à la fin comme moi de subir cette situation passive qui nous exposait à être avariés par l'ennemi, sans pouvoir espérer de l'endommager lui-même, mon second, qui m'avait rassuré sur le sort de nos deux prisonnières, me dit avec une énergie que redoublaient en lui, le sentiment et l'imminence du péril :

— Tonnerre de Dieu ! capitaine, permettez-moi de trouver que nous sommes bien bêtes de recevoir tous les boulets de cette gueuse de corvette, sans essayer de lui en faire goûter des nôtres !

— Et comment voulez-vous, demandai-je à mon

enragé, que nous lui envoyions nos boulets de douze, avec de misérables crapaudines qui ne portent pas la moitié autant que ses canons, et qu'il nous faudrait tirer en retraite sans aucun moyen de les installer en batterie pour cela?

— Comment? me répondit Robernier, vous allez le voir quand je vous aurai expliqué mon plan... Premièrement, voyez-vous, je vais, avec votre permission, faire pratiquer, si vous me laissez libre de ma manœuvre, deux sabords à grands coups de hache sur notre arrière, en abattant une partie, inutile pour l'instant, de notre couronnement. Puis je vous prendrai deux de nos contrefaçons de caronades pour les fixer, à force de filain, contre ces manières de sabords d'occasion.

— Fort bien! dis-je, je saisis votre idée : nous aurons là deux pièces de retraite. Et ensuite, quel procédé emploierez-vous pour leur donner une portée qu'elles n'ont pas?...

—Un procédé à la matelotte, et qui vous regardera. Comme la corvette ne nous gagne pas, et que vous pourrez toujours vous tenir à même distance d'elle,

vous vous laisserez un peu culer, jusqu'à ce que vous vous trouviez, par rapport à elle, à portée de nos pièces de retraite... Elle nous salera tant qu'elle pourra, c'est juste. Mais, que nous recevions son gros sel à trois quarts de portée ou à demi-portée, n'est-ce pas à peu près la même chose pour nous ?... Mais si nous venons à lui casser quelques allumettes dans sa mâture, comme j'en ai l'envie et l'espoir, moi qui ai le boulet dans l'œil, croyez-vous que nous aurons perdu notre temps et la poudre du gouvernement à ce jeu-là ?... Tenez, capitaine, je vous en supplie, suivez mon conseil, car je parierais ma tête à couper qu'il est bon. Songez, d'ailleurs, que j'ai une revanche à prendre contre les Anglais, et que c'est un homme vexé qui vous demande en grâce une minute de satisfaction avant de mourir !...

— Allons, va, m'écriai-je, pour les deux pièces en retraite et votre revanche !

Un quart d'heure fit l'affaire... On taille, on saccage notre couronnement ; deux de nos petites pièces de bronze, portées plutôt que roulées sur notre

pont, sont poussées, amarrées à la gueule des brèches que la hache des charpentiers leur a ouvertes. Robernier, barbouillé de poudre, noirci de goudron, couvert de mâchures de bois, charge, bourre, amorce, pointe lui-même ses chères caronades ; je fais filer un peu notre écoute de grand'voile ; le lougre, en perdant momentanément une partie de sa vitesse, cule, et reçoit de la corvette, qui s'est un peu rapprochée de nous par l'effet de notre ralentissement calculé, une de ses demi-volées de l'avant... Robernier tonne à son tour : il ne se possède plus, ivre qu'il est du parfum de la poudre, du bruit de ses deux pièces et du sifflement des boulets qu'il couve, qu'il dirige et qu'il suit d'un œil fasciné par son belliqueux délire. Les coups succèdent aux coups, la flamme à la flamme, les cris d'enthousiasme aux cris de rage... Nous ne sommes plus qu'à demi-portée de nos pièces mêmes de la corvette étincelante, qui nous couvre déjà, à si petite distance, de feu, de cendre, de fumée et de sa mitraille enflammée...

— Bordez la grand'voile! rebordc la grand'voile!

s'écria alors Robernier : je suis assez près d'elle pour répondre de tous mes boulets...

Deux de nos coups de retraite partent à quelques secondes d'intervalle l'un de l'autre... Un instant de silence suit cette double détonnation... *Vivat, vivat! Vive la République,* hurlent à la fois tous mes hommes, tout mon Lougre...

— Son petit mât de hune à bas, son petit mât de hune à bas! A moi le pompon! crie Robernier...

— Son petit mât de hune dans le sac, son petit mât de hune dans le sac, répètent tous mes matelots avec frénésie...

Et la corvette démâtée, blessée, nous voyant fuir triomphans, le point où nous l'avons si heureusement frappée nous lâche pour adieux trois coups de caronades qui, pointés en plein bois, déchirent avec fracas nos bordages et nos pavois...

— Qu'avez-vous capitaine, me demande un des timoniers placés à mes côtés...

— Rien, dis-je, en me sentant faiblir sur mes

jambes... Rien ; mais soutenez-moi... je veux rester sur...

Et à travers le bourdonnement dont mes oreilles sont remplies, j'entends les hommes qui me transportent dans la chambre, se dire à voix basse et avec effroi : le capitaine est blessé à l'épaule !... Lorsque je repris mes sens au bout de quelques minutes d'évanouissement, je me trouvai entouré du chirurgien du bord, d'Aspasia et de sa gouvernante. Notre médecin m'assura que j'avais seulement l'épaule fracturée : Aspasia à genoux près de la cabane où l'on m'avait déposé, priait la tête appuyée sur une de mes mains...

— O ce n'est plus pour moi que je pleure et que je prie, me dit-elle, dès qu'elle vit que je pouvais l'entendre... Maintenant je supplie Dieu qu'il vous conserve la vie et qu'il vous arrache au danger que nous courons encore.

— Ah ! je suis bien malheureux, répondis-je... Je vous avais promis de vous rendre à votre pays, à

la tendresse de votre père, et vous voyez comme le sort a secondé mon espoir...

Notre médecin voyant les efforts que je faisais en prononçant ces paroles, pour me lever, me demanda ce que je prétendais faire...

— Monter sur le pont là où est mon poste lui répondis-je.

— Non, non, je vous en conjure, s'écria Aspasia, restez ici au nom du ciel et par pitié pour vous et pour moi... Monsieur, dit-elle en s'adressant à notre chirurgien, empêchez qu'il ne monte dans l'état où il se trouve... Ce serait la mort pour lui et pour nous !

— Le capitaine est-il en état d'entendre un petit mot, docteur ? demanda en cet instant mon second en adressant cette question au médecin, par le capot de la chambre...

— Oui, oui, Robernier, répondis-je aussitôt. Me voilà remis : qu'avez-vous à me dire ?

— Ah flatté, mon capitaine, de vous savoir en meilleure santé... Ce que j'avais à vous dire, c'est

que nous venons d'apercevoir plus au large que la corvette démâtée, deux nouveaux camarades qui m'ont l'air d'être des anglais... Le temps s'est *désembrumaillé* et les étoiles commencent à jeter une petite clarté qui nous permet de distinguer encore la terre qui fuit dans le Nord et le Nord-Est...

Sauter de mon lit sur le parquet, échapper, malgré la vivacité de la douleur que me cause la brusquerie de ce mouvement, au docteur qui voulait me retenir et à Aspasia qui me suppliait de rester, ne fut pour moi que l'affaire d'un clin d'œil...

Lorsque je fus remonté sur le pont, le bras droit en écharpe et un manteau sur le dos, je jetai les yeux sur le point vers lequel s'étaient déjà portés les regards inquiets de tout mon équipage... Un des deux nouveaux bâtimens aperçus, se trouvant plus au vent que celui qui l'accompagnait, gouvernait à toutes voiles sur la corvette que nous avions laissée derrière nous, désemparée de son petit mât de hune...

— Faites hisser, dis-je précipitamment à Robernier, faites hisser nos feux de reconnaissance.

— Et pourquoi ce signal ? me demanda mon second qui ne devina pas d'abord le motif ou le pressentiment qui me poussait à lui donner cet ordre...

— Obéissez toujours, lui criai-je, et vous verrez ensuite.

Quelque temps après que le nombre des feux convenu se trouvèrent hissés selon la disposition qui devait leur donner une signification précise, le navire courant sous toutes ses voiles du plus près, nous répondit en nous montrant au bout de sa vergue de misaine, le fanal qui nous indiquait le nom de notre corvette...

— Ce sont eux, c'est la frégate commandante et la corvette, qui vient de hisser son numéro... me dit Robernier, saisi d'étonnement et de joie...

Pour cette fois, ajouta-t-il, vous pouvez vous flatter d'avoir eu le nez plus fin que moi... Un feu

au bout de la vergue de misaine, c'est bien le numéro de la covette, et la frégate, par conséquent, n'est pas loin...

Presque aussitôt nous entendîmes un long roulement de coups de canon, et nous vîmes la corvette française et la corvette anglaise qu'elle venait d'attaquer, échanger entre elles leurs volées à portée de pistolet...

La détermination que j'avais à prendre dans une pareille circonstance ne pouvait être douteuse, et quand elle ne m'aurait pas été inspirée par le sentiment de mon devoir, je crois qu'elle m'eût été forcément imposée par l'ardeur irrésistible de tout mon équipage, que le spectacle du combat, le bruit de l'artillerie et l'odeur même du carnage avaient rendu fou... J'ordonnai de virer de bord, pour me porter sur le lieu de l'action, et avant que j'eusse commandé cette manœuvre, elle se trouva exécutée à moitié, tant avait été unanime et spontané le concours de tous mes matelots à la rendre prompte. Jamais même sous le feu de la corvette que nous

avions combattue en fuyant, la marche de notre lougre ne nous avait paru aussi lente que pendant le peu de route qui nous restait à parcourir en cet instant pour nous mêler à l'engagement auquel nous brûlions de nous associer, quelque faible que dût être l'aide que nous voulions prêter à notre vaillante et fidèle compagne... Nous arrivâmes enfin haletant et trépignant d'impatience et de fureur, sur le lieu de cette brillante attaque; mais trop tard pour en partager les périls et la gloire... Le navire anglais, serré si vivement par notre corvette, à l'approche de la frégate commandante qui avait enfin rallié le feu, venait d'amener et de se rendre à discrétion au moment où sa première adversaire allait lui livrer l'abordage dans toutes les règles.

Dès que ce succès, auquel je pouvais croire n'avoir pas été tout-à-fait étranger, fut assuré et qu'il n'y eut plus qu'à remorquer notre capture vers Cherbourg, le port le plus rapproché de nous, je m'empressai de dicter au deuxième de mes offi-

ciers, le rapport que je devais adresser à notre commandant. Ce rapport me fut demandé par lui, une heure tout au plus après le combat, et notre chef supérieur, sans tenir compte de l'état de souffrance qui avait dû m'en rendre la rédaction si pénible, se borna à m'ordonner, en apprenant que j'avais à bord une personne de distinction, de la faire passer sur sa frégate...

Indigné qu'on osât disposer ainsi d'une prisonnière que le sort de la guerre avait placée sous ma sauve-garde, je fis répondre au commandant que Miss Barnstaple se refusait à l'exécution de son ordre, et que quand même elle eût consenti à s'y soumettre, je n'aurais pas cru devoir pour ma part céder à une aussi inconcevable injonction.

A un acte de désobéissance aussi formel, le commandant ne pouvait répondre que par la violence ou le dédain. L'odieuse et inutile cruauté dont il se serait couvert en punissant un officier blessé depuis quelques heures seulement, contint sa colère,

mais ne réprima pas ses désirs de vengeance. Dès que mon jeune collègue, le capitaine de la corvette, put quitter quelques minutes son bord pour venir me voir, pendant la route que nous suivions désormais paisiblement pour regagner la côte de France, il me parla des craintes que lui faisait concevoir la juste résistance que j'avais opposée au despotisme de notre commandant. — Vous avez eu raison, me dit-il; mais les formes que vous prescrivait la discipline ont manqué à votre refus, qui sera jugé sévèrement par des chefs dont l'intérêt personnel est de sacrifier toujours la raison du plus faible au maintien de la subordination que peut, en toutes circonstances, exiger le plus fort.

—Et croyez-vous, m'écriai-je avec plus d'ardeur que de circonspection, qu'il puisse être bien fort contre nous à son arrivée, lorsqu'on apprendra que le coup de main que nous devions tenter, n'a peut-être manqué que par son irrésolution, et que que c'est vous qui surtout avez fait amener la corvette anglaise.

— Que vous aviez démâtée tout seul avant notre

arrivée, reprit avec modestie mon ami, et que je n'ai eu qu'à ramasser sur la route où vous l'aviez laissée prête à se donner au premier venu. Mais tout cela, voyez-vous, mon cher camarade, ajouta doucement le capitaine, est bien peu de chose sur le papier. Le commandant fera de nos deux rapports un seul rapport; et ma foi, comme celui qui parle seul et qui peut crier bien fort est toujours écouté, j'ai lieu de craindre que vous n'ayez que le dessous des cartes en jouant avec lui cette partie inégale.

— Et comptez-vous pour rien les protecteurs que je me suis faits, et qui connaîtront toute l'injustice et toute la tyrannie de notre chef?

— Eh! mon Dieu, les protecteurs ne protégent jamais ce que tout le monde appelle, bon gré mal gré, un acte d'indiscipline.

Voyant que j'allais être réduit à me défendre contre les soupçons que j'avais fini par faire concevoir au capitaine même, sur la légèreté de ma conduite, je me décidai à lui faire connaître les re-

lations sacrées qui existaient entre Mlle Barnstaple et moi. En peu de temps, j'eus initié mon collègue au petit mystère qui devait lui expliquer ma façon d'agir et le faire revenir des préventions que ma désobéissance aux ordres du commandant avait pu lui inspirer. Lorsqu'il m'eut écouté avec un intérêt que redoublait chacune de mes révélations, il me dit, en me prenant affectueusement la main :

— Vous venez de me convertir à votre cause. A votre place, j'eusse fait ce que vous avez fait. Je vous avais promis, vous vous le rappelez, lors de notre dernière entrevue à bord de la frégate, que je tenterais tout à l'occasion pour vous rejoindre ou vous secourir au feu. Il n'a pas dépendu de moi, vous le savez, de faire tout ce que j'aurais voulu pour cela. Mais enfin j'ai tenu ma parole autant que je l'ai pu, et aujourd'hui je m'engage d'honneur, *si l'on parle trop*, à faire entendre la vérité, et mon témoignage dans le débat sera d'autant plus écouté, je l'espère, que l'on me saura neutre dans votr

altercation avec le commandant qu'on nous a donné.

En me quittant pour retourner à bord de sa corvette, le capitaine me demanda la permission de présenter ses respects à mes deux prisonnières, qui parurent recevoir avec reconnaissance les marques de déférence de cet aimable et digne officier.

Nous apercevions déjà sur l'avant de notre petite escadre naviguant au plus près et presque en un seul groupe, les côtes basses et sableuses de la Normandie. La pointe de Barfleur et les rochers noirs qui entourent le cap Lévi avaient été signalés ; et nous avions même relevé dans le long enfoncement que forme ce cap peu élevé avec celui de la Hague, la montagne du Roule, au pied de laquelle on a, pour ainsi dire, arraché à la nature, le port artificiel de Cherbourg. La frégate commandante ayant gardé seule à la remorque, la prise capturée par notre corvette, avait eu soin, avec la brise d'est que nous con-

tinuions à recevoir, de se tenir et de nous ordonner de gouverner au vent du point sur lequel nous voulions attérir. Cette précaution, dictée au surplus par la plus simple prudence, nous préserva des dangers que nous aurait fait courir sans elle, une rencontre que nous fîmes, quelques heures avant d'atteindre notre port de salut.

Un vaisseau anglais et une frégate que nous n'avions pas d'abord découverts sous la terre que nous approchions et qui nous les *mangeait*, selon l'expression des marins, se montrèrent, à notre grande surprise, sous le vent à nous, dès qu'ils eurent dépassé le cap La Hague, de manière à projeter leurs mobiles silhouettes sur l'horizon qui s'étendait en dehors et vers le Nord de l'île d'Aurigny. Comme nous avions sur ces deux croiseurs l'avantage du vent, nous gouvernâmes de suite sur Cherbourg, afin de pouvoir nous y loger avant qu'ils parvinssent, à force de louvoyer pour nous rejoindre, à inquiéter notre rentrée ou même à la rendre tout-à-fait incertaine.

Mon petit navire, marchant mieux à la bouline que les deux gros bâtimens auxquels, jusque-là, j'avais servi de mouche, j'eus l'idée de proposer au commandant de couper de suite sur Cherbourg, pour informer, s'il en était temps encore, les navires de guerre mouillés sur rade, du péril que nous pourrions courir, si la brise venait à changer et à nous contrarier avant que notre arrivée fût assurée. Dès que j'eus sollicité cette permission au porte-voix, en rangeant à longueur de gaffe la frégate commandante, le chef de notre expédition qui ne pouvait, en présence de tous nos équipages, repousser une proposition si nécessaire et si naturelle, dans un moment des plus critiques pour tout le monde, se contenta de me répondre :—*Oui, Monsieur, allez!* En toute autre conjoncture, cette approbation si sèche m'aurait vivement blessé, mais comme là il s'agissait du sort d'une division et du salut de tous mes camarades, je partis, trop content du service qua j'avais l'espoir de rendre, en laissant derrière moi mes trois compagnons de route, et en tirant, tant que je pus, de bruyans coups de caronade pour

signaler à Cherbourg l'approche d'une escadrille française qu'on était loin d'attendre dans ce port, et dont on ne pouvait par conséquent pas deviner le péril imminent.

Un vaisseau de ligne se trouvait, par bonheur, ancré sur la rade où j'entrai une heure tout au plus après avoir fait voile tout seul. J'informai le commandant de ce vaisseau, prêt depuis peu de jours à prendre la mer, du motif qui m'avait conduit à venir implorer son aide en faveur des trois navires que j'avais laissés en mer, au large, en présence d'une force ennemie supérieure à la leur. Ce brave officier, n'écoutant que son zèle, et ne voyant que le danger que couraient nos amis, fait larguer ses voiles, filer ses câbles par le bout; et, au milieu du désordre inséparable d'un appareillage soudain dont il a à peine le temps d'informer l'autorité maritime, il rallie en quelques bordées notre division, pour prêter côté au besoin, au vaisseau et à la frégate, qui, jugeant prudent de ne pas trop contrarier notre manœuvre, se contentèrent de rester de

loin spectateurs de notre heureuse arrivée au port.

Quelques heures après notre rentrée, le but de notre expédition manquée ne fut un secret pour personne. On sut que, partis de Brest avec l'intention et l'espoir d'enlever un prince de la maison royale d'Angleterre, nous n'avions réussi qu'à nous emparer d'une corvette ennemie, de deux femmes et de quelques matelots anglais. Ce dédommagement, quelque faible qu'il dût paraître, fut accepté par l'opinion publique avec l'indulgence qu'elle accorde toujours aux petits succès positifs, quand les succès imaginaires se sont évanouis. Mais lorsque l'on apprit, dans tous leurs détails, les faits qui avaient signalé notre courte et incomplète expédition, la conduite par trop irrésolue de notre commandant fut jugée avec une rigueur qui dut me porter à penser qu'il ne s'exposerait pas à tirer parti contre moi du droit que je lui avais donné de se montrer sévère à mon égard. Je me trompai. Le chef, que j'avais trouvé sans indulgence d'abord pour

ma jeunesse, et ensuite sans pitié pour ma blessure, me poursuivit avec acharnement jusqu'au bout. Conduit dans un appartement où je devais recevoir les soins qu'exigeait mon état de souffrance, on m'intima l'ordre, assez inutilement rigoureux, de garder les arrêts sur le lit de douleur où je me voyais enchaîné pour longtemps. Une sentinelle fut même mise à ma porte pour veiller à l'exécution de ce châtiment, et l'officier-général qui commandait alors le port crut devoir, sur la plainte de mon ardent persécuteur, me suspendre de mon commandement jusqu'à la décision que le ministre de la marine, informé des griefs qu'on me reprochait, prendrait à mon égard. Cette ridicule inflexibilité produisit l'effet tout contraire à celui qu'on attendait de ce redoublement de sévérité. L'intérêt que l'on voulait éloigner de moi s'y rattacha avec d'autant plus de force, que je ne pouvais rien faire pour l'exciter ni pour me défendre; et, pendant plusieurs jours, je reçus plus de visites que n'en avaient jamais comptées, dans toute une année, les premières autorités du pays.

A cette époque, les femmes se mêlaient un peu de tout en France, excepté peut-être de ce qui aurait dû les occuper exclusivement. Comme on s'occupait beaucoup d'elles, elles s'occupaient beaucoup aussi de la plupart des choses qui leur étaient le plus étrangères. Les préfectures maritimes venaient d'être établies dans les grands ports. La femme du préfet de Cherbourg, apprenant la romanesque aventure arrivée à miss Barnstaple, avait voulu recevoir, dans son hôtel même, une jeune personne d'aussi haute distinction; et la bienveillance avec laquelle la jeune miss parla de moi à ses hôtes gracieux, piqua leur curiosité en ma faveur, et me conquit en peu de temps la protection de madame la préfette maritime. Deux fois cette dame me fit l'insigne honneur d'accompagner chez moi miss Aspasia et sa gouvernante, en conservant à ces précieuses visites les convenances que la fille de lord Barnstaple n'aurait jamais voulu braver, même pour le motif le plus respectable et le plus saint. Aspasia m'apprit, dans l'une de ces entrevues si flatteuses pour moi, qu'elle s'était empressée d'é

crire au lord, son père, pour le rassurer sur sa destinée, en attendant qu'elle pût partir pour le rejoindre, sur le premier cartel où elle espérait obtenir bientôt l'autorisation de retourner en Angleterre... Cette nouvelle, qui aurait dû me combler de joie, me causa une tristesse que je ne pus cacher ; et la jeune miss, s'étant aperçue de mon trouble et des efforts que je faisais pour le lui dissimuler, daigna ajouter à ce qu'elle m'avait dit, ces paroles qui resteront éternellement gravées dans le cœur qu'elles firent palpiter alors avec tant de délices :

— Oui, je partirai avec le souvenir de tout ce que vous avez souffert pour moi, à moins que mon père ne vienne lui-même me chercher ici et vous témoigner la reconnaissance que nous vous devons tous.

— Votre père, miss? Y pensez-vous ! m'écriai-je à ces mots. Comment pouvez-vous espérer qu'il obtienne la permission de venir en France?...

— Mais pourquoi, reprit alors madame la Préette, voudriez-vous qu'il ne l'obtînt pas? Avec un

sauf-conduit et des répondans, cela se fait tous les jours, et pour des répondans, lord Barnstaple n'aura ici que l'embarras du choix.

La grande dame, qui s'était doutée de tout le plaisir que l'espérance qu'elle venait de me faire entrevoir devait me causer, s'y prit si bien pour compléter son ouvrage que je pus la croire mêlée à une négociation qui avait déjà eu pour but de rendre possible l'arrivée prochaine du lord sur le continent.

A quelles folles idées peut se livrer une tête de vingt-et un ans ! Il semble qu'à cet heureux âge toutes les illusions nous soient permises, sans qu'il y ait ridicule à les caresser ou humiliation à en être dupe... Sur un mot, sur le plus frivole indice, ne me fourai-je pas dans l'esprit que j'avais touché le cœur de la fille illustre pour laquelle je n'aurais dû avoir que respect et qu'humble adoration ! Moi, jusque-là si modeste au sein des prospérités dont la fortune avait semé les commencemens de ma vie'

j'osai m'imaginer, sans mourir de honte, que le sort pouvait m'élever par l'amour aux plus hautes destinées! N'y a-t-il donc que les femmes qui aient le privilége d'inspirer un si sot orgueil aux jeunes gens, et les jeunes gens sentiraient-ils secrètement que ce n'est que par elles qu'ils peuvent réaliser quelquefois les rêves les plus extravagans de leur ambition? Enfin je me figurais, dans le délire qui me poursuivait de ses chimères, arriver à devenir le gendre d'un grand seigneur, comme j'avais réussi, en sortant de la cahutte de mon père, à m'élever au grade d'officier de marine. L'un de ces coups du sort ou de ces caprices du hasard ne me semblait pas plus impossible que l'autre. Il y a surtout ceci de remarquable dans le fait des parvenus : c'est qu'après avoir long-temps douté d'eux-mêmes, ils finissent par ne plus douter de rien et par croire que la fortune, qui a déjà fait pour eux des prodiges, leur doit au moins des miracles.

Mais lorsqu'après m'être enivré tout à mon aise des plus ravissantes espérances d'amour et de for-

tune, je retombai, par lassitude d'imagination, dans cette décourageante réalité qui est toujours le dernier mot des plus beaux songes, le dégoût le plus amer s'emparait à la fois de mon cœur, de ma tête et de tous mes sens, et c'est alors que je me prenais à maudire, avec l'énergie qui m'était restée, les niaises et vives illusions auxquelles succédait si vite le plus sombre désenchantement.

Un jour que, plongé dans un de ces cruels momens d'affaissement moral, il me semblait que tout m'avait abandonné pour ne plus revenir, je reçus du ciel la faveur qui pouvait peut-être le mieux me réconcilier avec les hommes et avec moi-même. Cette faveur insigne fut la visite de mon ancien commandant, du bon amiral Chose, qui, accompagné de mon ami le capitaine de la corvette, venait me relancer de Brest dans ma retraite, ou plutôt dans ma prison, pour me sauter au cou.

— Diable, diable, me dit l'amiral, il paraît, Pélaïo, que depuis notre séparation, tu as avancé ron-

dement en grade, car en entrant chez toi, j'ai trouvé une sentinelle à ta porte.

— Effectivement, mon général, répondis-je, j'ai tellement avancé que c'est depuis la perte de mon commandement que l'on m'a accordé cette sentinelle... Mais à quel favorable hasard, demandai-je, dois-je le bonheur de vous voir à Cherbourg?

— Mais, pardieu, reprit le général en montrant le capitaine, au hasard qui a voulu que monsieur m'écrivît de venir ici débrouiller un peu tes cordes et tes affaires !

— Je vous avais promis, me dit alors mon ami, de parler quand il en serait temps ; mais j'ai mieux fait, j'ai écrit à l'amiral, pensant avec raison que sa présence ici vous vaudrait mieux que toutes mes paroles.

— Ah ! ça, voyons, continua l'amiral, tâchons de prendre un peu nos longueurs pour marcher droit et aller vite au but, sans nous entortiller dans de nouveaux embarras. Ton commandant est un luron qui m'a gâté l'expédition que j'avais conçue. Tu t'es fait blesser vaillamment, après avoir bien

rempli le devoir maladroit qu'on t'avait tracé. Jusque-là, tout était bien. Mais tu as ensuite désobéi à ton chef, et c'est là qu'est le mal. J'aime la subordination, non pas parce que je commande plus que je n'obéis, mais parce que sans elle, je ne comprends pas de service possible, et que je veux le service. Tu me diras peut-être qu'en résistant à l'ordre que tu avais reçu, tu avais tes raisons pour cela ; or il n'y a jamais de raisons pour justifier une désobéissance qu'un chef ne s'explique pas, et qu'il ne doit même pas chercher à s'expliquer. Voilà donc ta part de torts faite, taillée et pesée, je crois, justement. Passons maintenant à la balance de ton compte.

« Je t'ai déjà dit ou fait entendre que par principe plus encore que par position, je n'aimais pas l'indiscipline, mais il est quelque chose que je déteste encore plus qu'elle, c'est la tyrannie des chefs. Le tien s'est montré despotiquement injuste envers toi, après t'avoir traité avec une arrogance déplacée, au risque d'aigrir un jeune et bon serviteur dont il devait ménager la susceptibilité dans l'inté-

rêt du service qui lui était confié, et auquel tu devais concourir comme officier. Le premier tort, il l'a eu par défaut de tact et d'éducation ; le second tort, c'est toi qui t'en es rendu coupable, par fougue de jeunesse et inexpérience de tes devoirs. Les deux parts sont-elles bien faites, messieurs, et n'ai-je pas loyalement coupé à chacun la portion qui lui revenait ? »

— Un conseil de guerre, mon général, n'eût pas mieux fait, répondit le capitaine, et plût à Dieu qu'il eût fait aussi bien !

— Maintenant, reprit l'amiral, arrivons au résumé de la cause et à nos conclusions. On t'a puni, on le devait pour l'exemple ; mais on t'a puni durement, sans laisser à une honorable blessure reçue au service du pays le temps de se fermer, sans donner à la souffrance le temps de s'appaiser... — Pauvre enfant ! s'écria à ces mots le général, que les larmes avaient fini par gagner et par suffoquer, au milieu de cette paternelle admonition.

En voyant le bon et brave amiral me traiter avec

cette tendre affection et cette douce et pénétrante sensibilité, moi qu'il regardait comme son fils, je lui tendis les bras, même mon bras cassé, et pleurant comme il pleurait lui-même, je le pressai sur mon cœur sans pouvoir trouver un mot pour lui exprimer tout ce qui se passait de vif et d'intime dans mon âme si profondément remuée.

— J'étais venu, me dit-il, pour te faire des reproches et pour te sauver. Mais les reproches comme tu vois, ne m'ont pas trop réussi, et tu en es quitte à bon marché... Quant à la seconde partie de ma besogne, je crois m'en être mieux tiré. J'ai vu d'abord, en arrivant ici, le préfet maritime, l'un de mes amis. C'était le plus pressé. Je l'ai trouvé dans de bonnes dispositions pour toi ; mais, en agissant ainsi qu'il a fait, c'est son devoir de chef supérieur qu'il a rempli, et puis la plainte de M. ton commandant était là, et il fallait bien qu'on y donnât suite. Quant à Mme la préfette chez qui j'ai eu le plaisir de présenter mes hommages à miss Barnstaple, je l'ai rencontrée enchantée de ta personne, et toute décidée même, à prendre un peu imprudemment,

ton parti contre tout le monde s'il en était besoin. Mais comme par bonheur tout le monde à Cherbourg est à peu près de ton côté, Mme la préfette n'aura pas beaucoup d'adversaires à ramener à ta cause. Cependant, son beau dévouement nous a été fort utile sous certain rapport, et je n'ai pas tardé à m'apercevoir que l'opinion de cette dame avait singulièrement réagi sur celle de M. son mari qui, tout feu contre toi au premier abord, ne demande peut-être pas mieux aujourd'hui que de voir la chose s'arranger à l'amiable entre le M. commandant et M. le capitaine du *Granville*.

— Entre mon accusateur et moi, général, m'écriai-je... Oh ! jamais, jamais ! et quelque chose que l'on fasse pour m'amener à cette réconciliation, ne pensez pas...

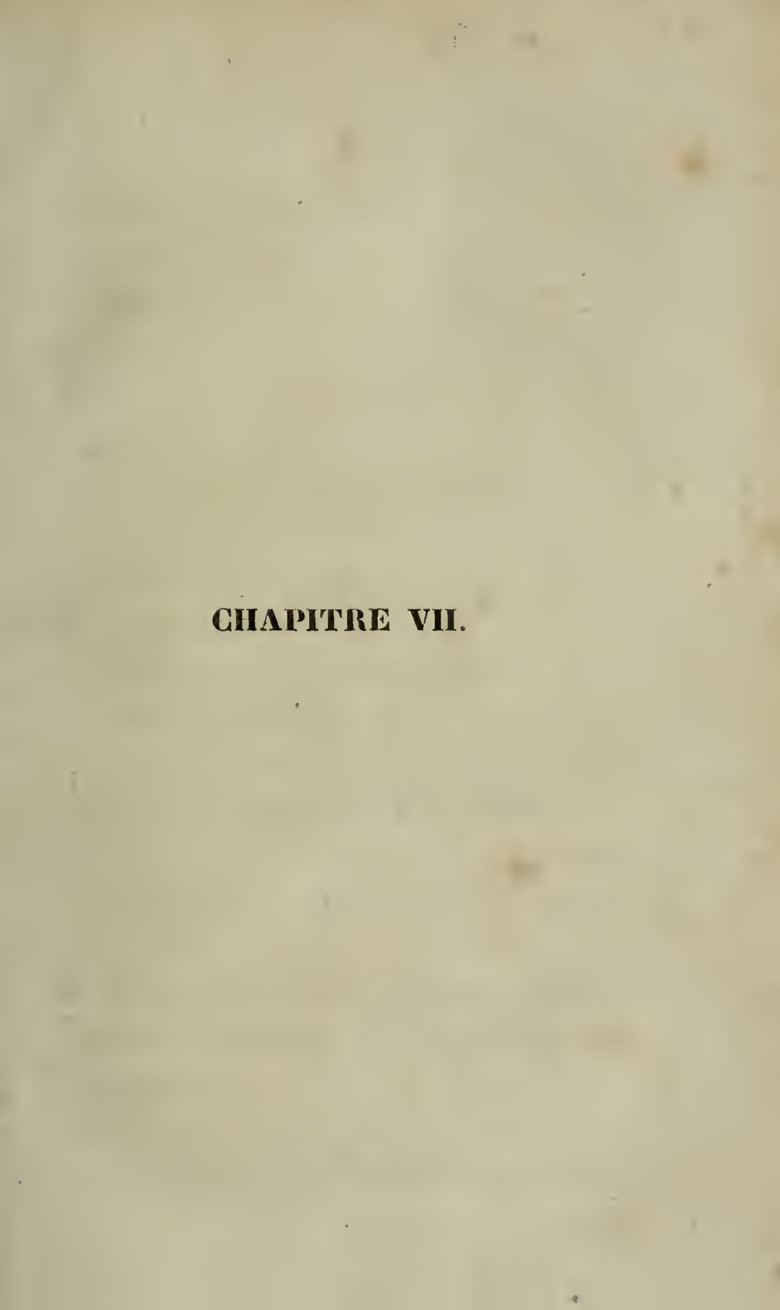
— Voilà bien les jeunes gens, reprit l'amiral ; toujours de l'exagération où il ne faudrait qu'un peu de justesse pour apprécier sainement les choses. Le commandant s'est plaint amèrement ; on t'a d'abord puni pour la bonne règle, et assez sévèrement même, mais néanmoins pas aussi sévèrement encore

qu'il le demandait. Aujourd'hui ou demain on lève tes arrêts, on te rend même le commandement dont on t'a suspendu, mais non pas privé, et voilà que tu te fâches tout rouge, alors que tu devrais te réjouir de la satisfaction très incomplète que l'on a accordée à celui que tu appelles ton accusateur?... Eh bien soit, pas de réconciliation si tu veux; mais, au moins, permets à tes amis de faire lever tes arrêts et de te retirer le mieux possible du mauvais pas où tu t'es engagé! Au surplus, pour décider entre nous la question que ton obstination vient de soulever, je fais le capitaine ici présent, juge suprême du différend, en consentant d'avance pour ma part à me soumettre à son arrêt. Voyons capitaine, je vous écoute.

— Moi, dit le capitaine, encore ému de la scène d'attendrissement dont il venait d'être témoin, je pense que l'amiral a parfaitement raison, et que notre ancien commandant n'aura lieu que d'être très médiocrement satisfait des suites de cette affaire. Et le ministre, à qui la plainte a été adressée, que dira-t-il de cette façon d'arranger les choses?

— Oh! quant à celui-là, répondit le général, je

m'en charge. Il a reçu de ma main une épître écrite d'assez bonne encre, et dans laquelle je lui disais en dernière analyse en parlant de ce mauvais petit sujet : « Si après lui avoir lavé la tête, comme on l'a fait, vous ne savez plus qu'en faire, citoyen Ministre, donnez-le moi pour mon aide-de-camp avec le grade de lieutenant de vaisseau ; et je vous réponds au bout de la campagne que vous me destinez pour le Levant, de vous le rendre souple comme un gant et poli sur toutes les faces, comme le bois dont on fait les capitaines de frégate, quand toutefois on tient à en faire de bons. »



CHAPITRE VII.

VII.

DÉNOUEMENT IMPRÉVU POUR MOI.

Le lendemain de sa première visite, l'amiral revint chez moi, mais seul cette fois et avec un air tout radieux.

— Tu remarqueras d'abord, me dit-il, pour peu

que tu veuilles bien mettre la tête à la fenêtre, maintenant que tu commences à marcher comme un grand garçon, que je viens de te supprimer ta sentinelle. Moins d'honneurs et plus de liberté, ç'a toujours été ma devise.

— Ah! mes arrêts sont donc levés? demandai-je.

— Levés? sans doute, et que le diable les emporte pour ne plus revenir! Ensuite je te dirai que ton commandement t'est restitué avec tous les honneurs de la guerre. Beau commandement, ma foi: un vieux petit lougre, orné et embelli de la double entaille qu'on lui a faite au derrière pour laisser passer par ces deux vilains trous, la timide gueule des simulacres de caronades avec lesquelles cependant vous avez si bien remouché la corvette anglaise...

— Ah! vous avez eu la bonté, mon général, d'examiner un peu tout ce dégât?

— Oui, j'ai voulu visiter un peu les lieux et me rendre compte par moi-même de certains faits qui m'intéressaient. Ton second, qui m'a paru un gaillard à tout crin, m'a expliqué le mode de pointage qui lui avait réussi, et j'ai vu avec satisfaction que sa pratique se rapprochait sensiblement de la théorie dont je ne cesse de recommander l'application aux jeunes officiers. Diantre! comme on t'aime à ton bord! Tous ces lurons qui étaient à manger la soupe, quand je leur ai fait une visite inattendue, ont quitté leurs gamelles pour me parler de toi, et leurs bouches pleines encore des morceaux qu'ils étaient en train d'avaler, ne se sont ouvertes que pour me faire entendre ton éloge et leurs regrets. Ce trait-là, vois-tu, m'a frappé plus que tout le reste, de la part des matelots, que je connais comme si je les avais tous créés et mis au monde... Sais-tu que c'est bien, mon camarade, que de voir le nombre des amis qu'on s'est faits dans la prospérité, redoubler dans l'infortune! Ah! les hommes à qui l'on commande, vois-tu, sont toujours les mêmes : quand on les traite avec une sévère bonté

plutôt qu'avec une inutile rigueur, ils vous rendent en reconnaissance et en attachement, tout ce qu'on leur a donné en soins et en égards; et c'est surtout quand le malheur vous arrive, que leur affection éclate... Mais à propos, j'avais autre chose encore à t'annoncer, et c'est même par là peut-être que j'aurais dû commencer.

En parlant ainsi le général marcha vers une de mes croisées qu'il entr'ouvrit, et me montrant la rade que l'on découvrait en face de ma demeure, il me demanda :

— Vois-tu là, en dedans de la Digue, un petit cutter mouillé entre le stationnaire et le vaisseau de ligne?

— Oui, parfaitement, lui répondis-je, sans deviner le motif qui l'avait engagé à appeler mon attention sur ce petit bâtiment.

— Eh bien! c'est un cartel anglais, qui sous un

pavillon de parlementaire, vient d'arriver en demandant à communiquer avec la terre de France.

— Et quel intérêt attachez-vous, mon général, à une circonstance qui se reproduit si souvent dans les ports désignés pour recevoir les bâtimens parlementaires ?

— Quel intérêt, dis-tu ? Je vais te l'expliquer. En voyant ce matin ce yatch anglais arriver en toute hâte ici plutôt que dans un des cinq ou six autres ports à parlementaires, je me suis dit : ce cutter n'est pas un de ces navires ordinaires consacrés par le gouvernement ou le commerce, aux besoins d'un service quelconque; il m'a plutôt l'air d'une de ces jolies embarcations de plaisance que les riches Anglais entretiennent avec luxe pour promener leur oisiveté sur mer, et tirant de mon observation, une conséquence peut-être fausse ou même ridicule, j'ai pensé, je ne sais trop pourquoi ni comment, qu'il y avait du Barnstaple là-dessous ou plutôt là-dessus !

— Bah ! vous croyez que sitôt, notre lord aurait pu se rendre ici, en admettant d'abord qu'il se fût décidé à y venir ?

—Et que faut-il de temps pour écrire en Angleterre et avoir une réponse ? sept à huit jours, et en voilà douze bien comptés que miss Aspasia a informé son père de sa détention à Cherbourg. Ah ! écoute donc, c'est que les lords vont vite dans ce pays-là, quand ils veulent quelque chose. Le nôtre aura demandé de suite à son gouvernement l'autorisation de se rendre en France, avec la première mission qu'il aura trouvée, ou sous le premier prétexte venu. Son yatch était là, il se sera jeté aussitôt à bord avec les effets qui lui seront le plus promptement tombés sous la main, et puis, ma foi, il sera arrivé ici poussé par le bon vent, pour redemander sa noble fille, à la générosité chevaleresque de la France. Au reste, continua le général, comme ce cutter, après avoir hissé en signe de paix, son grand pavillon blanc, a demandé à communiquer avec la terre, et que le préfet maritime lui ac-

cordera sans doute cette faveur, moyennant toutes les précautions d'usage en pareil cas, nous saurons bientôt jusqu'à quel point mes conjectures ou mes pressentimens m'ont éclairé ou trompé snr la réalité des faits.

Quoique je fusse à cent lieues de partager l'idée que le général avait échafaudée sur l'arrivée du cutter parlementaire, je consentis à sortir avec lui pour la première fois depuis notre débarquement à Cherbourg et ma mise aux arrêts forcés. Le désir de rendre au préfet et à sa dame la visite que je leur devais, et de les remercier de l'intérêt qu'ils avaient bien voulu me témoigner dans le cours de mon affaire, m'engagea surtout à profiter ce jour-là de la permission que les médecins m'avaient donnée, de prendre un peu d'exercice et de distraction. En nous rendant à l'hôtel de la préfecture, nous rencontrâmes madame la préfette elle-même, qui, descendant de sa voiture avec Aspasia et sa gouvernante, s'arrêtèrent près du rivage, à cet endroit que les habitans de Cherbourg ont nommé la Butte

Menteuse, et qui devait devenir bientôt pour moi un lieu destiné à vivre dans mes souvenirs les plus chers. Après m'avoir présenté à ces dames, qui me félicitèrent sur ma convalescence, l'amiral leur demanda quel heureux évènement pouvait les avoir attirées ce jour-là sur le bord de la mer.

— Oh ! mon Dieu, répondit madame la préfette, un événement dont la prisonnière de monsieur, ajouta-t-elle en me montrant, doit bien sincèrement se réjouir. Nous venons attendre ici un duc et pair d'Angleterre.

— Un duc et pair? reprit l'amiral, en me jetant un regard d'intelligence et de satisfaction.

— Oui, monsieur l'amiral, lord Barnstaple, le père de notre jeune et aimable captive, qui nous fait l'honneur de venir réclamer pour lui l'hospitalité française.

— Quand je te le disais! me fit l'amiral. Oh! il n'y a décidément que les pères capables de ce dé-

voûment, que je conçois assez, du reste, quand ils ont le bonheur d'avoir des filles comme mademoiselle.

Aspasia, livrée tout entière au sentiment qu'elle devait éprouver en ce moment, n'avait ni écouté ni soupçonné peut-être notre entretien. Ses regards, tantôt tournés vers la rade et tantôt ramenés vers moi, semblaient n'être remplies que des deux choses qui devaient se confondre dans son âme : le plaisir de revoir son père et de pouvoir lui dire en me montrant : — C'est encore lui qui a protégé votre fille...

Un canot anglais venait de se détacher des flancs du cutter, et lord Barnstaple s'était embarqué dans ce canot, sur l'avant duquel un pavillon blanc avait été arboré en signe de neutralité. Le préfet maritime lui-même, arrivé pour recevoir l'embarcation sur la partie du rivage où de loin on lui avait prescrit d'aborder, voulut, avec cette délicate attention qui

n'appartient guère qu'aux Français, être le premier à présenter miss Aspasia à Milord.

— Voilà, monsieur le duc, lui dit-il, en prenant la jeune personne par la main, le bien précieux que vous venez nous redemander, et que nous nous serions trouvés heureux de ne pas vous rendre si tôt.

L'entrevue de milord et de sa fille fut des plus touchantes, comme on le pense bien ; et dans les premiers épanchemens de leur tendresse, je n'osai, par respect pour leur bonheur même, risquer de les occuper trop tôt de moi. Mais milord, en promenant ses regards autour de lui comme pour chercher quelqu'un qui lui manquait, triompha de la réserve que je m'étais imposée. Je m'avançai, et lui m'ouvrit ses bras en présentant la main à mon amiral qu'il avait remis dans la foule bien plus facilement qu'il n'aurait pu me reconnaître en me revoyant depuis notre dernière rencontre à bord de la *Sans-Culottes*.

Au milieu des douces émotions que le bonheur répandait autour de moi en ce moment, je ne pus remarquer, sans être frappé de l'impression la plus pénible, l'altération profonde qu'avaient éprouvée les traits de mon bienfaiteur. Sa physionomie, autrefois grave, mais animée, avait bien conservé son expression affectueuse et vive, mais il y avait dans la maigreur de sa figure et dans la fatigue de son regard, quelque chose de maladif et de contraint qui trahissait toute la souffrance qu'il s'efforçait de vouloir cacher ou surmonter. Lui-même, répondant aux paroles bienveillantes que lui avait adressées le préfet maritime à son débarquement, ne nous avait pas laissé ignorer ce qu'il pensait de son état. —Je ne sais, avait-il dit au préfet de Cherbourg, à quel titre vous daignerez m'accueillir chez vous. Si c'est en prisonnier, je me livrerai en toute confiance à votre générosité, pourvu que vous m'accordiez la permission de revoir ma fille. Si c'est comme un ennemi dont vous devez vous défier, malgré sa parole, songez que vous n'avez devant vous qu'un pauvre malade, qui vient en pleine

guerre vous demander la faveur de respirer un peu l'air de votre beau pays. Une mission que j'ai obtenue de mon gouvernement peut à la rigueur me protéger auprès du vôtre. Mais c'est plutôt à votre loyauté, messieurs, qu'au caractère de négociateur dont je suis revêtu, que je veux devoir la liberté de rester quelque temps en toute sécurité, au milieu de vous.

Les autorités de la ville, fort embarrassées de l'honneur que leur avait fait un personnage ennemi aussi important en venant leur rendre visite à l'improviste, s'étaient concertées pour régler les mesures de précaution qu'elles devraient prendre en attendant qu'un exprès dépêché par le préfet maritime à Paris, revînt leur prescrire la conduite qu'elles auraient à tenir. De vastes appartemens avaient été préparés dans une des plus belles maisons de la cité, pour recevoir Milord ; mais afin de concilier tout à la fois la prudence dont on ne pouvait se départir, avec les égards dus à un visiteur aussi éminent, on avait eu soin de placer à la porte même de la de-

meure provisoire du lord, un poste d'honneur qui avait reçu la consigne de ne le laisser sortir de chez lui que sur l'ordre précis et formel de la préfecture maritime.

Un sort fatal, que j'étais bien loin de prévoir, devait rendre bientôt, hélas ! ces précautions trop inutiles.

Peu d'heures après son arrivée à Cherbourg, Milord attribuant, pour ne pas alarmer la tendresse de sa fille, le malaise qu'il ressentait, à la fatigue de son voyage précipité, se mit au lit. Les soins les plus assidus, les plus affectueux et les secours les plus prompts lui furent prodigués ; et, malgré l'espoir que nous laissaient concevoir les gens de l'art appelés à son chevet, lui seul sembla ne pas se faire illusion sur les conséquences de son état. En présence d'Aspasia, il feignait une confiance et quelquefois même une gaîté qui allait jusqu'à l'affectation, et à laquelle le cœur d'une fille pouvait seul se mé-

prendre. Mais quand il ne se trouvait plus qu'en face de l'amiral et de moi, l'illustre malade se montrait dans toute la sérénité, et si je puis le dire, dans toute la sublimité de sa soumission aux décrets de la Providence. Dans les situations ordinaires de la vie, les âmes communes peuvent supporter avec endurcissement les douleurs vives et passagères attachées à la condition humaine; mais il n'y a que les âmes élevées qui puissent soutenir, sans faiblir, l'aspect d'une mort lente et inévitable. Depuis longtemps, le parti de lord Barnstaple avait été pris, et le stoïcisme religieux que nous admirions en lui, n'était que la conséquence d'une résignation dont Dieu seul avait eu le secret.

Un jour, qu'à la suite des plus intolérables souffrances, il avait éprouvé un de ces momens de calme qui succèdent presque toujours aux crises violentes, il me fit appeler :

« Pelaïo, me dit-il en me voyant entrer dans son appartement, fermez sur vous toutes les portes. J'ai

à vous parler quelque temps ; aussi longtemps que mes forces me le permettront... Il s'agit de votre sort et de la tranquillité de mes derniers instans. Approchez, mon ami. »

Je m'avançai vers son lit pour recueillir respectueusement les sons affaiblis de sa voix, ou peut-être ses dernières volontés, et quand il eut levé sur moi son regard tranquille et languissant, il reprit avec lenteur :

« L'affection dont je suis atteint depuis plusieurs mois va bientôt ravir à ma fille le seul appui réel qu'avec ma grande fortune, elle eût en ce monde... En vain, pour ranimer la vie que je sentais m'échapper, m'avait-on conseillé d'aller redemander à un ciel plus doux la force qui m'abandonnait ; en consentant à faire le voyage de Madère, je cédai aux sollicitations de mon enfant, sans m'abuser sur l'inutilité de cette dernière tentative. Vous savez quels événemens sont venus contrarier un projet dont l'exécution ne m'eût conduit qu'à changer de

lieux, sans me faire éviter une destinée commune à tous les hommes.... Peut-être même dois-je remercier la Providence qui, au lieu de me faire trouver une mort trop prochaine sur une terre étrangère, a permis que je vous revisse ici, au moment où j'avais le plus besoin de recontrer un ami comme vous... Oui, Pelaïo, dans le cours d'une assez longue carrière de gloire et de fortune, j'ai eu l'occasion de rendre bien des services, et je le dis avec une amertume que je prie Dieu de me pardonner, et que vous seul avez adoucie, vous êtes le seul homme qui, pouvant oublier mes bienfaits après m'avoir sauvé la vie, ayez répondu à ma générosité par de la reconnaissance, et à mon attachement par un dévouement sans bornes... A la veille d'abandonner pour toujours tout ce qui me faisait encore chérir l'existence, j'ai dû chercher autour de moi l'ami que je croyais le plus digne de me remplacer dans les affections de ma fille, et j'ai pensé que celui qui l'avait sauvée au berceau, et qui avait pu sacrifier son avenir pour protéger son honneur

dix ans après cet acte de dévouement, méritait seul de devenir son époux... »

A ces mots qui venaient de porter le trouble, le désordre et la plus indicible surprise dans toute mon âme, je saisis avec un mouvement convulsif la main de Milord...

— Je sais, continua-t-il, ce qui doit se passer en vous... mais écoutez-moi avec toute l'attention que je vous ai demandée... Avant de vous parler de mes dernières volontés, je me suis assuré d'un consentement sans lequel je ne vous aurais pas tenu le langage que vous venez d'entendre..... Ma fille a accepté de la main de son père, l'époux que le ciel lui avait destiné..... En Angleterre, où les préjugés du sang font taire la voix de la reconnaissance, cette union eût été impossible... mais chez vous, en France, où la noblesse du cœur et l'éclat du mérite commencent à être la seule distinction que l'on veuille admettre, vous deviendrez le mari de la fille d'un lord et le possesseur d'une immense fortune, sans que votre élévation ne fasse

rien perdre à la femme qui vous aura choisi : le motif même de sa préférence, quand il sera connu, ne pourra que vous honorer l'un et l'autre... Les titres seuls auront disparu avec moi ; car vous n'êtes pas Anglais, et vous ne voudriez pas l'être quand même vous pourriez le devenir... Mais vous serez le protecteur et la consolation de mon enfant... Cette assurance suffit au repos de mes derniers...

Un léger bruit se fit en cet instant, à l'une des portes intérieures, que, d'après l'ordre de Milord, j'avais fermées sur nous.

— Ouvrez, me dit-il avec un sourire tranquille, d'une expression indéfinissable... C'est elle, ouvrez-lui ; elle pourrait être inquiète de me trouver ainsi renfermé...

Aspasia entra... En me voyant tout agité, tout embarrassé de ma contenance, elle devint d'une

pâleur mortelle, et ses regards que les miens n'osaient chercher, se détournèrent de moi...

— Venez, approchez Aspasia, lui dit son père. Il sait tout, et je veux vous bénir tous deux. Je sens que cela me portera bonheur.

Soit qu'en cet instant Aspasia comprit enfin toute l'étendue de la perte qui la menaçait, ou soit que l'émotion que venaient de lui causer les paroles de son père, eût saisi trop soudainement son cœur, elle tomba à genoux au pied du lit du malade, en fondant en larmes.

—Et vous? me dit avec douceur le Lord en étendant sa main vers moi et en plaçant celle de sa fille dans la mienne.

Je me prosternai alors comme pour prier...

— Relevez-vous, mes enfans, reprit-il après

nous avoir vus agenouillés ensemble auprès de lui... Allez, ajouta-t-il ensuite, s'adressant à moi, allez maintenant que mes vœux sont remplis, apprendre vous-même à l'amiral, que vous êtes mon fils !

Livré tout à la fois au vertige, à la surprise et presque à l'effroi que cet événement si inespéré venait de jeter dans tout mon être, je courus comme un égaré chez l'amiral, et là, quand je voulus parler, je sentis ma voix expirer sur mes lèvres entr'ouvertes.

— Je gage, me dit celui-ci en venant à mon aide, je gage à ton bouleversement, que je sais ce que tu as à m'annoncer ? Il t'aura lâché le grand mot ?

— Oui, répondis-je en suffoquant, il a daigné...

Excellent homme ! s'écria l'amiral... Quel dommage qu'un si noble cœur n'ait plus que si peu de temps à battre pour l'honneur de l'humanité !

Ah ! mon Dieu, oui ; le voilà à peu de chose près son gendre. Depuis deux jours, cette idée lui trottait par la tête. Il m'avait confié tout cela à moi, et puisque maintenant c'est une chose dite et arrêtée, il ne me reste plus qu'à m'entendre avec le préfet et Mme la préfette pour hâter la célébration de ton mariage définitif et sans remise.

— La célébration, dites-vous ?

—Et pardieu, ne s'est-il pas mis aussi dans l'idée après avoir eu hier une longue conversation avec un notaire de la ville, de nous faire chercher le premier prêtre venu pour qu'il vînt célébrer dans sa chambre même, ton union avec miss Aspasia !... Je lui ai fait observer d'abord, qu'ici nous ne trouverions que des prêtres catholiques, et qu'étant catholique toi-même, il nous serait difficile de lui échafauder dans son appartement particulier, un mariage à la protestante... Sais-tu ce qu'il m'a répondu, avec assez de sens, il est vrai, mais avec une tolérance à laquelle je ne m'attendais guère, je te l'a-

voue, de la part d'un anglican. « Toutes les religions mènent à Dieu : ce n'est pas le dogme que je cherche, c'est la prière que je demande. » Et là-dessus, nous nous sommes mis en quête d'un curé, que nous avons eu le bonheur de trouver tout disposé à faire ce que nous avions à réclamer de son saint ministère. En sorte, ma foi, que le préfet maritime, sa femme et moi, nous servirons de témoins, pas plus tard que demain à la cérémonie, après avoir hier au soir apposé nos signatures au contrat de mariage.

— Au contrat de mariage ! murmurai-je, abasourdi de mon rêve.

— Et un fameux contrat, j'espère ! Tous ses biens et dépendances, excepté ses titres, qui bien qu'héréditaires s'en iront avec lui, par raison de force majeure, à peu près comme mon titre de comte s'en est allé avec la Révolution, mais avant moi, Dieu merci ! Oh ! tu ne seras ni lord, ni duc et pair d'Angleterre, je t'en avertis ; mais tu de-

viendras l'époux opulent de la fille d'un grand seigneur étranger, et c'est encore quelque chose en France. Un seul article de ce contrat dressé à ton insu, m'a contrarié : c'est celui qui stipule que tu t'engageras à ne plus reprendre la mer. Renoncer à ton âge et avec tes espérances à une si belle carrière, c'est un sacrifice, au moins. Mais une fortune de quelques cent mille livres de rentes, vaut bien, tout balancé, le grade d'enseigne de vaisseau et ce qui pourrait s'ensuivre. Ce sera, au reste, à toi de te décider quand le moment très prochain de signer, sera arrivé.

Cette révélation de l'amiral venait de me montrer dans toute leur noblesse les projets que, depuis longtemps, mon magnanime bienfaiteur avait formés sur moi, sans que je n'eusse encore osé les pressentir qu'en tremblant. Je restai anéanti de tant de grandeur d'âme et accablé sous le poids d'une félicité que j'allais recueillir sur les bords de la tombe de celui qui me l'offrait avec une si touchante et si admirable générosité. Lord Barnstaple, pour

laisser ignorer jusqu'au dernier instant à sa fille le coup qui devait bientôt la frapper, avait voulu, prétextant pour cela une fantaisie de malade, que notre union se fît sous ses yeux, dans la chambre même qu'il occupait. « Je sens, m'avait-il répété plusieurs fois en présence d'Aspasia, que le spectacle de votre bonheur me fera du bien. Et puis aussitôt que vous serez mariés, nous retournerons en Angleterre, à Londres ; et même, s'il le faut, pour achever mon rétablissement, nous reprendrons notre voyage de Madère. « Prévoyance sublime qui lui faisait trouver le courage de feindre un espoir qu'il n'avait plus, et de voiler aux yeux de sa fille ce spectre hideux de la mort, que l'on s'efforce de cacher avec tant de soin aux regards abusés des mourans!... »

. . . .

. . . .

. . . .

Elle se fit cette sainte et imposante cérémonie

qui allait associer les solennités de l'hymen aux pompes de la mort, les prémices du bonheur aux apprêts du deuil, et les joies les plus pures de la vie aux horreurs du néant!... Aspasia devint mon épouse au pied de l'autel élevé à côté du lit de son père expirant. La main affaissée du moribond s'abaissa sur nos fronts pour bénir nos sermens de fidélité et pour serrer les liens éternels qui venaient de nous unir. Sermens sacrés qui fûtes la dernière joie du juste, liens adorables que ses vœux les plus chers sanctifièrent, ah! puisse la colère céleste éclater tout entière sur ma tête, si jamais je pouvais concevoir la pensée criminelle de vous trahir ou de vous briser!...

Deux jours après notre union, lord Barnstaple s'éteignit dans les bras de ses enfans!...

Le coup fut terrible pour Aspasia, et la violence de sa douleur ne me prouva que trop cruellement combien sa tendresse s'était abusée sur l'événement fatal qui devait ne lui laisser pour consolation que

l'amour d'un époux. Tous les sacrifices que je pouvais offrir à la femme pour qui j'aurais mille fois donné ma vie, me furent faciles. Je renonçai à mon grade, à mes plus brillantes espérances, uniquement pour elle, et sans même éprouver le plaisir d'abandonner de plein gré une carrière où une injustice trop récente pouvait donner à ma résolution l'apparence d'un acte de fierté. Le pieux désir d'accompagner les restes de son père pour les déposer dans le caveau de sa famille, lui ayant inspiré l'idée de retourner en Angleterre, j'obtins, et non sans peine au plus fort de la guerre, la faveur de traverser la Manche, et de séjourner quelque temps même au milieu des domaines dont je venais d'hériter en pays ennemi. Les âmes délicates se laissent aisément toucher par le respect que l'on a pour leurs sentimens les plus nobles. Aspasia, sensible à l'ardeur et à la sincérité de mon abnégation, s'attacha bientôt à moi avec tout le dévoûment absolu que j'avais déjà pour elle, et, dès-lors, notre félicité devint aussi inaltérable que l'union qui nous l'avait promise, avait été pure.

Pendant notre court séjour au château d'Exeter, ancienne résidence de lord Barnstaple, nous apprîmes que la paix entre l'Angleterre et la France devait se conclure. Cet heureux événement qui allait nous donner deux patries, m'engagea à proposer à ma femme un voyage sur le continent. Je brûlai de l'envie de revoir Saint-Servan, le lieu de mon berceau, et ma mère surtout, ma bonne mère à qui je voulais faire comprendre tout mon bonheur après lui avait fait déjà partager mon opulence. Mathurin Flou, mon vieux père n'existait plus. Le commandant Crochard, séparé de lui pendant le reste de leur existence, l'avait suivi de près dans la tombe... Je revis ma mère. Ce fut un des instans les plus doux de ma vie et le plus doux de la sienne. Je retrouvai encore sur le rivage toujours mugissant, les débris de la cabane en bois que nous avions habitée, la Tour-de-Solidor, veuve de son ancien commandant et presque vide du souvenir d'Angélique... En présence de ces objets qui me retraçaient les impressions de mon enfance, et qui devaient me rappeler bien plus vivement encore au sentiment

de ma grandeur présente, je me pris à avoir peur que le passé ne redevînt la réalité, et que mon élévation subite ne fût un songe. Je restai, je l'avoue, sans larmes à l'aspect de toutes ces choses qui remuaient mon cœur sans attendrir assez mon âme, et je compris alors que ce n'était pas aux lieux qui m'avaient vu indigent et ignoré, qu'il me fallait venir redemander du haut de ma fortune récente, les jouissances et les émotions qu'ils n'avaient accordées qu'à ma pauvreté.

Ma jeune femme désirait revoir notre ami le bon amiral Chose, faire connaissance avec sa famille dont il nous avait parlé quelquefois, et visiter Brest, ma ville de prédilection. Nous parcourûmes le Finistère, le seul pays antique qui ait survécu en France à côté de la civilisation moderne. Une vaste et fraîche campagne, éclose plutôt que bâtie en face de la rade de Morlaix, s'offrit à nous pour avoir des maîtres. Quelque cent mille francs nous en rendirent les seigneurs; et c'est au fond de cette douce retraite embellie par nos soins et peuplée déjà des

rejetons de notre heureux mariage, que j'ai ue la fantaisie de tracer ces mémoires qui ne sont que ceux d'un jeune marin.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

—



Imprimerie de WORMS, boulevart Pigale, 46.